

UNIVERSITE PARIS XII - VAL DE MARNE

DEPARTEMENT LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

MEMOIRE
pour
LE DIPLOME DE
MAITRISE DE LETTRES MODERNES

par
Patricia LERICHE épouse LEGROS

Sous la Direction de
Monsieur le Professeur Jean GAUDON

1992

VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE FAMILIALE

(18 février - 6 septembre 1868)

REMERCIEMENTS

Parce qu'un travail de recherche ne se fait jamais seul, parce nous étions souvent démunie et que nous n'avons jamais rencontré que bienveillance, sollicitude et gentillesse, nous tenons à remercier Mesdames : la bibliothécaire de la Comédie Française, Evelyn Blewer, Sandrine Dolimont, Sheila Gaudon, Marie-Laurence Marco, Christiane Picarda, Marie-Laure Prévost, Françoise Tayar et Monsieur Jean Gaudon.

SOMMAIRE

Préface	5
Sigles et abréviations	14
Corpus	15
Correspondance	19
Conclusion	214
Appendice	216
Bibliographie	250
Index	256

PREFACE

"Ta maison est à toi, on t'y laissera seul". Cette petite phrase gifiante et amère, prononcée, sait-on ? par Madame Hugo ou résumant ce qu'elle avait une fois de plus tenté de lui expliquer épistolairement avant de gagner le continent avec leur fille, avait tellement touché le poète qu'il l'avait notée dans un carnet, le 3 octobre 1858.

Menace, prophétie ? qui peut le dire... Mais, en ce début d'année 1868, les vastes pièces d'Hauteville House s'emplissaient de souvenirs. Ceux d'une vie révolue, quand la chaleur de la famille réunie diffusait juste ce qu'il fallait pour qu'il se sente en sécurité et vainqueur en dépit de tout. Ceux aussi dont il allait faire provision une fois par an, à Bruxelles, quand il les retrouvait, ses chers absents qui ne voulaient plus vivre à Guernesey et qui avaient choisi de fuir. Pouvait-on parler d'autre chose que de fuite ? Charles, le premier, en 1862, avait fait sécession, sans prévenir, redevenant parisien pour un temps avant de s'établir à Bruxelles et de s'y marier, le 17 octobre 1865, avec Alice Lehaene. Ensuite était venue la désertion d'Adèle, sa Dédé, en 1863, sa folle équipée, tellement loin du paternel rocher. Pour elle, il avait fini par trouver "sa solution" : se taire le plus possible, ne plus en parler, sauf pour régler, méthodiquement, consciencieusement, avec François-Victor les détails de sa pension. Mais pour autant, son coeur ne dialoguait-il pas avec ses pensées angoissées ? Lui que l'abîme obsédait, ne songeait-il jamais à celle qui devenait, de jour en jour, un fantôme alarmant et lointain dont le mystère lui rappelait d'autres tragédies familiales ? C'était la douleur qui avait arraché François-Victor à l'île. La mort de sa fiancée, Emily de Putron, en janvier 1865, l'avait à ce point désespéré que le père, effrayé par la violence de cette souffrance, lui fit quitter Guernesey avant l'enterrement. Madame Hugo avait accompagné son fils à Bruxelles : "De ma chambre de verre, je viens de voir leur voiture qui s'en va. [...] Le packet s'éloigne. Ils y sont. Tout à l'heure,

la fumée s'effacera. [...] Sombre vie." (carnet, 18 janvier 1865).

Aucun des enfants n'était revenu. Madame Hugo avait fait une courte apparition de janvier à mars 1867, reprenant sa place pour quelques semaines à Hauteville House. Elle en avait profité pour baisser définitivement les armes en face de Juliette, la prisonnière d'Olympio, et elle lui avait rendu visite à Hauteville Féerie. Elle avait reçu, en échange, les politesses et les hommages éperdus de celle qui avait su rester dans l'ombre, la seconde du rang depuis toujours.

Lui, il avait pris l'habitude des repas en tête-à-tête avec Julie Chenay, sa belle-soeur, promue gardienne de la maison depuis l'abandon de son mari. Il avait fermé les pièces désertées, visitées par trop de solitude, trouvant refuge dans l'unique lieu où il ne pouvait être seul : son look-out, son cristal room qui abritait tout son peuple, tout son univers à lui, avec la mer tout autour, derrière les vitres.

Au moment où nous allons pousser la porte de son intimité, voilà quatre mois qu'il ne les a pas vus, qu'il les attend, qu'il les espère. Il avait écrit à Adèle dès son retour dans l'île, à la mi-octobre 1867 : "[...] Chère bien aimée, me voici dans ta maison. [...] Je suis parti le coeur gros, triste de vous quitter tous. Il serait pourtant si facile de vivre ensemble et de ne point nous séparer. Nous sommes bien bêtes, nous qui avons tant d'esprit. [...]". Puis il avait recommencé à attendre les nouvelles, à guetter le packet qui les avait emmenés les uns après les autres, à parcourir les lettres...

Nous voici en février 1868. Madame Hugo est de nouveau à Paris depuis le 16 décembre mais, cette fois, ce n'est plus à elle que revient le plaisir de lui narrer les mille petits riens de la chronique parisienne. Elle en raffolait autrefois mais la maladie est venue. Des étouffements, suffocations effrayantes, l'empêchent de sortir et c'est des remèdes qu'elle est venue chercher dans la capitale. Emile Allix est là, qui la soigne avec un

dévouement éperdu, mais aussi Auguste Vacquerie, le fidélistime. Elle a toujours aimé être entourée mais, aujourd'hui, on la veille, on la surveille, on s'inquiète. Les lettres qu'elle envoie à son mari se font rares, trop courtes. Elles n'ont pas su conserver cet accent enflammé, enthousiaste, presque juvénile, qui la transportait quand elle lui avait narrer par le menu le triomphe de la reprise d'*Hernani* le 20 juin 1867. Mais comment lui en vouloir, elle n'y voit plus Adèle, elle emprunte des yeux pour écrire. Elle aurait sans doute voulu lui apprendre la première l'incident *Ruy Blas* ce 17 février mais c'est à Vacquerie que reviendra cette joie. Elle est lasse, vieillie, diminuée... Que peut-elle dire d'intime quand d'autres tiennent sa plume ? Alors, entre les époux s'échangent les comptes, les dépenses, les demandes et les envois d'argent. Il gronde un peu, engage à la prudence, aux économies, se fait un peu tirer l'oreille et cède. De février à juillet, les lettres de Madame Hugo semblent se vider de leur substance : plus de "sac de nouvelles" à vider et les formules d'adieu rendent un son curieux de détachement. Certes, le 15 mars, elle lui écrivait encore : "c'est alors que nous chercherons ensemble le moyen d'être le moins séparé possible", mais le 16 juillet "la poste presse" et elle n'a "que le temps" de l'embrasser. Aurait-elle pu écrire, fin juillet, cette si belle phrase qu'a transcrite Gustave Simon dans *La vie d'une femme* et qui a bouleversé tant de biographes après lui ? Quoi ! la réconciliation était-elle enfin venue entre les vieux époux ? : "Quant à moi, dès que je te tiendrai, je me cramponnerai à toi sans te demander ta permission. Je serai si douce et si gentille que tu n'auras pas le courage de me désertter. C'est la fin de mon rêve que de mourir dans tes bras." Non, en vérité, l'étude de la correspondance, l'examen des agendas de Guernesey, ont permis de remettre avec certitude cette lettre à sa vraie place, en mai 1866, écrite par une Adèle malade et menacée, certes, mais aussi finissant vaillamment d'aménager sa nouvelle maison, place des Barricades.

Mais il n'en reste pas moins vrai que, le 2 août, Victor Hugo accueillera

à Bruxelles sa femme déjà en partance vers ce Villequier qui devait réunir la petite fille des Feuillantines et celle des collines de Saint-Leu.

Au début de l'année, Charles et François-Victor sont ensemble à Bruxelles. Charles est depuis longtemps redevenu parisien et François-Victor, s'il résiste farouchement, regarde néanmoins avec nostalgie la capitale française. Ils dévorent les journaux français et belges, relèvent les moindres faits où vient se mêler le nom illustre puis s'informent, jugent, commentent avec leur père la plus petite incartade ou turpitude du monstre impérial.

Mais l'oisiveté leur pèse aussi. Charles le premier souhaiterait trouver une situation stable qui l'émanciperait au moins partiellement de la tutelle paternelle. L'idée d'un journal se dessine sous l'impulsion de Paul Meurice. Le projet séduit car il réunirait comme autrefois l'intrépide quatuor de l'*Evénement*, les deux fils Hugo, Meurice et Vacquerie. Mais Victor Hugo les persuadera de renoncer : l'heure du *Rappel* n'a décidément pas encore sonné. En attendant, ils s'occupent. "Faire des oeuvres" leur a conseillé Victor Hugo. Justement Charles, le nonchalant et talentueux Charlot vient de publier le récit, tout à la gloire du père, du voyage en Zélande qui les avait enchantés, fils, père et Juliette, en août 1867. Il caresse aussi le projet de rassembler toutes les notes qu'il a prises autour des étapes et des figures marquantes de l'exil. Il y pense assurément mais il faudra attendre le mois de mai pour voir cet incorrigible paresseux se mettre au travail. François-Victor incarne la stabilité, la modération, l'efficacité. Nous le verrons, tout au long de ces mois, assumer ses fonctions d'intendant et de comptable de la maison de Bruxelles, poursuivre assidûment ses recherches pour achever cette histoire de l'Académie française qui lui tient tant à coeur, surveiller avec enthousiasme les répétitions de la reprise d'*Hernani* au théâtre bruxellois du Parc, négocier habilement avec son père tous les détails matériels concernant sa lointaine soeur, s'acquitter toujours avec le même empressement des formalités dont le chargent souvent les autres membres de la famille. François-Victor est un

pudique, un secret mais il est l'homme du devoir et des responsabilités. Entre le père et le fils circule toujours le courant de la sincérité, de l'attachement solide qui se passe de commentaires et de démonstrations.

Au mois d'avril, une tragédie, une nouvelle vient secouer ceux qu'Adèle la fugitive appelait autrefois la *tribu*. Un petit garçon, *Georges Victor Léopold*, était venu au foyer de Charles et d'Alice en mars 1867, et il avait fait naître, en juillet, à Bruxelles, un grand-père étonné et ravi, ce grand-père de notre littérature. Ce bébé avait été, durant tout l'été, contemplé, bercé, promené, par un génie attendri et faible qui notait dans un carnet, le 18 août : "Je fais cadeau à Georges d'une voiture et je lui donne en outre le cheval qui est moi". Georges circule dans toutes les lettres de ce début d'année 1868, c'est fou ce qu'un bébé peut raviver des sentiments qu'on a pu croire oubliés ou ridicules : et chacun de s'extasier sur les progrès de la marche, de la dentition, de l'éveil à la vie... Mais une méningite emporte Georges le 14 avril. La douleur les foudroie tous, à commencer par le grand-père qui, pourtant, ne cessera de les reconforter, appelant sur eux l'espérance, l'espoir d'un autre Georges, porté par Alice et qui, le 16 août, viendra ramener l'absent, doux *Georges-René* : "*Il reviendra. Oui, j'y crois [...] Qu'il était charmant, ce doux être ! Je crois voir au-dessus de moi sa petite âme. J'entends dans l'invisible son bruissement d'oiseau céleste. Je le redemande à Dieu. Hélas ! par moments, je suis accablé. Ne le dites pas à ma pauvre chère femme. [...]*" (Victor Hugo à Paul Meurice, le 19 avril 1868).

C'est sur ce fond crépusculaire que vont s'écouler les derniers mois. Nous ne parlerons pas de la mort de Madame Hugo. Redoutée, elle n'en est pas moins brutale et la correspondance en dit suffisamment qu'il serait indécent d'y ajouter de la complaisance.

Et l'écrivain, dans l'effrayant désordre de tous ces remous intimes ? Il devait écrire à Jean Aicard le 17 novembre 1868 : "[...] Je suis ici. Je travaille. On m'a laissé tout seul. L'abandon, c'est le destin du vieux. Je ne puis bien

travailler qu'ici. Ma famille, c'est mon bonheur. Il fallait choisir entre ma famille et mon travail, entre mon bonheur et mon devoir. J'ai choisi le travail, c'est la loi de ma vie. [...]". Et, de fait, il ne cessa de travailler au milieu du tumulte. Dès décembre 1867, il avait repris son roman : *Par ordre du roi*, interrompu déjà à deux reprises. Une première fois, en novembre, quand son contrat pour *Paris-Guide*, le contraignit à rédiger la préface *Paris*. Une seconde fois, en juillet 1867, quand il décida de rejoindre les siens à Bruxelles. Mais cette fois, jusqu'au 23 août 1868, il ne le lâchera pas, intriguant la famille par le silence qu'il installe autour de son oeuvre, retardant même son départ de l'île pour "ligaturer" le dernier chapitre avant la conclusion, écrite, si l'on en croit les mentions portées sur le manuscrit, entre le 1^{er} et le 23 août.

Il recevra à plusieurs reprises des sollicitations pour rejouer ses drames. En mars, Paul Foucher, son beau-frère, lui demande l'autorisation pour redonner l'adaptation de *Notre Dame de Paris* à l'Ambigu Comique. En juin, c'est Charles qui transmet l'offre du théâtre de la Gaîté : rejouer *Lucrèce Borgia* ou *Marie Tudor* mais, inexplicablement, c'est *Ruy Blas* qui réapparaît et il charge Vacquerie et Meurice, les irréductibles, d'en régler les conditions. Plus tard, c'est Raphaël Félix, nouvellement promu directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin qui lui ouvre grandes les portes de "la" maison de ses héros. Il répond, avec l'exquise courtoisie dont il ne se départit jamais, mais nous devinons qu'il n'y croit plus. Il a compris, depuis l'interdiction de *Ruy Blas*, en novembre 1867, et les représentations en pointillés d'*Hernani* au Théâtre Français (quatre représentations de mars à mai !) que son théâtre, malgré l'empire vieillissant qui se veut libéral, est vraiment trop peu berceur. Il pressent, et il aura raison, que sous le joug de "l'homme obscur" et d'Eugénie la catholique, Paris n'applaudira plus aucun de ses drames. Le poète est sans aucun doute grand mais décidément irréconciliable.

Pourtant, partout où des peuples luttent, souffrent, partout où on l'appelle pour célébrer le courage, la dignité humaine, il est là, présent au

monde, au nom de l'humanité. La voix de Guernesey, que ce soit vers Manin et l'Italie, en mars 1868, vers Flourens et la Crète, en juillet 1868, va se faire entendre, plus vibrante et plus indignée que jamais. Sans la liberté, aucun compromis n'est acceptable. Pas plus qu'il ne veut rentrer en France sans elle, pas davantage il ne veut adhérer à un organe qui le musèle : "Vous ne seriez pas libres !" s'écrie-t-il . Charles-Louis Chassin, Paul Meurice, Henri de Pène, Edmond Texier, ses fils peuvent à loisir le tenter, ni l'homme, ni la voix ne passeront la frontière. La dix-septième année peut s'écouler, le moment n'est pas encore venu...

Nous venons de parcourir ici, à grandes enjambées, cette tranche de vie. Mais ce que la correspondance nous a révélé est infiniment plus riche. Nous avons ressenti à plusieurs reprises notre impudence à fouiller sans vergogne dans l'intimité de cette famille pour lever un bout de voile, éclairer un point obscur. Mais quand nous y parvenions, nous goûtions une joie profonde. Nous taisons ce que nous ont inspiré certaines lectures et leurs cortèges de découvertes, c'est au lecteur de faire son propre itinéraire. Il est évident que, bien souvent, nous avons pris parti. Comment faire autrement quand nous les fréquentons depuis tous ces mois ? Ils nous sont devenus si familiers, si singulièrement présents, qu'irrésistiblement nous avons pris l'habitude indiscrète de les appeler par leurs prénoms voire leurs surnoms.

Nous ne reviendrons pas sur leurs joies, leurs désespoirs, leur besoin les uns des autres dans les moments difficiles. Le lecteur va pouvoir découvrir que le génie avait une dimension plus qu'humaine, une immense tendresse à donner, un besoin d'amour en retour tout aussi vaste. Il s'apercevra combien il a pu être lourd d'être les enfants d'un tel homme, quelle peur et quelle envie en même temps de se mesurer à lui, consciemment ou inconsciemment, guidaient leurs désirs, leurs projets. Il comprendra, enfin, que le "sauve-qui-peut" familial répondait à une vitale

bouffée d'oxygène.

Mais il est un point sur lequel nous aimerions revenir car il ne cesse d'alimenter notre perplexité. Nous avons eu sans aucun doute un regard trop "XX^e siècle" sur une époque où les rapports familiaux répondaient à d'autres critères sociaux, mais il est indéniable que l'argent a servi en quelque sorte de lien - le garrot et la faveur - entre tous les membres de la famille Hugo. Nous devrions dire de dépendance des uns par rapport au père qui sert de banquier mais nous redouterions d'aborder des notions psychanalytiques que nous ne maîtrisons pas et nous poserions le délicat problème de savoir qui y trouvait son compte. Le père, pour garder tout le monde au nid ? La famille, pour échapper à une émancipation par trop angoissante ? Il ne nous appartient pas de trancher ici.

Quoi qu'il en soit, Victor Hugo est un banquier qui "travaille à force" dira-t-il un jour de lassitude. Rares sont les lettres où n'est faite aucune mention pécuniaire. Comment contenir nos réactions vives devant ces incessantes demandes d'argent de Madame Hugo ou de Charles, ces dettes que ce dernier avoue à son père ou qu'il cache mais que nous découvrons au cours d'un échange épistolaire entre les deux frères. A l'insu du père, existe, nous le savons, un véritable réseau de plaintes, de démarches discrètes pour emprunter de l'argent, ou tout simplement pour augmenter secrètement la pension de leur soeur qu'ils jugent trop frugale.

Pourtant Victor Hugo est généreux. Nous avons eu la chance d'avoir un corpus relativement dense, et notamment les comptes que François-Victor envoie régulièrement à son père sont, à une exception près, complets. Certes, Victor Hugo demande des explications, exige le détail des dépenses (ce qui nous a permis de constater que les deux fils s'avéraient être de piètres compteurs !), il les exhorte au travail, mais ne manque jamais l'occasion de les féliciter, de les encourager, de leur signaler les opportunités qui se présentent pour commercialiser leurs oeuvres. Toujours, il pourvoit aux

besoins et même au superflu. Que dire des dons, des dettes qu'il "éponge", des petits cadeaux qu'il trouve toujours le moyen de justifier. Nous n'en dirons pas davantage, "l'avarice" du poète a été suffisamment étalée, décriée, pour que nous ayons ressenti la nécessité d'apporter ce petit éclairage que nous a livré la correspondance familiale.

Nous terminerons brièvement en disant que ce travail ne prétend pas être autre chose qu'une contribution. Elle reste lacunaire car bien des obscurités demeurent, bien des hypothèses sont posées, attendant leurs preuves ou leurs réfutations. Mais l'étude de la correspondance a été pour nous l'occasion de passer par les états d'âme les plus divers : la curiosité bien sûr qui nous poussait à passer derrière l'écrivain pour trouver l'homme et ses relations avec ses proches, le plaisir à toucher ses lettres, déchiffrer ses manuscrits, les transcrire, les ordonner pour établir leur chronologie, les annoter. Les carnets, les agendas de Victor Hugo nous ont été infiniment précieux : quelle joie, quand, avec leur aide, nous avons pu repousser en 1866 cette intruse, cette lettre d'Adèle lui étant attribuée quelques semaines avant sa mort. Parfois, les carnets étaient insuffisants. Alors le doute s'installait, la certitude qu'une pièce manquait au puzzle ébranlait notre optimisme. Puis le hasard nous mettait en présence, dans les manuscrits reliés par la Bibliothèque Nationale, d'une lettre classée en 1869 : quoi ? le même papier, la même encre et la réponse à une demande de François-Victor en mars 1868. Instant de prédilection ! Plus tard encore, en examinant pour une toute autre raison le manuscrit "reliquat" de *l'Homme qui rit*, nous reconnaissons le papier à chiffres et l'écriture de François-Victor...

A quoi bon poursuivre plus avant. Qu'essayons-nous donc de justifier ? Nous avons été prévenue qu'il existait un virus "Hugo". Alors pourquoi ne pas reconnaître que nous avons été contaminée ?

SIGLES ET ABREVIATIONS

Aut.	autographe.
B	Victor Hugo, <i>Oeuvres complètes</i> , Robert Laffont, collection "Bouquins".
BN	Bibliothèque nationale.
cat.	catalogue.
cf.	confér.
ch.	chapitre.
CF	Victor Hugo, <i>Correspondance familiale et écrits intimes</i> , Tome I et II, Robert Lafont, collection "Bouquins".
Coll.	collationnement.
éd.	édition.
f.	feuillet.
impr.	imprimerie.
IN	Imprimerie nationale
IN corr.	Victor Hugo, <i>Oeuvres complètes</i> . Correspondance, tomes I à IV, Ollendorf puis Albin Michel, Edition dite "de l'Imprimerie nationale".
M	Victor Hugo, <i>Oeuvres complètes</i> , sous la direction de Jean Massin, édition chronologique, 18 vol., le Club Français du livre.
MVH	Maison de Victor Hugo, Place des Vosges, Paris.
n	note.
n°	numéro.
n.a.f.	nouvelles acquisitions françaises.
p.	page ou pages.
Pierre Larousse	<i>Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle</i> , par Pierre Larousse. Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 16 vol. et 1 vol. de suppl., 1865-1888.
t.	tome.
T.L.F.	<i>Trésor de la langue française</i> . Dictionnaire de la langue du XIX ^e et du XX ^e siècle, par le CNRS, Gallimard.
v.	vers.
Villequier	Musée Victor Hugo à Villequier.
vol.	volume ou volumes.
< >	lecture conjecturale.
[]	- en romain, mot ou fragment de mot rétabli. - en italique, précision apportée par nous.
----	sous un mot ou un fragment de mot, graphie telle que nous l'avons lue.
7bre	septembre
8bre	octobre
9bre	novembre
10bre	décembre

CORPUS

(février 1868 - août 1868)

 FEVRIER 1868

- 1 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo, François-Victor Hugo à son père
- 2 - Charles Hugo à son père
- 3 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 4 - Victor Hugo à sa femme
- 5 - François-Victor Hugo à son père
- 6 - Victor Hugo à ses fils

 MARS 1868

- 7 - François-Victor Hugo à son père
- 8 - Victor Hugo à ses fils
- 9 - Paul Foucher à sa soeur, Madame Victor Hugo ;
Madame Victor Hugo à son mari ;
Emile Allix à Victor Hugo
- 10 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 11 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 12 - Victor Hugo à sa femme ; Victor Hugo à Emile Allix
- 13 - Victor Hugo à ses fils
- 14 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 15 - François-Victor Hugo à son père
- 16 - Victor Hugo à ses fils

 AVRIL 1868

- 17 - Victor Hugo à ses fils
- 18 - François-Victor Hugo à son père
- 19 - Charles Hugo à son père
- 20 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 21 - Charles-Louis Chassin à Victor Hugo ;
Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 22 - Victor Hugo à sa femme
- 23 - Madame Victor Hugo à son mari ;
Emile Allix à Victor Hugo
- 24 - François-Victor Hugo à son père
- 25 - François-Victor Hugo à son père
- 26 - Acte de décès de Georges Victor Léopold Hugo
- 27 - François-Victor Hugo à son père
- 28 - Madame Léon Chirac à son cousin, Victor Hugo
- 29 - Victor Hugo à sa cousine, Madame Léon Chirac
- 30 - Victor Hugo à sa femme [fragment]
- 31 - Victor Hugo à son fils, Charles [fragment]

- 32 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 33 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 34 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 35 - Charles Hugo à son père
- 36 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 37 - François-Victor Hugo à son père
- 38 - Victor Hugo à son fils, Charles [fragment]
- 39 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 40 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 41 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie

MAI 1868

- 42 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 43 - François-Victor Hugo à son père
- 44 - Madame Victor Hugo à son mari ; Charles Hugo à son père
- 45 - Victor Hugo à sa femme et à son fils Charles
- 46 - François-Victor Hugo à son père
- 47 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 48 - François-Victor Hugo à son père
- 49 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 50 - François-Victor Hugo à son père
- 51 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 52 - Victor Hugo à son fils, François-Victor

JUIN 1868

- 53 - Charles Hugo à son père
- 54 - Léon Bochet à Charles Hugo ; Charles Hugo à son père
- 55 - Victor Hugo à sa femme
- 56 - Victor Hugo à son fils, Charles
- 57 - François-Victor Hugo à son père
- 58 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 59 - Victor Hugo à ses fils
- 60 - Charles Hugo à son père

JUILLET 1868

- 61 - Charles Hugo à son père
- 62 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 63 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 64 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 65 - Victor Hugo à son fils, François-Victor

- 66 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 67 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 68 - François-Victor Hugo à son père
- 69 - Victor Hugo à son fils, Charles
- 70 - Victor Hugo à son fils, Charles
- 71 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 72 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 73 - François-Victor Hugo à son père
- 74 - Victor Hugo à son fils, Charles [fragment]
- 75 - Madame Victor Hugo à son mari ; Emile Allix à Victor Hugo
- 76 - Charles Hugo à son père
- 77 - Victor Hugo à sa femme
- 78 - Victor Hugo à ses fils
- 79 - François-Victor Hugo à son père
- 80 - Victor Hugo à son fils, François-Victor
- 81 - Victor Hugo à son cousin, Alfred Asseline

AOUT 1868

- 82 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 83 - Acte de naissance de Georges Charles Victor Léopold Hugo
- 84 - Victor Hugo à sa belle-soeur, Madame Paul Chenay
- 85 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 86 - Acte de décès de Madame Victor Hugo
- 87 - Victor Hugo à son beau-frère, Paul Foucher
- 88 - Victor Hugo à sa belle-soeur, Madame Paul Chenay
- 89 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 90 - Permis de transport du corps de Madame Victor Hugo
- 91 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 92 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 93 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie
- 94 - Victor Hugo à sa belle-soeur, Madame Paul Chenay
- 95 - Auguste Vacquerie à Victor Hugo
- 96 - Victor Hugo à Auguste Vacquerie

CORRESPONDANCE

1. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO; FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

18 février [18]68.

Mon cher maître, je m'empresse de vous écrire que depuis quelques jours Madame Victor Hugo va mieux¹. Nous l'avons menée jeudi dîner chez Robelin à Saint-James², dimanche elle est venue dîner chez ma soeur³, je ne sais si c'est à ces petites distractions qu'elle doit la diminution de son malaise et de sa tristesse, mais il y a certainement dans son état un mieux sensible. Le docteur Axenfeld⁴, qui vient la voir tous les dimanches, a paru content. Je voudrais croire que cette amélioration va durer et croître, mais je n'ose encore espérer tout à fait.- On devait jouer *Hernani* dimanche⁵, mais une

¹ La santé de Madame Victor Hugo, en séjour à Paris depuis le 16 décembre 1867, congestive et menacée de cécité, devenait un sujet de plus en plus préoccupant pour ses proches. Auguste Vacquerie (1819-1895), disciple fervent du poète depuis 1835 et considéré de longue date comme le frère aîné des enfants de Victor Hugo, partageait cette inquiétude.

² L'architecte Charles Devieur (1797-1887), dit Robelin, vieil ami de la famille Hugo, demeurait au n° 8 de la rue Saint-James à Neuilly. Il aurait hébergé parfois Madame Hugo, lors de ses séjours à Paris sous le Second Empire, dans une maison qu'il possédait rue Louis-le-Grand.

³ Marie Arsène Lefèvre, née à Nantes le 18 novembre 1811, morte à Paris en 1882, était la soeur aînée d'Auguste Vacquerie. Elle s'était mariée à Nicolas Lefèvre le 22 octobre 1832.

⁴ Auguste Axenfeld (1825-1876), médecin-chef de l'hôpital Beaujon, spécialiste des maladies nerveuses, soignait à Paris Madame Victor Hugo. En 1868, il demeurait 24, rue Godot de Mauroi.

⁵ La publication de *La Voix de Guernesey* en novembre 1867, écrite par Victor Hugo sous le coup de l'émotion après la défaite de Garibaldi à Mentana, donna lieu à des représailles gouvernementales : à ce moment-là, on jouait *Hernani* au Théâtre Français, et l'on allait reprendre *Ruy Blas* à l'Odéon. Les représentations d'*Hernani* devinrent "clairsemées" et *Ruy Blas* fut tout simplement interdit le 5 décembre 1867.

indisposition de Sénéchal⁶ a fait changer le spectacle. Mais c'est hier (lundi) que les oreilles ont dû vous tinter! On reprenait *Kean* à l'Odéon⁷. Les jeunes gens ont pensé que *Kean* prenait justement la place de *Ruy Blas*, et il y a eu une manifestation terrible. Le théâtre, qui s'attendait à quelque chose, avait fermé ses portes autant qu'il avait pu, mais le peu d'étudiants qui avait pu entrer ont crié pour les autres. On a laissé aller la pièce au commencement, et on s'est borné à demander *Ruy Blas* dans les entr'actes. Les cris : Vive Hugo! ont fait un beau vacarme. Puis on s'en est pris à *Kean*, et le dernier acte a été criblé de sifflets. J'en suis fâché pour Dumas, qui était bien innocent, mais qui a été bien imprudent de s'offrir à votre place. Mais c'est surtout à la fin de la pièce que la manifestation a éclaté. Les *Ruy Blas* et les *Vive Hugo* ont été entonnés sur l'air des *Lampions*⁸, puis les étudiants sortant ont trouvé sur la place ceux qui n'étaient pas entrés, et les chants se sont décuplés. Il fallait voir la place et la rue de l'Ancienne Comédie fourmillantes et tempétueuses, et sur cette mer une nuée de sergents de ville. Allons, les jeunes gens n'ont pas encore donné leur démission -Voulez-vous dire à Julie⁹ que sa soeur est

⁶ Etienne Sénéchal (1842 - ?) avait débuté au Théâtre Français en août 1864. Dans *Hernani* il jouait le rôle de Don Sancho mais devait doubler Delaunay dans le rôle d'Hernani au cas où ce dernier ferait défaut. Les "indispositions" des acteurs permettaient en outre au gouvernement de suspendre, en toute innocence, les représentations (cf. en appendice 1 l'article de Jules Claretie dans l'*Opinion Nationale* du 18 janvier 1868).

⁷ Drame d'Alexandre Dumas père, représenté pour la première fois en 1836. La reprise de *Kean*, en 1868, rendait hommage au célèbre acteur anglais mort le 25 janvier 1868. *Kean*, succédant à *Ruy Blas* interdit, affichait l'acteur Berton dans le rôle de Kean. Dans une lettre à son mari, le 15 février 1868, Madame Hugo l'avertissait d'un chahut organisé : "Il se prépare pour demain lundi à l'Odéon où l'on doit donner *Kean* avec Berton, une manifestation de jeunes gens. On doit, sans chercher à troubler la représentation de la pièce, y acclamer *Ruy Blas* dans la personne de Berton qui devait le jouer."

⁸ Cris émis sur trois notes pareilles et sur un rythme de polka. En 1848, après la Révolution, le peuple revendiqua un meilleur éclairage des rues, sur l'air des *Lampions*. Par la suite, c'était toujours sur l'air des *Lampions* qu'était réclamé le lever du rideau au théâtre, ou toute autre chose, en désignant ce que l'on désirait par trois syllabes.

⁹ Julie Chenay (1822-1905), soeur cadette de Madame Hugo, avait trouvé asile à Hauteville House depuis 1864, après un mariage malheureux avec le graveur Paul Chenay.

ravie et reconnaissante de ses lettres?- Tout à vous.

A. V.

Cher père,

J'apostille, après l'avoir dévorée, l'intéressante lettre d'Auguste. La soirée du 17 Février 1868 est le digne pendant de la soirée du 20 Juin 1867¹⁰. Les pessimistes ont beau dire, Paris n'est pas mort. Ah! l'admirable ville, et comme tu as raison de la glorifier !¹¹ - On a dû t'envoyer les journaux de Paris tous pleins de l'incident de l'Odéon. J'ai lu hier au café, où je suis allé tout exprès, *la Liberté*, *l'Avenir National*, *le Temps* et *l'Opinion*¹². Claretie et Feyrnet¹³ ont été particulièrement excellents. - Je t'envoie *l'Etoile belge* dont je préfère le récit, tout laconique qu'il est, au récit évidemment tronqué de *l'Indépendance*¹⁴, omettant, on ne sait pourquoi, le cri de *Vive Hugo!* A propos, le bal de Bérardi a eu lieu Samedi¹⁵. Huit cents invitations avaient été lancées,

¹⁰ La reprise d'*Hernani* au Théâtre Français, le 20 juin 1867, fut accueillie avec enthousiasme. Madame Hugo, qui y assistait, écrivit à son mari le 22 juin 1867 : "L'élan des bravos était donné par un groupe assez nombreux d'étudiants placés à l'amphithéâtre et ils eussent écharpé quiconque eût murmuré.[...] Il y avait dans leurs cris réitérés de : Vive Victor Hugo! de l'amour et de la tristesse de ton absence."

¹¹ Victor Hugo venait d'achever l'introduction au livre *Paris-Guide* publié chez Lacroix et Verboeckhoven le 11 mai 1867. Cette introduction sera éditée peu après en brochure séparée sous le titre *Paris*.

¹² Il s'agit en fait du journal *l'Opinion Nationale*. Par ailleurs, ces quatre journaux avaient relaté l'incident le 19 février 1868, on peut donc supposer que François-Victor, le fils cadet de Victor Hugo, écrit à son père le 20 février 1868.

¹³ Jules Claretie (1840-1913), romancier, dramaturge, journaliste, collaborait à divers journaux dont *l'Avenir National* et *l'Opinion Nationale*. X. Feyrnet était en réalité un pseudonyme qui désignait Albert Kaempfen, journaliste au *Temps*.

¹⁴ *L'Indépendance Belge* avait la réputation d'être un journal "frileux". Pierre Larousse signale que "sous l'Empire on apprend en France les nouvelles politiques de France par *l'Indépendance Belge* lorsque la police lui permet de franchir la frontière." C'est le journaliste Gustave Frédéric (1834-1894) qui y tenait depuis 1860 le feuilleton de la critique.

- quelques-unes jusqu'à Saint-Pétersbourg. Il paraît que la soirée a été très brillante et très nombreuse. Bancel et Berru, qui y assistaient, nous disent qu'on a dansé jusqu'au jour¹⁶. Madame Romberg, née Nisard, était, paraît-il, la reine de la fête¹⁷. - Notre fête à nous, c'est l'amélioration de la santé de cette chère mère, et cette fête-là vaut toutes les autres.

Mille tendres respects.

V.

Aut. MVH, α pm 2709.
Saisie PL/TL002573.
Coll. PL/EB-22/03/91.

¹⁵ Léon Bérardi (1817-1897), homme de lettres, était entré à l'*Indépendance Belge* en 1846. En 1856 il en était devenu le propriétaire et le directeur. Quand il lance des invitations aux quatre coins de l'Europe pour inaugurer ses salons le 20 février 1868, il néglige le 4, place des Barricades où vit la famille Hugo, un différend l'opposant alors aux fils du poète, Charles et François-Victor.

¹⁶ Désiré Bancel(1823-1871), représentant de la Drôme à l'Assemblée Nationale en 1849, proscrit depuis le 2 décembre 1851, enseignait la littérature française à l'Université libre de Bruxelles.
Camille Berru, proscrit également, journaliste et écrivain, était secrétaire de la rédaction de l'*Indépendance Belge*.

¹⁷ A ce jour, nous n'avons pu identifier cette personne, peut-être la femme de l'éditeur belge Edouard Romberg. Les recherches s'orientent vers une filiation avec Désiré Nisard.

2. CHARLES HUGO A SON PERE

Bruxelles, 21 février 1868

Mon petit père bien-aimé, je t'envoie une grande lettre d'Emile Bellier¹ qui était à l'Odéon Lundi dernier et qui a été témoin et acteur de la grande manifestation pour *Ruy-Blas*, l'émotion de Paris en ce moment. Voilà qui va te rendre bien heureux ! Tu vois que Paris est à toi. Ton nom lui revient sans cesse à l'esprit et à la bouche. On crie Vive Hugo ! et ce cri, comme celui de Vive Garibaldi ! va devenir sédition et faire arrêter les gens.²

Plus le post-scriptum d'une lettre d'une amie d'Alice³, Mlle Hélène Foucher, qui raconte un incident très-curieux et qui t'intéressera⁴.

¹ Emile Bellier, homme de lettres, résidant à l'Île Bourbon, était un grand admirateur de Victor Hugo. En 1857, il lui rendit visite à Guernesey ainsi qu'en juin 1858. Par ailleurs, il adressera au poète un recueil de poésies, *Pleurs et sourires*, publié chez Dentu en 1858, qui se trouve encore dans la bibliothèque de Hauteville House. Victor Hugo lui témoignait une attention cordiale. Ainsi, pour la reprise d'*Hernani* le 20 juin 1867, il communiquait à Auguste Vacquerie ses dernières intentions : "Il faut, certes, que M. Bellier ait sa loge [...] M. Bellier est un de mes plus sympathiques souvenirs." (lettre du 28 avril 1867).

1, réf. 11184

² Charles, fils aîné de Victor Hugo, rappelle ici à son père la manifestation ouvrière qui se déroula le 4 novembre 1867 boulevard Bonne-Nouvelle à Paris, pour protester contre l'arrestation de Garibaldi à Mentana par la police royale italienne. Ce jour-là les Parisiens avaient défilé en scandant : "Vive l'Italie ! Vive Garibaldi !".

³ Le 17 octobre 1867, Charles épousait à Bruxelles Alice Lehaene (1847-1928). Il avait alors 39 ans et Alice 18 ans.

⁴ Nous ignorons tout de l'incident en question mais nous supposons qu'Hélène Foucher pourrait être ce parti qui, en 1865, avait été proposé à Charles par l'intermédiaire d'Auguste Vacquerie et Alfred Busquet. La nièce de Busquet, une certaine madame Bailly, aurait été à l'origine des premiers contacts et elle se chargea de faire parvenir à Charles les photographies de mademoiselle Foucher d'abord, d'Alice Lehaene ensuite. Il n'est donc pas impossible que les deux jeunes filles aient été, au départ, des relations ou, pourquoi pas, des amies. Le lecteur pourra se reporter à l'étude de F. Tayar : *Charles Hugo - Le temps du mariage*, et plus particulièrement à la lettre de Charles Hugo à Alfred Busquet du 25 février 1865, p.

Alice est depuis qqs jours très-souffrante. Elle a de longs et fréquents évanouissements.. Tout cela pourtant ne m'inquiète pas et se rapporte à sa grossesse qui, je l'espère, sera la dernière. C'est vraiment trop pénible pour elle.

Georges prospère[e] toujours⁵. En ce moment il a huit dents et va en avoir dix, six en haut et quatre en bas. Il y a trois jours, il a marché tout seul quelques pas. Il marche très-facilement, quand on lui donne le bout du doigt.

Maman va, paraît-il, beaucoup mieux.

Tes 150 fr. sont toujours entre les mains de Victor⁶. Je veux, avant de les envoyer à Laussedat⁷, avoir amassé moi-même les 200 fr. qu'il me compte et, comme la note est collective et n'a qu'un total, il serait bizarre de la diviser et d'envoyer une partie avant l'autre.

Je t'embrasse comme je t'aime et comme je t'admire.

Ton fils respectueux

Charles

62-65, note 10.

⁵ Georges, premier petit-fils de Victor Hugo, était né le 31 mars 1867.

⁶ Cet argent avait été envoyé par Victor Hugo le 2 janvier 1868 pour payer des soins donnés à Madame Hugo avant son départ pour Paris. C'est François-Victor, qui était chargé, depuis son installation à Bruxelles en janvier 1865, de tenir les comptes de la maison de Belgique.

⁷ Le Docteur Louis Laussedat, ami de longue date de la famille et proscrit à Bruxelles en raison de ses aspirations libérales et démocratiques, soignait Madame Hugo quand elle résidait en Belgique. Il avait accouché Alice Hugo de son premier enfant.

J'envoie à M^{me} Drouët⁸ mes affectueux et respectueux souvenirs. Mille amitiés à Kesler⁹. J'embrasse M^{me} Chenay et Sénat.¹⁰

Aut. MVH, α 673.
Lu, Saisie EB/TL002894 - 04/04/91.
Coll. PL/EB - 15/04/91.

⁸ Juliette Drouet (1806-1883), qui avait suivi Victor Hugo en exil, vivait non loin de Hauteville House, à Hauteville Féerie.

⁹ Eugène Hennett de Kesler (1803-1870), journaliste républicain proscrit, rencontré après le coup d'Etat de 1851, avait retrouvé Victor Hugo à Jersey puis l'avait suivi à Guernesey. Il y connaîtra de grandes difficultés matérielles jusqu'au 12 décembre 1866, date à laquelle le poète décidera de l'héberger et de le nourrir à Hauteville House.

¹⁰ Sénat, lévrier bâtard et gâté, partageait la vie de Victor Hugo depuis novembre 1864. Selon la correspondance familiale de 1864 (lettre de M^{me} Hugo à son fils Charles le 12 novembre, lettre de François-Victor Hugo à sa mère, le 29 novembre), il semblerait qu'il soit le fils de Lux, chienne lévrier appartenant à Charles. Primitivement nommé Marquis, il sera débaptisé par son maître le 30 novembre 1864 et appelé Sénat.

l, réf. 12825
l, réf. 2486

3. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

H.H. 23 février. [1868]¹

Que vous êtes bon, cher Auguste. Votre lettre a été une joie. Ma chère malade décidément mieux, nous retrouvera tous bientôt probablement, vous compris, à Bruxelles², tout cela m'a ravi. Vous me racontez l'incident *Kean-Ruy Blas* en termes charmants.

Je voudrais bien connaître tous ces braves et vaillants jeunes gens pour les remercier. Serrez pour moi les mains amies.

Voudrez-vous être assez bon pour lire à ma femme la lettre que voici³. Je commence à être débordé par la quadruple dépense *Paris-Bruxelles-Outremer-Hauteville House*⁴. Quatre maisons, c'est un peu lourd. Je vous prédis que c'est vous qui serez et qui resterez le vrai maître de *Faust*⁵.

¹ Le contenu de la lettre nous autorise à la dater très sûrement en 1868. H.H. désigne Hauteville House, la résidence de Victor Hugo à Guernesey.

² Traditionnellement, la famille éparpillée se retrouvait une fois par an à Bruxelles. Depuis janvier 1866, la résidence familiale se trouvait au 4, place des Barricades. La maison existe encore aujourd'hui, au n° 14. Au centre de la place, se trouve la statue d'André Vesale, anatomiste flamand, né à Bruxelles au XV^e siècle.

³ Il s'agit de la lettre n° 4/ La vue de Madame Hugo était suffisamment altérée pour qu'elle ne puisse plus ni lire, ni écrire. / réf. 12840

⁴ Victor Hugo devait subvenir aux besoins matériels de tous les siens. Madame Hugo se trouvait alors à Paris; Charles, sa femme Alice, leur fils Georges et François-Victor vivaient à Bruxelles; sa fille Adèle avait fui la demeure paternelle de Guernesey, le 18 juin 1863, pour suivre le lieutenant Albert Pinson, en garnison d'abord à Halifax, puis à la Barbade, petite île des Antilles. Le poète, quant à lui, séjournait à Hauteville House et assurait également l'entretien de Juliette Drouet à Hauteville Féerie.

⁵ Auguste Vacquerie, écrivain, travaillait à une nouvelle oeuvre, *Faust*, qui sera le premier titre de *Futura*, publié seulement en 1890. Victor Hugo n'avait pas une admiration démesurée pour Goethe : "Goethe n'a que du talent. Goethe est mesuré. Les génies sont outrés." écrira-t-il à Lacroix à propos de la publication de son livre *William Shakespeare*.

Tuus⁶

V.

- Merci pour le *Figaro*⁷. J'ai reconnu votre écriture sur la bande.

Voudrez-vous transmettre ces billets à Paul Meurice⁸ et à Emile Allix⁹.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 503-504.
Saisie PL/TL002574.
Coll. PL/MLP-05/05/91.

⁶ A vous.

⁷ Hebdomadaire satirique fondé en 1854 par H. de Villemessant, devenu quotidien en 1866, il était, selon Pierre Larousse, un journal à scandales laissant la politique de côté. Il faisait donc partie, sous l'Empire, de la presse tolérée.

⁸ Paul Meurice (1818-1905), homme de lettres, faisait partie comme Auguste Vacquerie du petit cercle des fidèles de la famille Hugo. Pendant la période de l'exil, il était le représentant de Victor Hugo à Paris, s'occupant de toutes ses affaires, littéraires et financières. En 1868, il habitait 26 rue Laval. Voir la réf. 9436.

⁹ Emile Allix (1836-1912), ami intime de la famille Hugo, d'abord à Jersey où sa famille était proscrite puis à Paris. Devenu médecin en 1867, il a alors 31 ans, il soignera et s'occupera de Madame Hugo avec un profond dévouement. Après l'exil, il veillera sur la santé de Victor Hugo jusqu'à sa mort. En 1868, il demeurait 3 rue des Saint-Pères, puis, à partir du mois d'août, 156 rue de Sèvres.

4. VICTOR HUGO A SA FEMME

H.H. dim. 23 [février 1868]

Merci, chère bien aimée, pour les bonnes nouvelles que j'ai de toi¹. Tu vas mieux, et je te remercie de te bien porter. Maintenant continue tes progrès de convalescence, et bientôt nous serons réunis, soit à Guernesey, soit à Bruxelles. Tu me demandes mon avis sur ta dépense, le voici : il y a évidemment un grand coulage. Tes yeux t'empêchent de faire les vérifications, et l'on en abuse. Qui ? Toi seule peut répondre à la question. Tu expliques 1300^f de dépenses sur 1700, et tu dis que les 400 restans ont été dépensés en menus frais et en étrennes. Quelles étrennes ? 400^{ff} c'est beaucoup. Meurice t'a remis 2250^f il est vrai que tu m'écris avoir là-dessus une avance de 600^f et que les 2250^f représentaient la dépense de trois mois². Chère amie, veille à ce coulage, qui m'épuise également à Bruxelles. Mon revenu est au-dessous de nos dépenses, et je suis condamné au travail forcé. Je confie cela à ton grand et bon coeur, et je te serre dans mes vieux bras.

V.

Il y a cette année une baisse de 2700^f sur le revenu des 300 actions de la Banque nationale³. *Ruy Blas* interdit, *Hernani* entravé, voilà le théâtre tari⁴.

¹ Le 15 février, sous la plume d'Emile Allix, Madame Hugo écrivait à son mari pour lui rendre compte, entre autres choses, du détail de ses dépenses parisiennes, tandis qu'Emile Allix concluait cette lettre par un bilan de santé de la malade/ (n° 9 du corpus; réf. 12843)

² Paul Meurice, gérant les affaires de Victor Hugo, servait en quelque sorte de banquier à Madame Hugo pendant ses séjours dans la capitale.

³ Ces 2700 francs représentent en fait une diminution sur le revenu mensuel de ce capital déposé à la Banque nationale de Belgique. Cette précision est fournie plus loin dans la lettre de Victor Hugo à ses fils en date du 10 mars (n° 8 du corpus). /, réf. 8050

⁴ Au XIX^e siècle le théâtre représentait pour un écrivain un revenu considérable et le succès de la reprise d'*Hernani* avait fourni au poète proscrit une rentrée d'argent conséquente. La censure impériale avait, bien sûr, mis fin à cette situation.

J'ai écrit à Bruxelles pour arrêter le plus possible l'excès des dépenses. Alice s'est engagée à une sérieuse économie. Reprends le plus tôt que tu pourras la direction. Je compte sur toi. Encore un tendre embrassement.

V.

Surtout porte-toi bien et sois contente.

Aut. MVH, α 129.
Saisie PL/TL002587.
Coll. PL/EB-03/04/91.

5. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[De la main de Victor Hugo :]

r¹ - envoyé 800f qui avec le reliquat 178 et les 150 arriérés (dette de Laussedat) font - 1128

[25 février 1868]

Cher père,

Nous avons fêté hier le 24 Février², et les oreilles ont dû te tinter. Je n'avais jamais vu réunion si nombreuse. Le banquet était présidé par Baune³. Labarre⁴ a pris la parole au nom des Belges et a remercié l'illustre auteur des *Châtiments* d'avoir été fidèle à sa sublime devise : *Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là*⁵. Bancel a porté un toast aux absents, et t'a salué comme l'homme de la révolution politique et littéraire. Le malheur a voulu que, pour sacrifier à l'engouement de certains républicains et notamment de Madier-Montjau⁶ qui était présent, il se soit laissé aller à proclamer Proudhon, à côté de Barbès,

¹ Victor Hugo inscrivait ce symbole en haut des lettres auxquelles il avait répondu.

² Le 24 février 1848, après les journées d'insurrection et la fuite de la famille royale, le gouvernement provisoire, composé de Lamartine, Arago, Dupont de l'Eure, Garnier-Pagès, Marie, Crémieux, Ledru-Rollin, Flocon, Armand Marrast, Louis Blanc et l'ouvrier Albert, proclamait la seconde République.

³ Eugène Baune, ingénieur, journaliste, républicain proscrit après le 2 décembre 1851, était devenu professeur à Bruxelles.

⁴ Louis Labarre, républicain démocrate belge, journaliste et homme de lettres, était entre autres auteur de pamphlets et Louis Napoléon Bonaparte fut une de ses cibles.

⁵ *Châtiments*, où Victor Hugo attaquait Napoléon III et tous ses complices, furent publiés clandestinement à Bruxelles le 21 novembre 1853. Ce vers est le dernier du poème *Ultima verba* (date sur le manuscrit : 14 X^{bre} Jersey) où Victor Hugo tient à déclarer que, quelle que soit la décision du pouvoir, "qu'on cède et qu'on résiste", il demeurera proscrit (le lecteur pourra lire en appendice 5 l'intégralité de cette profession de foi).

⁶ François-Alfred Madier de Montjau, républicain farouche, avait pris violemment parti contre le coup d'Etat du 2 décembre. Compagnon de lutte de Victor Hugo, il sera proscrit en même temps que lui et se réfugiera en Belgique.

de Ledru Rollin, de Félix Pyat, de Quinet⁷ et de toi, comme un des chefs de la démocratie. J'ai remercié Bancel de ce qu'il avait dit sur toi, mais je ne lui ai pas dissimulé que je faisais deux réserves à sa nomenclature et que je n'acceptais ni Pyat ni Proudhon⁸. Proudhon, m'a répondu Bancel, est une force démocratique. - Vous voulez dire une faiblesse de la démocratie, lui ai-je répliqué⁹. Le curieux est que Bancel déteste cordialement Proudhon, mais il a cru faire acte de sagesse politique en l'acclamant devant des partisans acharnés. J'ai rappelé à Bancel que Proudhon a voulu être sénateur, et Madier-Montjau a été tellement indigné de cette affirmation qu'il s'en est allé à l'autre bout de la salle en haussant les épaules. Tu vois à quel degré de frénésie en arrivent les proudhoniens. Ils nient la vérité elle-même, et je prévois de leur part un acharnement funeste à la prochaine révolution.- Que n'étais-tu là ! Ou que ne m'as-tu légué ton admirable éloquence ! Elle m'eût été fièrement utile hier.

Je t'envoie un numéro de *l'Echo du Parlement*¹⁰, qui donne des détails très précis sur la manifestation qui a suivi la première représentation de *Kean*.

⁷ Armand Barbès, Alexandre-Auguste Ledru Rollin, Félix Pyat, Edgar Quinet, républicains, avaient tous été des opposants au régime de Louis-Napoléon Bonaparte et avaient quitté le sol français, dédaignant comme Victor Hugo, l'amnistie de 1859. Barbès mourra en exil volontaire en 1870, Ledru Rollin, proscrit en Belgique puis en Angleterre, ne rentrera en France qu'en 1871, Pyat rentrera d'Angleterre en 1869, et Quinet franchira la frontière suisse en 1870. Seul Pierre Joseph Proudhon, homme politique anarchiste, personnage équivoque dans ses choix politiques, acceptera l'amnistie de Napoléon III et rejoindra Paris en 1862.

⁸ Félix Pyat et Pierre Joseph Proudhon, ultra-révolutionnaires, aux attitudes extrémistes et violentes, inspiraient de la méfiance à Victor Hugo et ses fils qui voyaient volontiers en eux des "terroristes" plutôt que des démocrates.

⁹ Victor Hugo a toujours ressenti pour Proudhon dédain et mépris. Dès 1848, il juge ce personnage cauteleux, d'un commerce assez irrespirable :
 - "qui n'aura pas eu de dignité dans l'adversité, n'aura pas de modération dans le triomphe."
 (Carnet, Bruxelles 1851-1852, M, t. VIII, p. 1110).
 - "Lettre de Proudhon à Garnier-Pagès, avouant qu'il est l'obligé du chef de l'Etat. J'ai lu, la rougeur au front, l'infâme aveu."(Carnet, juillet 1865, M., t. XIII, p. 1070).

¹⁰ Il s'agit du journal *l'Echo du Parlement Belge*.

En ce moment Bruxelles retentit du son de la trompe. Tout le monde est sur le cours pour voir défiler les voitures pleines de marquis¹¹. Moi, j'ai préféré rester chez moi pour causer avec toi. Tu vois que je ne suis pas dégoûté !

Mon travail sur l'Académie¹² avance. Mais il m'arrive pour ce livre ce qui t'est arrivé pour le *William Shakespeare*¹³. Tu comptais n'écrire que quelques pages, et tu as écrit une bible. Hélas ! je n'aurai pas comme toi la bonne fortune de produire un chef d'oeuvre!

Madame Hetzel¹⁴ est repartie pour Paris. Elle a voulu s'assurer si tu étais engagé avec Lacroix¹⁵ pour ton prochain roman¹⁶. Nous lui avons naturellement dit que tu n'avais pris aucun engagement, et la conclusion de notre avis, c'est qu'Hetzel t'écrira dès qu'il sera revenu de Nice.

¹¹ Le 25 février 1868 était Mardi gras, jour de carnaval et de déguisements. Dans *l'Indépendance Belge* du 27 février nous lisons : "La journée et surtout la soirée du mardi gras ont été fort animées à Bruxelles. Il y avait foule dans les rues désignées comme itinéraire au cours traditionnel des voitures!".

¹² François-Victor travaillait depuis 1866 à un livre sur l'Académie Française pour lequel il avait traité avec l'éditeur belge Albert Lacroix, s'arrêtant sur un titre : *l'Académie peinte par elle-même*. Cet ouvrage ne sera jamais publié.

¹³ *William Shakespeare* avait été publié chez Lacroix et Verboeckhoven le 14 avril 1864.

¹⁴ Catherine Sophie Quirin, le 13 octobre 1852, avait épousé l'éditeur Pierre-Jules Hetzel. Celui-ci, en exil à Bruxelles après le coup d'Etat de 1851, avait essentiellement travaillé avec Victor Hugo. Rentré en France en 1859, il cédera sa place non sans résistance à son concurrent Albert Lacroix. Madame Hetzel secondait efficacement l'activité de son mari.

¹⁵ Albert Lacroix (1834-1903), écrivain belge, avait fondé une maison d'édition, rue Royale à Bruxelles et avait déjà publié les *Misérables*, *William Shakespeare*, les *Chansons des rues et des bois*, les *Travailleurs de la mer* et *Paris* (Introduction de Victor Hugo au livre *Paris-Guide*).

¹⁶ Victor Hugo achevait d'écrire *l'Homme qui rit*, entrepris depuis avril 1866.

Quant à Lacroix, il continue de faire le mort¹⁷. - Meurice a dû t'écrire au sujet d'un nouveau journal, où nous travaillerions tous sous ton inspiration¹⁸. Charles avait trouvé une combinaison superbe : c'était de demander les fonds à une souscription populaire. On eût annoncé partout : *le Sphinx, journal de Victor Hugo*; - Capital, 500000 fr - Prix de l'action, 5 fr - On souscrit chez... - Malheureusement il paraît que la loi¹⁹ s'oppose à cette combinaison. Nous attendons ton adhésion.

Mille tendres vénération

V.

¹⁷ Albert Lacroix s'était abstenu de tout commentaire lors de la publication de la diffusion de *La Voix de Guernesey* imprimée à Guernesey même. Victor Hugo, dans une lettre à ses fils, le 8 décembre 1867, s'en montrera choqué et ironisera : "J'admire le superbe silence de M. Lacroix. [...] J'espère que son *Bulletin du Dimanche* n'a soufflé mot de ces vers séditieux." (réf. 8072)

¹⁸ Paul Meurice voulait profiter d'une certaine libéralisation de la presse impériale pour lancer un journal qui réunirait à nouveau le quatuor de *l'Événement*, journal de Victor Hugo en 1848 : Auguste Vacquerie, Charles, François-Victor et lui-même.

¹⁹ La nouvelle loi sur la presse française sera votée le 9 mars 1868.

Compte du ménage.

Du 10 Fév. au 24.

Recettes.		
Reliquat -----		37,45
Envoi -----		600.
		<hr/> 637,45
Dépenses.		
Remis à la cuisinière le 12 Fév. -----		50
Note de dégraisseur (p. ma mère) -----		11,50
A la cuisinière { le 15 -----		49
{ le 18 -----		105,55
Note de Boulanger (14 Janv.-15 Fév.) -----		36,62
Epicier -----		17,83
Travaux du gaz et fournitures -----		36,36
A la cuisinière (le 21) -----		50
Escompte -----		1,10
Corresp. avec Adèle ²⁰ -----		1,60
Achat d'une vasque pour latrine -----		16.
A la cuisinière (le 24) -----		50
Eaux de Vichy et de Selz -----		18,60
Blanchissage (2 sem.) -----		15,29
		<hr/> 459,45
	De	637,45
		459,45
		<hr/>
Reste en avance		178,00
		<hr/>

Le marchand de vin a envoyé sa note. Elle s'élève à 644 f pour les trois mois d'Octobre, de Novembre et de Décembre durant lesquels il nous a fourni vin ordinaire vin de dessert. Je l'ai autorisé (pour faciliter le paiement) à tirer sur moi pour 322 f au 5 mars, et le reste au 5 Avril.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f.82-83.
Saisie PL/TL002588.
Coll.PL/MLP-11/05/91.

²⁰ Depuis la fuite de sa soeur, c'est François-Victor qui s'était chargé de maintenir les relations entre Adèle et le reste de la famille.

6. VICTOR HUGO A SES FILS

H.H. 27 février [1868]

Mes bien-aimés, 1° : la *question journal*. Dites à Meurice de vous montrer ma lettre¹. Je la résume ici en deux mots :

- le régime futur de la presse va être pire que le régime passé². L'avertissement valait mieux que cette chaussetrape légale. On était averti, on sera ruiné. On avait le despotisme *sans frais*, on aura la tyrannie *avec frais*. On dépendait d'un commis, on dépendra d'un juge. Un commis est un commis, un juge est un valet. Nulle différence entre un videur de pots de chambre et Delesvaux³. Bref, on était opprimé, on sera écrasé. Quant à moi, je ne mettrais pas un liard dans un journal en ces conditions-là. Si je fourrais mon doigt dans cet engrenage, j'y passerais tout entier. Je donnerais à Bonaparte la joie de me ruiner. Amendes, confiscations, suppressions, &c. - Je suis donc bien résolu à m'abstenir. Charles avait la seule idée possible, mais leur loi l'a prévue et s'y oppose. Que faire ? Attendre.

Attendre. Faire des oeuvres. En somme cela vaut mieux que de faire des journaux. Toi, mon Victor, tu viens de faire un bon et beau volume⁴. Et un

¹ Celle du 23 janvier 1868 en réponse à une question de Paul Meurice : "Que dites-vous de la loi de la Presse ? Etes-vous d'avis que nous devrions faire un journal ? Auguste y semble disposé maintenant. Mais vous, qu'en pensez-vous ?" (réf. 9789)

² Avant la loi de 1868, les journaux étaient soumis à l'arbitraire de l'administration et les sanctions infligées pour délits de presse intervenaient sous forme d'avertissements. Lorsque, le 19 janvier 1867, Napoléon III proclama que l'heure des réformes venait de sonner, la libéralisation tant espérée était feinte. En substituant la juridiction correctionnelle à la juridiction administrative, le pouvoir discrétionnaire du gouvernement restait intact. On vit s'abattre un ouragan de procès et d'amendes tant les magistrats semblaient vouloir prouver par leur zèle qu'ils n'étaient pas en-dessous de la tâche qui leur était confiée : "Les écrivains, constatait Jules Simon, occupent dans les journaux judiciaires plus de place que les voleurs."

³ Jean-Louis Marie Delesvaux, domicilié 56 rue d'Amsterdam à Paris, était vice-président du Tribunal de Grande-Instance, chargé de juger les délits de presse. Il était tristement célèbre pour sa servilité.

⁴ Victor Hugo fait-il allusion à la publication du troisième et dernier tome des *Apocryphes* de Shakespeare, achevant la traduction des oeuvres complètes de Shakespeare par François-

gros volume. Quand Charles me donnera-t-il la même bonne nouvelle ? Le succès de sa ravissante monographie de la Zélande devrait pourtant bien l'encourager⁵. Le jour où il voudra s'enfermer un peu à Guernesey, je lui réponds qu'il en sortira avec une comédie *à lui*, qui sera un chef d'oeuvre. S'il voulait, comme il distancerait les Augier⁶, &c.!

J'attends ton livre, mon Victor, et je te crie d'avance tous mes bravos. La partie historique et critique de ta traduction de Shakespeare⁷ est une oeuvre à part, et de premier ordre. Donc fais-moi ta fresque d'historien à propos de l'académie. Je te prophétise un grand succès.

Maintenant causons *ménage*. Je trouve votre marchand de vin un peu cher. Fin mars je paierai pour vin envoyé à Bruxelles 334^f ce qui fait 978^f de vin depuis octobre, plus de *deux mille francs* de vin seulement par année. Concluez. Vous trouverez sous ce pli une traite sur Mallet⁸ à l'ordre de François-Victor de 800^f.

2° vous y joindrez les 150^f de Laussedat envoyés par moi (puisque Charles, je le regrette, ajourne de payer Laussedat) --- 150

Victor publiée en 15 volumes, de 1863 à 1867, chez Charles-Antoine Pagnerre, 18 rue de Seine à Paris ? Ou bien mentionne-t-il le travail en cours de son fils sur l'Académie ? Nous pencherons volontiers pour cette deuxième hypothèse, même si cette oeuvre est loin d'être achevée à cette date.

⁵ Du 1^{er} au 15 novembre 1867, le journal *La Liberté* avait publié, sous le pseudonyme de Paul de la Miltière, *Victor Hugo en Zélande* de Charles Hugo.

⁶ Emile Augier (1820-1889), écrivain très apprécié de Napoléon III, membre de la maison civile de l'Empereur, s'était rangé derrière François Ponsard pour combattre le théâtre romantique. En 1868, il s'était tourné vers la comédie de moeurs contemporaine, défendant la société bourgeoise traditionnelle et sa comédie *Paul Forestier*, donnée au Théâtre Français le 25 janvier 1868, avait connu un vif succès.

⁷ François-Victor avait accompagné chacune de ses traductions de Shakespeare d'une étude historique, critique et philosophique. L'ensemble représente 1061 pages d'introduction dont François-Victor avait calculé qu'elles feraient cinq volumes, format grand-18 de 320 pages chacun. Le lecteur pourra consulter, pour une analyse plus détaillée de cette étude, le travail de F. Vernor Guille, *François-Victor Hugo et son oeuvre*, Paris, Librairie Nizet, 1950, pp. 171-199.

⁸ La Banque Mallet Frères et Cie installée à Paris depuis 1723 était fixée, depuis 1862, 37 rue d'Anjou.

3° plus le reliquat ----- 178

Cela fera ----- 1128

dont l'emploi se décompose ainsi :

1°- mois de mars de Victor -----	200	}	522
2°- 5 mars (1 ^{er} paiement du m ^d de vin) -----	322		
3°- il reste en compte pour votre dépense de la maison en mars -----			606

Je reviens à l'idée journal. En aucun cas, je n'y devrais paraître, ni comme bailleur de fonds, cela va sans dire, ni comme inspirateur, on tordrait tout de suite le cou au *sphinx*. Leur loi est affreusement bien faite ! Vous ne pourrez donc que travailler latéralement à un journal comme serait *le Globe*⁹, s'il vivait, ce serait à examiner bien attentivement. *Vous ne seriez pas libres* - Avez-vous conclu quelque chose avec M^{me} Atwood¹⁰ ? - Quand j'aurai fini mon roman (sera-ce cette année ? je l'ignore), si vous avez quelque chose de prêt, je crois que mon éditeur serait coulant, et vous accommoderait. - Le haussement d'épaules de M. M.¹¹ ne m'étonne pas. Proudhon sénateur ! mais c'est tout simple. Le proudhonisme sera à la future révolution ce que l'hébertisme a été à l'ancienne¹². Même phénomène. Un effort

⁹ Le 9 janvier 1868, Victor Hugo encourageait vigoureusement le journaliste Jules Lermina (1839-1915) qui voulait fonder un journal : *le Globe politique, littéraire et artistique*. De fait, ce journal parut le 15 janvier 1868 mais cessa le 16 février de la même année.

(voir la
réf. 9152)

¹⁰ Madame Montgomery Atwood, journaliste américaine en séjour en Europe, avait proposé au mois de janvier à Charles et François-Victor une correspondance mensuelle avec son journal *the Sunday News*. Au mois de février l'affaire était toujours à l'état de projet.

¹¹ M. M. désigne ici Madier de Montjau. Voir la lettre n° 5 du corpus.

(réf. 12841)

¹² Victor Hugo voyait dans l'influence de Proudhon, ultra-révolutionnaire, prônant terrorisme et violence mais capable de servilité, un danger pour la république future, et c'est pourquoi il établit ici un rapprochement avec le journaliste et homme politique Jacques Hébert qui, de 1793 à 1794, au nom des masses populaires, mit la terreur à "l'ordre du jour", multipliant, avec ses partisans, émeutes et persécutions et installant une dictature pire que celle qu'il prétendait combattre.

contrerévolutionnaire au nom de la révolution. - Je vous embrasse, mes bien-aimés. Oh ! que je suis content de mon petit Georges !

Votre mère va très bien. Réunion prochaine!

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 707-708.
Saisie PL/TL002589.
Coll. PL/MLP-19/03/91.

7. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[Papier imprimé aux initiales :] FH

r - Envoyé 1200^f

1° - pour Adèle supplément de saison ¹ -	300 ^f	}	600
mois de mai et de juin	300		
Elle est payée jusqu'au 1 ^{er} juillet			
2° - pour la maison de Bruxelles -			600 ^f
			<hr/> 1200
Le ménage de Bruxelles a en avance :			
1° - le reliquat	80,77		
2° - l'envoi -	600		
	<hr/> 680,77		

Dimanche [8 mars 1868]²

Cher père,

J'ai porté hier au chemin de fer du Nord³ le fusil que vient de te dédier Morisseaux⁴.

Cet excellent homme est venu de Liège, exprès, par une pluie battante, pour nous remettre son cadeau. C'est une arme magnifique. Sur la crosse est

¹ Victor Hugo, sur les prières de sa femme, avait en août 1865 décidé d'octroyer à sa fille Adèle, deux fois par an, à l'automne et au printemps, 300 F en plus des 150 F de pension mensuelle, pour l'achat de toilettes adaptées. C'était ce qu'il appelait "son supplément de saison".

² La réponse de Victor Hugo à ses fils en date du 10 mars (lettre n° 8 du corpus) nous autorise à dater cette lettre du 8 mars 1868. /, réf. 8080

³ L'*Annuaire Général du Commerce, Judiciaire et Administratif* de Firmin Didot Frères recensait en 1868 l'Administration de la Compagnie des Chemins de fer du Nord au 18 rue de Dunkerque à Paris et signalait les liaisons directes entre Paris, Bruxelles et aussi Londres grâce aux Bateaux de la Poste.

⁴ Charles Morisseaux, fabricant d'armes à Liège, vouait à Victor Hugo une admiration passionnée.

sculpté ton profil dans un entrelacement de guirlandes de lauriers. Tes oeuvres sont gravées en lettres d'or sur le canon⁵. 241 ouvriers se sont associés, sous la direction de Morisseaux, pour faire ce travail. - Le colis t'arrivera sans doute en même temps que cette lettre. J'aurais voulu affranchir l'envoi; mais la Compagnie du Nord n'acceptait l'affranchissement que jusqu'à Londres, et j'ai dû renoncer à cette formalité qui du reste n'eût en rien diminué les frais d'envoi.

Pour te donner une idée de la valeur *matérielle* de cet hommage, sache que la gaine seule avec sa garniture intérieure de velours, coûte 200^f. L'ensemble vaut environ 2000 fr; s'il faut en croire l'évaluation d'un armurier d'ici.

Et, en retour de ce beau présent, Morisseaux n'a pas même voulu accepter une invitation à dîner! C'est à peine si nous sommes parvenus à le faire asseoir! Quelle touchante admiration a pour toi cet inconnu ! Le curieux, c'est qu'il a été dénoncé par plus de vingt lettres au gouvernement français comme un *hugolâtre*, et, bien qu'il ait de gros intérêts engagés à Paris, il n'hésite pas à les compromettre par enthousiasme pour toi.

Les journaux d'Anvers annoncent qu'une pétition se signe à Paris pour te prier de rentrer en France et d'accepter une candidature dans les neuf circonscriptions de la Capitale⁶. Es-tu au courant de cette étrange manifestation?

Tu as parfaitement raison de ne pas vouloir engager ton bien dans un journal publié sous le régime de cette atroce loi sur la presse.

⁵ Ce fusil, qui se trouve à la Maison de Victor Hugo, place des Vosges, était en réalité le deuxième témoignage de ferveur envers Victor Hugo ainsi qu'en témoigne ce fragment de lettre du poète à ses fils daté du 13 février 1868 : "M. Ch. Morisseaux a voulu absolument me faire une deuxième fusil portant sur la crosse ma médaille. Il m'en annonce l'envoi direct." Ce cadeau parviendra à son destinataire le 14 mars.

⁶ Les élections législatives de mai 1869 approchaient. Le nombre de députés pour la Seine, soit Paris et sa banlieue, restait fixé à 9. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pu, jusqu'à présent, vérifier cette nouvelle de François-Victor.

Où Meurice avait-il la tête quand il te faisait une pareille proposition ? Ce que tu pourrais accorder *éventuellement*, c'est ton concours moral à un journal fondé par des souscriptions démocratiques et rédigé par l'ancien quatuor de *l'Événement*⁷. Je n'ai jamais songé à te demander que cela, et je ne vois pas de raison sérieuse pour que tu refuses ta sanction à un organe de la révolution littéraire pouvant devenir à l'occasion l'organe d'une révolution politique. Charles et moi nous serions enchantés d'avoir une position stable dans un journal à nous. Nous y trouverions profit et honneur. - Les projets de correspondance Américaine esquissés avec Madame Atwood n'ont pas encore abouti, et je ne crois pas malheureusement qu'ils aboutissent⁸. - En attendant, je m'occupe de l'Académie.

Charles a gardé les 150 francs, et les a envoyés à Laussedat comme à compte, se réservant de solder ultérieurement sa dette. Il faut donc défalquer cette somme de notre budget de ménage. Je déplore comme toi la grosse dépense de vin. Mais, il n'y a qu'un seul remède au mal, c'est que tu commandes dorénavant, non pas *une* pièce, mais *deux* pièces à la fois. Une pièce ne contient que 300 bouteilles. A l'heure qu'il est nous avons épuisé plus de la moitié de la barrique reçue en décembre. Si tu n'en demandes pas immédiatement une autre, nous allons nous trouver à court⁹. Songe que le

⁷ *L'Évènement* avait été, de 1848 à 1851, date à laquelle il fut saisi et suspendu, le journal inspiré par Victor Hugo et rédigé par la famille : Charles et François-Victor, bien sûr, mais aussi Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

⁸ Ces projets se concrétiseront cependant. Mme Atwood fut l'intermédiaire d'un certain Benjamin Wood qui offrit à chacun des deux frères 500 F par mois pour deux lettres écrites alternativement par l'un et l'autre chaque quinzaine. Cette affaire fonctionnera très bien jusqu'au 1^{er} février 1869 où elle prit fin, au grand regret de Charles et François-Victor.

⁹ C'est Victor Hugo qui se chargeait de faire venir de Mâcon le vin pour Guernesey et Bruxelles. Un mois s'écoulait environ entre la commande et la livraison ainsi qu'en témoignent les agendas de Guernesey. Ici, le vin commandé le 10 mars 1868 parviendra à bon port le 6 avril 1868.

vin arrive par petite vitesse, qu'il faut le coller¹⁰, le laisser reposer, et que tous ces délais prennent environ six semaines.

Je te rappelle les échéances de la pension d'Adèle. Pour que l'envoi soit fait en temps utile, il faut que je puisse expédier par le packet¹¹ de Southampton du 17 courant.

Ma mère va décidément beaucoup mieux. Elle a dîné avant-hier avec Bellier qui nous en donne les meilleures nouvelles. Je t'apporte cette joie pour le mot de la fin.

Mille tendres vénération.

Compte de ménage (25 Février-28 Mars)¹²

Recettes.

Reliquat -----	178
Traite de 800 ^f dont pour le ménage -----	600
	<hr/>
	778.

Dépenses.

Donné à la cuisinière le 27 Fév. -----	48-18
le 29 -----	70-01
le 2 mars -----	30
le 4 -----	40
le 6 -----	48 25
Traite du marchand de vin -----	324 10

¹⁰ *Le Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse signale que *coller* veut dire clarifier à l'aide de blanc d'oeuf ou de colle de poisson. Le vin que l'on a ainsi traité en le mettant en bouteille ne dépose que très longtemps après.

¹¹ *Packet* signifie paquebot en langue anglaise.

¹² La lecture des comptes joints à cette lettre et s'arrêtant le 6 mars, ceux contenus plus loin dans la lettre n° 15 du corpus et débutant le 8 mars, nous autorisent à penser que François-Victor a écrit, par erreur, le 28 mars mais qu'il s'agit bel et bien du 8 mars.

((réf.
12849))

Gages de la cuisinière -----		35
Tabliers pr la cuisinière -----		5
Blanchissage -----		8 81
Pâtissier -----		13
Epicier -----		35 32
Boulangier -----		24 16
Rétamage de casseroles -----		11 10
Voiture pr le colis -----		1 10
Escompte -----		1 60
Correspondance avec Adèle -----		1 60
		<u>697,23</u>
Reçu -----	778	
Dépensé -----	697,23	
	<u>80,77</u>	
En caisse		

Aut. BN. Mss, n.a.f. 13466, f. 86-87.
 Saisie PL/TL002590.
 Coll. PL/MLP-11/05/91.

8. VICTOR HUGO A SES FILS

H.H. 10 mars [1868]

Mes bien-aimés, voici une traite Mallet frères à l'ordre de Victor, de 1.200^f qui se décomposent ainsi :

1° Adèle -----	600 ^f	} 1200 ^f
2° pour la maison de Bruxelles -----	600	

de cette façon, la maison aura en compte en avance, en y ajoutant le reliquat 80-77- : 680-77

Quant à Adèle, j'ai envoyé pour elle fin décembre son mois de janvier

150

et en janvier ----- 500

qui lui paient février, mars et avril (450) plus un reliquat de 50^f à son bénéfice. Les ----- 600^f

que voici représentent

1° - le supplément de saison printemps 1868 --- 300

2° - les deux mois de mai et de juin ----- 300

Adèle aura donc touché sa pension jusqu'au 1^{er} juillet.- Ces avances sont motivées par ce que m'a écrit Victor¹.- Mon Victor, tu as raison quant à un journal littéraire. Je suis prêt à y être ce que j'étais à *l'Evénement*. Mais je crois les premiers essais vont se faire en journaux *politiques*, et là, mon attaché nuirait plus qu'elle ne servirait. Même à un journal littéraire, mon drapeau sera dangereux. Cependant ceci :

¹ Le 12 janvier 1868, François-Victor expliquait à son père le préjudice financier supporté par sa soeur Adèle quant à l'envoi de sa pension jusqu'à la Barbade. D'une part les délais d'acheminement étaient très longs et, par ailleurs, l'intérêt prélevé sur les traites lui étant adressées diminuait considérablement son revenu. Son frère suggérait donc : "[...] il faudrait que tu m'envoyasses 500 fr. que je lui expédierais par une banknote de 20 livres. Elle aurait ainsi trois mois d'avance plus 50 fr.; ces 50 fr. paieraient le reliquat dû actuellement sur février (25 fr.), plus une compensation pour les pertes subies dans le passé par Adèle. [...]"

1830.

Journal littéraire

aurait, je crois, chance de succès². Et si vous y étiez, les quatre de *l'Événement*, ce serait éclatant. Tel est mon verdict. J'attends le fusil de cet excellent et admirable Morisseaux. - Je vais vous commander une nouvelle pièce de vin. *Il ne faut pas le coller*. Il vous arrive collé et un double collage lui ôte de la qualité. (Recommandation Dargaud)³.

Mon Victor, à quand ton Académie ? Que fais-tu, mon Charles ? Ici, tout est bien. Je travaille à force - je suis debout dans ma chambre de verre au point du jour⁴. - Je regrette que rien n'ait abouti avec Mme Atwood de votre côté - Elle a fort bien payé M. Kesler⁵. - Dumas a publié dans son *Dartagnan* comme lui étant adressée en ce moment une lettre que je lui avais écrite en juillet à propos de *Hernani*⁶. Il en a fait une félicitation pour *Kean* en supprimant la date. - Mais cela importe peu. - J'avais écrit à M. A. Sirven *mon cher confrère* il a imprimé ma lettre en <me> faisant lui dire *mon cher ami*⁷.

² 1830 avait marqué l'avènement littéraire du courant romantique. Victor Hugo supposait que cette date souvenir stimulerait le combat contre la réaction littéraire.

³ Le fournisseur de vin de Bourgogne de Victor Hugo était la maison Victor Dargaud et Donat, négociants à Mâcon. Nous en trouvons déjà la mention dans les Agendas de Guernesey en février 1862 (le 8 très exactement).

⁴ Victor Hugo avait fait construire en 1862, au troisième étage de sa maison, une pièce vitrée sur trois côtés, face au port de Saint-Pierre. Il pouvait y travailler debout, embrassant ainsi tout l'horizon marin. Ce bureau était sa "chambre de verre", son "cristal room" ou bien encore son "look out".

⁵ Le 21 novembre 1867, Victor Hugo consignait dans son agenda : "M. Kesler vient de recevoir de Mme Atwood, pour son roman dans le journal américain, un draft de 1250 f". Il rassure ainsi ses fils, inquiets de savoir si leur traité serait honoré et qui demandaient à leur père le 17 janvier : "[...] Mais paie-t-elle ? Kesler a-t-il été payé de son roman ? Un mot à ce sujet serait urgent." Par ailleurs, nous ignorons de quel roman il s'agit.

⁶ Cette lettre fut publiée par Alexandre Dumas dans le n° 9 de *Dartagnan* du samedi 22 février 1868 (voir en appendice 8A).

⁷ En 1868, Alfred Sirven, journaliste républicain, venait de publier, chez P. Lebigre-Duquesne, à Paris, *Les prisons politiques, Sainte-Pélagie*. Il y reproduisait un extrait de lettre de Victor Hugo, en guise de conclusion (voir en appendice 8B). L'original de cette lettre n'est pas encore retrouvé à ce jour.

(réf.
12909)

l, p. 223, réf.
6707

l, pp. 223

224, réf.

10864

Cela encore importe peu. M. A. Sirven est du reste vaillamment sur la brèche.
 - Meurice ne m'avait demandé aucune coopération pécuniaire à un journal, mais, consulté par lui, je discutais la question. De là ma lettre. - Oui, votre mère me paraît hors de crise, et j'en suis tout heureux. Qu'Alice se porte bien, et porte bien le tome II inédit, que mon Georges continue ses prouesses de dents et de marche (*il a tant d'esprit !* dit sa mère d'ici⁸) et que vous m'aimiez tous, voilà ce que je demande aux dieux.

V.

Mon dividende de mars 1868 n'est que de 26,550.- (b^{que} nationale)
 (L'an dernier 300 actions eussent fait près de 30,000^f)

Adresse :
 Via London and Ostende Belgique
 Messieurs
 Charles et François-Victor Hugo
 4, place des Barricades
 Bruxelles

Timbres postaux :
 Guernsey MR 11 68
 London MR 12 68
 Angleterre. Ouest 2. 12 mars 68
 Bruxelles 12 mars 68

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f.709-712.
 Saisie PL/TL002591.
 Coll. PL/MLP-19/03/91.

⁸ Juliette Drouet.

9. PAUL FOUCHER A SA SOEUR, MADAME VICTOR HUGO; MADAME VICTOR HUGO A SON MARI; EMILE ALLIX A VICTOR HUGO

[13 et 15 mars 1868]

Chère soeur¹,

Pardonne-moi de ne pas aller te voir plus souvent je suis si occupé et voici quelque chose qui va m'occuper encore plus. <Hostein> veut monter au Châtelet *Notre-Dame de Paris* (la pièce de l'Ambigu) avec un grand luxe (si on le lui permet)². Je ne pense pas que ton mari fasse d'objection. Cependant comme il y est intéressé (moitié plus que moi) sois assez bonne pour lui demander son assentissement. Ecris soit par ton entremise, soit directement à tous.

Bien à toi de coeur

Paul Foucher

13 mars

r

[De la main d'Emile Allix :]

Paris, Dimanche 15 mars.

¹ Paul Foucher, né en 1810, mort en 1875, était le frère cadet de Madame Hugo. Homme de lettres et critique, il venait de publier en 1868 un recueil de ses souvenirs de théâtre : *Entre cour et jardin*.

² Le 16 mars 1850, Paul Foucher avait donné une adaptation de *Notre-Dame de Paris*, le roman de son beau-frère, au Théâtre de l'Ambigu-Comique, boulevard Saint-Martin. Hippolyte Hostein, directeur du Théâtre impérial du Châtelet, désirait, en 1868, reprendre ce spectacle et avait contacté Paul Foucher.

Je t'envoie, cher grand ami, cette lettre que je viens de recevoir de Paul. Nous ne voyons pas ici d'inconvénient à ce que tu autorises la reprise de sa pièce sur *Notre-Dame de Paris*. Ton autorisation fera grand plaisir à Paul, qui s'est montré pour toi ces derniers temps un véritable frère³. De plus cette bonne grâce ne t'engagera probablement à rien, car je doute fort que le gouvernement laisse mettre de nouveau ton nom sur l'affiche. - Dis-nous donc enfin à quoi tu travailles en ce moment, et laisse-nous à distance vivre un peu avec toi par ce point. Prends-tu tes arrangements pour hâter cette année ton voyage à Bruxelles. C'est alors que nous chercherons ensemble le moyen d'être le moins séparés possible. J'ai eu récemment par Charles de très-bonnes nouvelles de la maisonnée. Georges a dix dents, il jacasse et marche, et son père le proclame le plus ravissant enfant qui soit. Ma santé s'améliore : je vais maintenant m'occuper de mes yeux dont j'avais pris jusqu'ici un faible souci, tant mon découragement était grand. Je commence à entrevoir le moment où je quitterai Paris; j'y laisserai des regrets, car il est impossible d'être plus entourée que je le suis par mes excellents amis. - Dis à Julie qu'elle aura très-prochainement de mes nouvelles. Ecris-nous, cher grand ami, tes lettres sont pour nous de la joie.

Il est dommage, cher maître, que le voyage de Paris à Guernesey soit si long et si fatigant. Nous engagerions notre chère malade à le faire, elle serait ravie de vous retrouver et vous seriez charmé de la voir redevenue si valide après avoir été si abattue. Elle dort, déjeune et dîne, cause et se promène

³ La famille Hugo reprochait à Paul Foucher, correspondant parisien de l'*Indépendance Belge* depuis 1858, sa tiédeur depuis le début de l'exil dans ses comptes rendus des oeuvres de Victor Hugo. Sa soeur, dès 1851, le qualifiait de "bon garçon du reste, mais ayant le nez fort court et par trop craintif". Néanmoins, les événements récents autour des repréailles qui frappaient le théâtre de Victor Hugo après la publication de *la Voix de Guernesey* avaient montré Paul Foucher résolu à se ranger bravement aux côtés du poète. Celui-ci d'ailleurs, le 3 novembre 1867, livrait son sentiment à sa famille : "[...] Remerciez aussi notre cher Paul. Maintenant que nous sommes dans le secret des vraies résistances, il faut beaucoup pardonner à Paul dans les choses passées".

comme une grande personne. Elle a repris sa gaîté et son courage; ses forces reviennent chaque jour, elle songe déjà à nous quitter. Il faudra faire en sorte qu'elle ne retombe pas dans l'état d'asthénie où elle était il y a deux mois. Il faudra constamment se préoccuper de sa santé dont le fond, vous savez par quelle cause physique permanente, restera trop chancelant. - Le d^r Axenfeld a été fier de la lettre que vous lui avez écrite⁴; il vous admire. C'est une intelligence large et un coeur chaud.

A vous, cher maître, absolument.

E.A.⁵

Aut. MVH, α 199. F.H.. 50.
Lu, saisi EB/TL002889-27/3/91.
Coll. PL/EB-03/04/91.

⁴ Cette lettre n'a pu être retrouvée. La correspondance antérieure permet cependant de comprendre que Victor Hugo remerciait A. Axenfeld pour l'envoi de son dernier ouvrage : *Jean Wier et la sorcellerie*, paru chez G. Baillière en 1866 et où l'auteur protestait contre les supplices que l'on faisait autrefois subir aux hommes privés de raison.

⁵ Emile Allix

10. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

Entre le 18 février et le 18 mars 1868

Attestée par la lettre n° 11.

11. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

H.H. 18 mars [1868]

Cher Auguste, M. Ph. Burty m'envoie un splendide sonnet de vous, *Eclipse*, qu'il me demande de traduire en dessin, comme si vous n'étiez pas à la fois le poète et le peintre¹. Je recule comme bien vous pensez, et voici ma réponse que je vous prie de transmettre à notre excellent ami M. Ph. Burty², vous m'approuverez aussi de ne pas faire la préface qu'il me demande. - Quelle bonne et charmante lettre vous m'avez écrite³, et comme vous descendez gracieusement à ces détails de ménage ! Il y a un bon de 300 f sur Meurice que ma femme oublie (envoyés avant son départ⁴) mais *ne lui en*

¹ Philippe Burty (1830-1890), écrivain et critique d'art à la *Gazette des Beaux-Arts*, admirait le talent pictural de Victor Hugo et il avait eu l'occasion de mieux connaître le poète et son entourage en dirigeant toute l'illustration, dessins et gravures, de *Paris-Guide*. En 1868, il venait de prendre la direction d'un ouvrage de luxe, *Sonnets et eaux-fortes*, où il se proposait de démontrer l'identité de l'expression littéraire avec l'expression plastique et il rêvait d'obtenir de Victor Hugo une eau-forte. L'ouvrage, annoncé sur la couverture du premier numéro de *l'Illustration nouvelle* "pour paraître le 15 décembre 1868", mentionnait déjà le poète parmi les aquafortistes. Devant les refus réitérés de Victor Hugo, Burty use alors d'un stratagème que nous devinons en lisant cette lettre : il a demandé un sonnet à Vacquerie et l'expédie à Guernesey pour fléchir Hugo (voir en appendice 11A le poème d'Auguste Vacquerie).

² Nous avons pu prendre connaissance du contenu de cette lettre, écrite le même jour, dans *la Revue de l'art*, n° 20, Editions du CNRS, 1973.

"H.H. 18 mars [1868]

J'apporte ma tête.

Je ne fais plus de préface, je ne fais pas de sonnet et quant à faire exterminer mon infortuné petit talent de barbouilleur par le superbe sonnet de Vacquerie, n'espérez pas de moi cette humilité. Je vous enverrai un dessin dont vous ferez ce que vous voudrez et, cher et charmant confrère, vous me donnerez l'absolution. Tuus

V.H."

Après maints rappels de Burty, Victor Hugo se décidera à envoyer le dessin promis le 5 novembre 1868, mais finalement c'est un sonnet de Paul Meurice, *L'Eclair*, qui sera écrit pour l'accompagner (ce poème est reproduit en appendice 11B), et celui de Vacquerie sera illustrée par Bracquemond. Pour mieux comprendre l'attitude de Victor Hugo vis-à-vis de son oeuvre picturale, le lecteur pourra lire l'étude de P. Georget : *Histoire d'un "peintre malgré lui"*. *Victor Hugo, ses dessins et les autres*, M., t. XVIII, pp. 13-79.

³ A ce jour, cette lettre n'a pu être retrouvée/

/ (réf. 11193)

⁴ Les agendas de Guernesey mentionnent l'envoi de cette somme à Madame Hugo le 11 décembre 1867.

parlez pas, je vous prie. On m'a demandé de Venise de m'associer à la fête funèbre de Manin. J'ai répondu ceci⁵. J'ignore si la chose peut paraître dans les journaux français. Je vous l'envoie en tout cas. A quand *Faust* ? Ne nous faites pas trop languir.

Merci de m'avoir envoyé les très bons feuillets de ce j^{al} catholique sur *Hernani*⁶.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 505.
Saisie PL/TL002575.
Coll. PL/MLP-04/05/91.

⁵ Daniele Manin, ardent patriote vénitien, président du gouvernement provisoire de Venise au moment de l'explosion libératrice de 1848, héros du Risorgimento, était mort en exil à Paris en 1857. La Vénétie étant rattachée à l'Italie depuis le 22 octobre 1866, les cendres de Manin pouvaient retourner à Venise et Victor Hugo fut alors sollicité par les patriotes vénitiens pour commenter la cérémonie de la translation des cendres de Manin le 22 mars 1868. Cette réponse pourra être consultée en appendice 11C avec le brouillon du premier projet de lettre, où Victor Hugo ne cache pas son embarras. En effet, comment se réjouir de la solution vénitienne, oeuvre de Napoléon III, celui-là même qui prive les Italiens de leur capitale ? Eh bien, en parlant au nom de la République Française à venir, en la désolidarisant du forfait accompli au nom de la France !

⁶ Nous n'avons pu trouver à ce jour de quel journal il s'agit.

((pp. 227
228))

12. VICTOR HUGO A SA FEMME ; VICTOR HUGO A EMILE ALLIX

pour ma femme.

H.H. 18 mars [1868]

Chère amie, je te charge de dire à M. Emile Allix que je suis ravi de ta bonne santé, et je charge M. Emile Allix de te dire que j'ai hâte d'être avec toi à Bruxelles. Je travaille sans relâche au livre dont tu connais le commencement. Je ne sais si je pourrai avoir fini cette année. Je l'espère et je fais de mon mieux. Dis à mon excellent et cher Paul que je n'ai aucune objection à la reprise de *N.-D. de Paris*. - Oui, George est un petit bijou qui a des pattes. Il marche. Je suis enchanté de ses dix dents, et sa croissance est pour moi une joie comme ta guérison. Ce qu'il faudrait, c'est tout le monde ici. Guernesey s'emplit de fleurs. Georges pataugerait dans la mer, et je barbotterais avec lui. - Cher docteur Emile, conseillez-leur donc à tous de venir au moins l'an prochain à Hauteville, et venez-y, vous, et Vacquerie et Meurice, et tous ceux qui m'aiment et que j'aime¹. - Toi en tête, chère femme bien-aimée. Je t'embrasse étroitement.

Aut. communiqué par Thierry Bodin.
Saisie PL/TL002592.

¹ Victor Hugo souffrait de l'absence des siens à Guernesey et, à l'évidence, sa famille ne supportait plus l'isolement de l'île qui abritait leur père. Les départs des trois enfants relevaient de la fuite et aucun d'eux n'était revenu à Hauteville House : Charles était parti depuis 1861, Adèle depuis 1863, François-Victor très affecté par la mort de sa fiancée Emilie de Putron avait rejoint Bruxelles en janvier 1865 en compagnie de sa mère. Quant à celle-ci, ses séjours à Guernesey étaient fort courts et très espacés : depuis janvier 1865, elle n'était revenue qu'une seule fois, du 18 janvier au 6 mars 1867.

13. VICTOR HUGO A SES FILS

H.H. 19 mars. [1868]

J'ai reçu l'admirable don de Maurisseaux ; ce fusil est une merveille, mais, j'espère, ne fera jamais merveille¹. Je vais faire relier magnifiquement mes oeuvres in-8° complètes, et les envoyer à Maurisseaux².

Sur une invitation de Venise, j'ai écrit ceci. Est-ce publiable en Belgique? *Etoile Belge ? &c*³. - Décidez-en, mes bien-aimés.

Votre mère va de mieux en mieux, et m'écrit qu'elle songe à quitter Paris. Je travaille le plus que je peux pour pouvoir être bientôt près de vous tous, et offrir ma vieille patte aux premiers pas de mon doux Georges. Tendre embrassement quadruple.

V.

Aut. MVH, α 233.
Saisie PL/TL002593.
Coll. PL/EB-03/04/91.

¹ "Les chassepots ont fait merveille." Cette phrase, consignée par le général de Failly dans son rapport sur l'action des troupes françaises victorieuses à Mentana en 1867, avait fait scandale en France et en Italie.

² Ce remerciement sera prêt à rejoindre son destinataire en juin 1868 : 22 volumes en tout.

³ Voir sur ce point la lettre n° 11 du corpus / note 5, ainsi que la lettre n° 15.

(Créf. 11193)

14. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

[23 mars 1868]

Mon cher maître, Madame Victor Hugo est toujours dans le même état, plutôt un peu meilleur, mais la moindre émotion lui est mauvaise; l'autre jour, elle avait promis à Madame Colet d'aller dîner chez elle¹; elle en a été agitée et malade tout un jour, et le soir elle a fait dire qu'elle n'irait pas. - Les 300^f (je n'en ai pas parlé à Madame Victor Hugo, mais j'en ai parlé à Meurice) étaient compris dans les 2250, lesquels se décomposent ainsi : 1° 400 (les 300 précisément, plus les 100 envoyés à Victor) - 2° 600 - 3° 600 - 4° 650 - total 2250². - J'ai envoyé les trois exemplaires de votre belle lettre à propos de Manin à *La Liberté*, à *l'Opinion* et à *l'Avenir*, qui l'ont mise tous les trois³. Nous vous avons envoyé les numéros. D'autres journaux l'ont reproduite, *la France*, *la Presse*, etc.⁴ - Je vois que vous travaillez pour nous. Comme nous avons besoin d'un livre ! Voilà le théâtre fermé, mais il reste la librairie. Meurice vous a-t-il écrit que Michel Lévy rôdait autour de votre roman⁵ ? Lacroix est

¹ Louise Colet (1810-1876), femme de lettres dont la vie et la carrière orageuses défrayaient la chronique du temps, avait toujours été encouragée par Victor Hugo à poursuivre son chemin dans la littérature. Pendant l'exil, elle entretint avec le poète une correspondance assidue, fit même le voyage à Jersey et la bibliothèque de Hauteville House atteste des nombreuses oeuvres qu'elle lui adressa à partir de 1852. La correspondance familiale révèle que Madame Hugo lui portait une grande admiration ce qui pourrait expliquer sa nervosité au moment d'aller lui rendre visite.

² Ce détail des comptes renvoie à la lettre n° 4 du corpus et à la lettre du 15 février 1868 dont fait état la note 1.

³ *La Liberté*, *l'Opinion Nationale*, *l'Avenir National* publièrent cette lettre le 23 mars 1868.

⁴ Nous n'avons pu vérifier cette information dans les journaux cités.

⁵ Michel Lévy avait fondé en 1836 une maison d'édition française. En 1868, elle siégeait à Paris, 2 bis rue Vivienne. Michel Lévy avait pris comme associés ses frères, Nathan et Calmann. A sa mort, en 1875, c'est Calmann qui reprendra la direction de la maison, lui donnera son nom et la dirigera jusqu'à sa mort. Depuis, la maison est restée dans la même famille. C'était Michel Lévy et les éditions Pagnerre qui avaient publié l'édition française des *Contemplations* en avril 1856.

Cependant, sinon comme personnalité, au moins comme situation, c'est encore votre vrai éditeur. Enfin, donnez vos livres à qui vous voudrez, mais donnez-les-nous, à nous. - Je vous approuve pleinement, en effet, d'avoir refusé la préface et le dessin. J'avais laissé Burty vous les demander puisqu'il les désirait, mais je m'attendais bien à votre réponse. - Je ne sais ce que sera ce recueil comme esprit d'ensemble, et vous voyez comme j'ai pris mes précautions pour ne craindre le reflet d'aucun voisinage⁷.

Tout à vous.

A.V.

Lundi 23 mars.

Aut. MVH, α pm 2710.
Saisie PL/TL002570.
Coll. PL/EB-22/03/91.

⁶ Albert Lacroix avait fondé en 1861, à Paris, une maison d'édition, *la Librairie Internationale*, au 15 boulevard Montmartre et au 13 rue de Grammont, ce qui explique ici son séjour à Paris.

⁷ Le lecteur pourra lire le poème de Vacquerie en appendice 11A. Il lui sera ainsi aisé de comprendre quelle en fut l'inspiration et les allusions qu'il contient.

15 - FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[Papier imprimé aux initiales :] FH

Mardi . [24 mars 1868]¹

Cher père,

Je t'envoie par ce courrier deux journaux, *l'Etoile* et *l'Echo du Parlement*, qui publient ta noble Lettre aux Vénitiens.- Plus un mot de Lacroix fort significatif².- Lacroix commence à s'apercevoir qu'il a fait fausse route, et il veut revenir sur ses pas.- Ses dernières publications n'ont pas été heureuses, et il comprend enfin qu'il est difficile de remplacer un homme de génie³. On aura beau faire. Le public ne prendra jamais des vessies pour des lanternes, ni du Proudhon pour du Victor Hugo. Quoi qu'il en soit, voilà Lacroix qui reviens. Faut-il lui tenir rigueur ? Je ne le crois pas. Dis-moi ce que je dois lui répondre. J'attendrai tes recommandations. D'ailleurs, je ne serai pas fâché, pour ma satisfaction personnelle, de savoir où en est ce merveilleux roman dont je ne connais encore que l'Introduction. Tu es sur ce que tu fais, d'une discrétion qui nous désespère, et nous mériterions bien une petite confidence.

¹ Les comptes de François-Victor arrêtés ici au 24 mars nous autorisent à proposer cette date.

² Il s'agit de la lettre ci-jointe n° 15A en date du 20 mars 1868.

↳ réf. 12850

³ Albert Lacroix avait édité en 1865 *Marat, l'Ami du peuple*, d'Alfred Bougeart, très mal accueilli par le gouvernement impérial, puis il avait entrepris de publier les oeuvres complètes de Proudhon. Le 13 janvier 1866, *la Gazette des tribunaux* annonçait la saisie des *Evangelies annotés* de Proudhon et les poursuites engagées contre Lacroix son éditeur. Par ailleurs, Victor Hugo avait assez mal supporté le zèle de Lacroix pour éditer Proudhon : "On ne court pas deux lièvres. On ne peut guère servir en même temps Proudhon et Victor Hugo." (Lettre de Victor Hugo à ses fils, le 6 janvier 1866).

↳ réf. 8086

Il n'y a encore rien de décidé quant à la fondation du journal littéraire. Charles a écrit à quelques amis de Paris qui se remuent, paraît-il, pour recueillir les fonds de l'entreprise, et qui bientôt feront connaître le résultat de leurs démarches. Je serais très heureux que ce nouveau débouché fût ouvert à notre activité. Il y aurait là pour nous et travail et profit.

Rien de nouveau à Bruxelles, si ce n'est que le public a acclamé la lecture du *Crapaud* au théâtre Molière⁴. Rarement on avait vu pareille émotion. Berru, qui assistait à la lecture, était lui-même fort ému. Il nous conta ses impressions en dinant hier avec nous. Il est fort inquiet de sa mère qui, paraît-il, est plus que jamais sujette aux suffocations. Espérons que ces inquiétudes se dissiperont, et que l'excellente femme atteindra paisiblement sa centième année⁵.

Ma mère continue d'aller mieux. Voilà une douce réalité. Nous allons donc bientôt nous trouver tous réunis. Ce sera une vive joie. - George te tend ses petits bras.

Mille tendres vénération.

Victor

P.S. Nous avons reçu ici pour toi des livres et des brochures d'Italie, entr'autres un récit en italien de l'expédition de Garibaldi⁶. Qu'en faire ?

⁴ *L'Indépendance Belge* du 11 mars annonçait au Théâtre Molière, rue Bastion à Bruxelles, une représentation "extraordinaire" pour le jeudi 12 mars 1868 : "Mme Picard, talent distingué, dira le *Crapaud* de Victor Hugo." Elise Picard était à l'Odéon depuis 1858. Elle y restera jusqu'au moment où Charles de Chilly, directeur du théâtre, la remplacera par Mme Lambquin. Froissée, elle se retira chez elle, et ce n'est qu'en 1876 qu'elle rentrera à nouveau à l'Odéon. Son talent, qui lui laissait espérer de jouer un jour au Théâtre Français, est donc ici au service de ce poème de Victor Hugo, écrit en 1858 et intégré au recueil *Légende des siècles*, publié en 1859 chez Michel Lévy Frères et Hetzel et Cie.

⁵ La mère de Camille Berru mourra en décembre 1868 à l'âge de 86 ans !

⁶ Il ne nous a pas été possible de savoir précisément de quelles publications il s'agissait, même si l'inventaire de la bibliothèque de Hauteville House, fait par Madame Ecalle (Barrère Jean-Bertrand, *Victor Hugo à l'oeuvre*, Klincksieck, 1965), fait état d'ouvrages en italien publiés entre 1866 et 1868. Néanmoins, nous n'y trouvons aucune trace d'un récit en italien

Comptes de ménage.

Du 8 Mars au 24.

Recettes.

Reliquat -----	80 ^{f.} ,17
Traite ⁷ -----	600
	<hr/>
	680, 17.

Dépenses.

Donné à la cuisinière le 9 -----	65
le 12 -----	50
le 15 -----	65 20
le 17 -----	40 31
le 19 -----	40
le 22 -----	55
le 24 -----	40
Blanchissage -----	9 75
id. -----	9 18
Collier pour le chien -----	5
Charbon -----	47 50
Bière -----	44 80
Épiceries -----	20 19
Verrerie et porcelaines -----	90
Jardinier (arrangement du jardin) -----	14 50
Escompte -----	1 80
Correspondance avec Adèle -----	1 70
Achat de 20 liv. St. -----	4
Boulangier -----	11 62
Assurances -----	46*
	<hr/>
	661, 47 ⁸

De 680, 17
 661, 47

reste en avance 18^{f.}, 70

* Charles m'a prié d'avancer la moitié qui lui incombe.
Voilà pourquoi l'assurance est portée ici pour 46^{f.} au lieu de 23.

de l'expédition sur Rome de Garibaldi.

⁷ Envoyé par Victor Hugo le 10 mars (cf. lettre n° 8 du corpus).

l, réf. 8080

⁸ Ce compte est faux. Nous totalisons pour notre part 661,55 francs.

15A - ALBERT LACROIX A FRANÇOIS-VICTOR HUGO

En tête :
 Librairie Internationale
 15, boulevard Montmartre

Paris, le 20 mars 1868

—
 A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^{ie}
 A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne
 —

Monsieur François-Victor Hugo.

Mon cher ami,

Croyez-vous que votre père publiera quelque chose avant l'été, et jugez-vous utile que je lui écrive en ce cas, pour lui demander de m'entendre avec lui dès maintenant pour son prochain roman et son volume de théâtre ?⁹

Traiterait-il dès à présent ? Vous savez que j'aime toujours être prévenu d'avance, pour arranger mes affaires en conséquence et prendre mes mesures en temps opportun.

Je vous demande donc ce renseignement, et votre avis en même temps ?

Où en est le roman ? Connaissez-vous le titre qu'il aura¹⁰ et savez-vous son étendue ?

Adressez bien mes compliments à toute votre famille; rappelez-moi à

⁹ Albert Lacroix n'ignorait pas que Victor Hugo avait, depuis 1865, écrit à nouveau pour le théâtre. Outre *la Grand'mère* (juin 1865), *Mille francs de récompense* (mars 1866), *l'Intervention* (mai 1866) et *Mangeront-ils ?* (avril 1867), il espérait que le poète lui permettrait également d'éditionner *Torquemada*, annoncé dès le 25 octobre 1865 sur la couverture des *Chansons des rues et des bois*. Sollicité depuis plusieurs mois, Victor Hugo ne semblait nullement décidé à publier ses oeuvres.

¹⁰ Jusqu'au 15 novembre 1868, date à laquelle Victor Hugo souscrit à la proposition de Paul Meurice, *l'Homme qui rit* s'appellera *Par ordre du Roi* : "[...] Je suis absolument de votre avis, très justement unanime, quant au titre : *Par ordre du Roi* ; *l'Homme qui rit*, vaut beaucoup mieux. [...] Si vous rencontrez Lacroix avant que je lui aie écrit, dites-le lui [...]"

M^{me} Alice et à Charles, et offrez mes respects et mes amitiés à votre mère. Je vous serre la main, à vous.

Votre dévoué

Albert Lacroix

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24747, f. 319^{bis}, 319^{ter}, 319^{quarte}, 320.
Saisie PL/TL003585.
Coll. PL/MLP-04/05/91.

16. VICTOR HUGO A SES FILS

H.H. dim. 29 mars [1868]

Mon Charles, ton beau *Voyage en Zélande* recommence en volume le succès qu'il a eu en feuilleton¹. Je l'ai relu avec charme, et en ce moment notre compagne de voyage le redévore². Elle est plus ravie encore qu'à la première lecture. C'est pourquoi, le succès ne devant pas être uniquement platonique, je te paie ton exemplaire *cent francs*.

- Mon Victor, tu remettras à Charles 100 fr. sur les 1500 fr ci-inclus dans une traite à ton ordre, (Mallet frères - Paris) dont voici l'emploi :

1° loyer échu le 1 ^{er} avril -	500 ^f	} 1500
2° ton mois d'avril -	200	
3° offrande à Charles pour son exemplaire de <i>Visite en Zélande</i>	100	
4° en compte au ménage de Bruxelles	700	

- Je ne puis faire encore de réponse à M. Lacroix, ni aux autres. Je crois que pour finir mon livre cette année, il faudrait que je ne prisse pas de vacances. Je me résignerai peut-être à cette dure condition. Si vous étiez ici ou si j'étais à Bruxelles, je vous lirais le livre à mesure que je l'écris. Vous êtes mon doux auditoire préféré. - Quant au journal *1830*, voyez venir. Ne faites pas d'offre si vous voulez qu'on vous en fasse. - Ce *Christ au Vatican* est une ordure. Faites donc démentir que je sois l'auteur de cette chose³. On me traite

¹ Le 18 août 1867, Victor Hugo, ses fils, Juliette Drouet et un ami Arthur Stevens entreprenaient de visiter la Zélande. De ce voyage, Charles fera un récit qu'il publiera en feuilleton dans le journal *la Liberté* du 1^{er} au 11 novembre 1867, sous le pseudonyme de Paul de la Miltière. Au début de l'année 1868 l'éditeur Michel Lévy faisait paraître le texte de Charles Hugo en volume, Albert Lacroix n'en ayant pas voulu. Victor Hugo l'avait reçu à Guernesey le 25 mars 1868.

² Il s'agit bien sûr de Juliette Drouet.

³ Cette pièce, parue à Londres pour la première fois en 1862 avec pour signature Victor Hugo, a toujours été désavouée par le poète, mais non pas publiquement. Il semble ici qu'il s'indigne d'une publication récente : *Le Christ au Vatican* (1861). *La Voix de Guernesey* (1867), Londres et Genève, chez les principaux libraires, 1868, in-32, 29 p. La dernière page contient

comme Voltaire, on m'impose et on m'attribue tout⁴. Mais c'est là une laide spéculation. L'éditeur dit que je n'ai pas démenti. De telles niaiseries se démentent d'elles-mêmes. Enfin ! je suis indigné de cette turpitude. - Mais j'envoie à mon George, qui a un an le 31, les portraits de mes 40 petits du dîner des enfants pauvres, et me voilà content⁵. Je vous embrasse bien fort mes bien-aimés.

Alice, je pense, imite votre mère qui va très bien.

Mon Victor, je coupe ceci pour toi dans la *Revue des lettres et des arts* :⁶

Victor Hugo a écrit quelques pages en tête de la traduction admirable et définitive de son fils; il a énuméré les "documents de toutes sortes de pièces justificatives du génie de Shakespeare" qu'il faut consulter⁷. "Figurez-vous une lecture dont le diamètre va du *Gesta romanorum* à la *Démonologie de Jacques VI* ⁸. Arriver à

cette note : "Avis de l'éditeur. L'attribution de la pièce *Le Christ au Vatican*, au citoyen Victor Hugo nous a toujours semblé et nous semble encore aujourd'hui plus que douteuse. Cependant, depuis plusieurs années, cette pièce circule et se réimprime sous le nom du grand poète, sans protestation de sa part, à notre connaissance du moins".

⁴ Passé du clan des admirateurs à celui des adversaires du philosophe du XVIII^e siècle, Victor Hugo retrouvera Voltaire surtout depuis l'exil quand la sainte indignation de ce dernier contre l'injustice et la torture trouvera le même écho dans le cœur de Hugo.

⁵ Le 10 mars 1862, Victor Hugo organisait à Hauteville House le premier dîner hebdomadaire des enfants pauvres de Guernesey : "[...] Le repas sera le même que le nôtre. Nous les servirons [...]". Douze enfants participaient à ce premier dîner mais, très vite, leur nombre augmentera pour atteindre quarante en 1868. D'après les agendas de Guernesey (M, t. XIV, p. 1352), il semble que cette photographie ait été prise le 23 mars par un photographe anglais nommé Falkland.

⁶ Il s'agit du n° 24 du 22 mars 1868. Le court texte qui suit est une coupure de presse collée sur le papier.

⁷ Rédigée en mai 1864, après la publication de *William Shakespeare*, le sujet ayant débordé le mobile, cette préface parut en 1865, jointe au quinzième volume de la première édition (1859-1866), puis reprise en tête du tome premier de la seconde édition (1866-1873).

⁸ Cet ouvrage fut écrit en 1597 par Jacques Stuart (1566-1625), roi d'Ecosse (Jacques VI : 1567-1625), roi d'Angleterre et d'Irlande (Jacques 1^{er} : 1603-1625). Celui-ci jetait l'anathème sur le monde invisible que réhabilitait Shakespeare en écrivant *Le songe d'une nuit d'été* et *La tempête*. François-Victor, traducteur, résume dans le tome 2 de sa traduction, intitulé *Féeries*, le contenu du livre de Jacques VI qu'il semble avoir eu en sa possession. En effet, dans une lettre écrite à son père après 1865, il propose de lui céder sa bibliothèque de Guernesey avec, en plus, "un ouvrage extrêmement rare, le livre de Jacques 1^{er} sur la *Démonologie*" qu'il détient à Bruxelles.

comprendre Shakespeare, telle est la tâche. Toute cette érudition a ce but : parvenir à un poète. C'est le chemin de pierres de ce paradis. Forgez-vous une clef de science pour ouvrir cette poésie⁹. Personne ne contestera à M. Ambroise Thomas la science, mais il n'a pas pu en forger la clef qui ouvre à deux battants les portes de ce paradis⁹.

ARMAND GOUZIEN¹⁰.

Tu as eu une attention charmante d'envoyer ce numéro du *Monde illustré* où est le croquis d'une de mes stations d'enfance (la pension Cordier)¹¹.

Je suis chargé pour toi d'un tendre remerciement à ce sujet¹².

Adresse :
Via London and Ostende
Belgique
Messieurs Charles et François-Victor Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :
Guernsey MR 30 68
Bruxelles 31 mars 68

Aut. MVH, α 234.
Saisie PL/TL002594.
Coll. PL/EB-03/04/91.

⁹ Ambroise Thomas (1811-1896), compositeur français, avait mis en musique *Hamlet* de Shakespeare et l'avait produit à l'Opéra le 9 mars 1868. Cet article, en réalité, critiquait la représentation et le journaliste ne craignait pas d'affirmer que cet *Hamlet* ne constituait pas une "oeuvre durable".

¹⁰ Armand Gouzien (1839-1892), homme de lettres et journaliste, avait fondé avec Villiers de l'Isle Adam *la Revue des lettres et des arts* (25 numéros du 13 octobre 1867 au 29 mars 1868). Devenu plus tard un très grand ami du poète, c'est en séjour à Hauteville-House qu'il mourra, foudroyé par une crise d'apoplexie.

¹¹ Le numéro 570 du 14 mars consacrait en dernière page un article à l'aménagement du boulevard Saint-Germain dans le VI^e arrondissement qui absorbait une partie de la rue Sainte-Marguerite (actuelle rue Gozlin). Au numéro 41, s'y trouvait la maison d'éducation dirigée par l'abbé Edmond Cordier de Saint-Firmin qui avait accueilli Victor Hugo et son frère Eugène en 1814 (cf. CF, tome I, 1988). Le lecteur trouvera en appendice 16 un extrait de cet article dédié à Victor Hugo.

¹² Le message est sans aucun doute de Juliette Drouet. Pour cette dernière phrase, nous remarquons un changement de plume. Cet ajout est postérieur au reste de la lettre.

17. VICTOR HUGO A SES FILS

H.H. 7 avril [1868]

M. Chassin demande votre adhésion à tous les deux à la *Démocratie*¹. Je vous conseille de la donner purement et simplement (comme ont fait Vacquerie et Meurice) *sans souscrire*, afin de ne pas refaire le *mistake* du *Peuple*². M. Chassin est excellent, mais il a une queue proudhonienne. *Se méfier*, comme dit Proudhon. - Un pasteur protestant m'a écrit. Charles, sans le vouloir, a froissé l'épiderme du protestantisme hollandais, et du ministre Perk de Dordrecht³. La lettre est longue, polie, et un peu bête. J'ai répondu ceci, qui est la vérité, sans concession, mais obligeante⁴. - On joue ici *les Misérables*⁵. C'est M. Rousby qui me prie de présenter "*ses respects*" à monsieur François⁶. Voilà la commission faite. J'espère que tout est bien place des Barricades. Je vous serre dans mes bras, mes doux enfants bien-aimés.

¹ Charles-Louis Chassin (1831-1901), homme politique, journaliste et historien, toujours sous la surveillance de la police en raison de ses activités politiques, cherchait à fonder un journal démocratique.

² Victor rappelle ici la mésaventure du journal *Le Peuple* et de ses souscripteurs. Ce journal, créé en 1848 par Georges Duchêne et Pierre-Joseph Proudhon, avait succombé sous le poids des amendes à répétitions. ¶ Hugo

³ Dordrecht, situé à 15 km de Rotterdam, sur la Meuse, 23 000 habitants en 1860, avait été une ville-étape dans le voyage de Victor Hugo et de ses fils en Zélande. A l'évidence, le pasteur Perk qui leur avait fait visiter la cathédrale avait dû être offensé par le jugement impitoyable de Charles Hugo sur l'art protestant qu'il développait dans un chapitre entier de son récit : "Au point de vue de l'art, le protestantisme, c'est la religion des vandales." (cf. *Victor Hugo en Zélande*, chap. XVI, M, t. XIV, p. 1112-1114). Le 30 mars 1868, Victor Hugo avait reçu de Rotterdam une lettre du pasteur A. Réville, d'origine française, qui s'indignait du jugement de Charles "éclaboussant" l'honneur du pasteur Perk. Il demandait au poète un démenti. Celui-ci répondra le 6 avril (les deux lettres sont reproduites en appendice 17A). /, réf. 4476
et 10483

⁴ Cette lettre est reproduite en appendice 17A.

⁵ Le drame des *Misérables*, adapté du roman de Victor Hugo par Charles Hugo et Paul Meurice et interdit à Paris en 1862, avait été produit à Bruxelles le 3 janvier 1863 au Théâtre des Galeries Saint-Hubert. Cette représentation à Guernesey par une troupe d'acteurs anglais pourrait fort bien en être une version anglaise.

⁶ La troupe de Wybert Rousby, acteur anglais catholique, venait de Jersey où elle jouait Shakespeare. Nous comprenons donc tout le sens de ce salut déférent.

V.

Ci-incluse l'affiche des *Misérables*⁷.

J'ai reçu des traductions de la *Voix de Guernesey*, en allemand, en anglais, en espagnol, en hongrois, quatre en italien. La dernière signée Nicolas del Vecchio, rédacteur du *Popolo* à Naples, contient en outre la *Voix de Caprera*, les vers que Garibaldi m'a adressés, traduits en italien⁸.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 713-714.
Saisie PL/TL002595.
Coll. PL/MLP-19/03/91.

⁷ Les affiches avaient été posées à Saint-Pierre-Port dès le 1^{er} avril. Clara Rousby (1849-1879), célèbre pour sa beauté, jouait le rôle de Cosette. Nous n'avons pu, hélas, retrouver cette affiche.

⁸ Garibaldi avait remercié Victor Hugo pour son manifeste *la Voix de Guernesey* en lui adressant des vers français, *la Voix de Caprera*, que le lecteur pourra consulter en appendice 17B. Par ailleurs nous ne savons rien du rédacteur et du journal cités ici. Nous supposons qu'il s'agit du journal *le Popolo d'Italia*.

18. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[6 ou 7 avril 1868]¹

[Papier imprimé aux initiales :] FH

Cher père,

Nous avons suivi ton conseil, et suspendu toute négociation relativement à la fondation d'un journal. Je doute que les propositions viennent nous chercher ici. Mais, n'importe. Nous attendons. Des jours meilleurs ne sont peut-être pas loin. Il y a en ce moment une épidémie de mouvement qui pourrait bien passer de la province à Paris. - Le succès d'*Hernani*, acclamé chaque fois qu'on le joue, est un excellent symptôme. Il paraît que l'autre Dimanche, la salle était comble et plus enthousiaste que jamais. Quel malheur que Madeleine Brohan n'ait pas plus souvent la grippe!²

Il a été question de jouer au châtelet *Notre-Dame de Paris*. Ce projet est-il donc tombé dans l'eau ?³

On attend avec impatience quelque chose de toi. Si pressé que je sois de connaître ton roman, je ne suis nullement d'avis que tu renonces à ton excursion annuelle. La seule permission que je t'accorderais (si tu me la demandais), ce serait de l'ajourner à la seconde quinzaine d'août, pour rester avec nous jusqu'à la fin de Décembre. Tu profiterais ainsi de la belle lumière des beaux jours, et tu nous aiderais à supporter les jours sombres de la fin de

¹ Nous proposons cette date grâce aux comptes joints à la lettre.

² Le 29 mars 1868, le Théâtre Français affichait *Hernani* en remplacement de la pièce de E. Scribe et E. Legouvé *Bataille de Dames* où jouait l'actrice Madeleine Brohan (1833-1900). Par ailleurs, le dossier de sociétaire de l'actrice renferme une lettre du 30 mars 1868 où elle parle d'une toux affreuse et annonce son intention de ne rejouer que le vendredi suivant.

³ Le projet avait été effectivement ajourné (voir lettres n° 9 et 22 du corpus).

l'année. Je ne sais pourquoi nous compliquons toujours d'une séparation la tristesse de Novembre.

Si tu persistes à vouloir démentir *le Christ au Vatican*, envoie-moi une formule. Je crains toujours, quand il s'agit de toi, de dire trop ou trop peu.

Nous sommes en ce moment un peu attristés, sans être inquiétés, par l'indisposition persistante du cher petit George. La dentition le fait beaucoup souffrir et l'empêche de sourire et de manger. Il a eu hier un peu de fièvre. Heureusement il y a aujourd'hui un mieux sensible.

Lacroix est arrivé Samedi dernier de Paris. Nous ne l'avons pas encore vu. Je lui ai transmis par Volfcarias⁴ ce que tu m'écrivais sur l'état de tes travaux. Voilà une dragée que tu lui tiens bien haute.

J'embrasse Julie et je me rappelle humblement au souvenir de toutes ces dames⁵.

Ton indigne fils.

Victor

Ci-joint le compte de ménage et le reçu du loyer.

Comptes de ménage
(du 24 mars au 6 avril)

Recettes.

Reliquat mentionné précédemment -----	18-70
Traite reçue le 31 mars ⁶ -----	700
	<hr/>
	718,70

⁴ Nous ignorons tout de cette relation mais nous supposons qu'il travaillait dans la maison d'édition d'Albert Lacroix à Bruxelles.

⁵ L'expression désigne ici Juliette Drouet mais aussi les femmes des intimes de Victor Hugo à Guernesey : Mme Marquand, Mme de Putron, etc.

⁶ Voir lettre n° 16 du corpus/

Dépenses

Blanchissage -----	9,53
Donné à la cuisinière (le 27 mars)	55
Épicerie	26,08
Note de serrurier	22,10
Brosses pour cuisine	4,50
à la cuisinière (le 29). -----	40,22
Blanchissage -----	8,32
Frais de douane et de transport du vin de Mâcon ---	75,05
à la cuisinière (le 2 Av.)	105
2 ^e Traite à l'ordre du marchand de vin	324,10
Blanchissage	8,40
Correspondance avec Ad. -----	1,60
Escompte de traite de 1500 -----	2,40
A la cuisinière (le 6 av.)	80
Gages de la cuisinière	35
	<hr/>
Total.	797,30
	<hr/>
à déduire	718,70
	<hr/>
dû par mon père	78,60

J'ai remis à Charles les 100 fr que tu lui offres.

Aut. MVH, α 414.
 Saisie PL/TL001721.
 Coll. PL/EB-20/03/91.
 Pour les comptes :
 Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f.95.
 Coll. PL/MLP-11/05/91.

19. CHARLES HUGO A SON PERE

Bruxelles. 9 avril 1868.

Mon père bien-aimé, je te remercie bien des cent francs que tu m'a envoyés en paiement de ce petit volume. Il y a tant de fautes et de membres de phrases oubliés qu'il est presque illisible. Cela prouve qu'il faut corriger ses épreuves soi-même et que le meilleur ami, Meurice lui-même malgré tout son zèle, ne remplace pas l'auteur¹. Bref, tes cent francs sont venus admirablement, tu ne peux pas même te figurer comme ils sont arrivés à propos ! - George est un peu souffrant depuis quelque temps. Ses dents le font souffrir. Il a de plus un rhume qui finit maintenant et qui lui a donné la fièvre pendant quelques jours. Il est un peu maigri. Ce qui ne l'empêche pas d'être toujours de plus en plus joli. Mais je le voudrais sorti de cette crise qui n'est pas dangereuse, tout en le tourmentant beaucoup et en l'empêchant de se développer et de se fortifier. Le lait de la nourrice, devenu moins bon, est pour quelque chose aussi dans cet état de malaise. Aussi, conseillé par le médecin, je la renvoie Lundi prochain et nous sevrerons George. Elle sera restée ici un an juste.

Je viens d'être moi-même assez indisposé. J'ai eu un refroidissement, suivi d'une courbature générale, de forte fièvre et de quatre nuits d'insomnie. J'ai de plus un zôna², espèce d'éruption désagréable, sans compter un quatrième clou³ qui succède à trois autres et qui s'est logé aux mêmes

¹ En 1857, Charles Hugo publiait *le Cochon de Saint-Antoine*, conte visionnaire et, à cette occasion, il avait déjà demandé à son ami, Paul Meurice, l'immense service de lui corriger ses épreuves. A ce moment, il lui écrivait (17 mars 1857) : "Vous êtes plus que l'ange des épreuves, vous en êtes l'archange. A la prochaine fois, vous en serez le Dieu."

² Zona (du grec zônê : ceinture). Pierre Larousse le définit comme une "éruption de vésicules réunies en groupe sur une base inflammée, et disposée de façon à occuper une ou plusieurs places bien circonscrites de la peau".

³ Nom vulgaire du furoncle. Il semble que Victor Hugo et ses deux fils aient eu très souvent à souffrir de ces indispositions douloureuses.

endroits incommodes. Victor lui a eu un clou sur le nez. Quant à Alice, elle va relativement bien et n'a plus que rarement des évanouissements et des vomissements.

L'important, au milieu de toutes ces petites indispositions, c'est que maman va beaucoup mieux. Nous ne la pressons pas de revenir, car nous savons que l'air et la vie de Paris lui font beaucoup de bien et que ce qu'elle retrouvera ici, c'est la solitude la plus complète. Elle nous manque bien pourtant.

Tu as envoyé à George un souvenir qui lui sera un jour bien précieux et que je conserve à côté de la belle et touchante lettre que tu lui as écrite peu de jour après sa naissance⁴.

Nous avons renoncé, après bien des efforts, à notre journal. Notre moment n'est pas venu. Quand viendra-t-il ? Nous avons, Victor et moi, regretté cet avortement ; car ce qu'il nous faut à tous deux, c'est un fonds de travail rapportant une rémunération mensuelle et fixe. Le casual des productions irrégulières ne remplit pas, il s'en faut, le même but. Enfin, patience. Dis-moi, à ce propos, quand je rentre dans ma pension⁵.

Morisseaux m'envoie sa carte pour toi, afin que tu connaisses bien l'orthographe de son nom (*Charles Morisseaux*), si, comme tu le feras sans doute, tu mets une dédicace sur les volumes que tu vas lui envoyer. Quel admirable homme ! que de coeur et que de simplicité ! De pareilles admirations et de tels dévouements sont bien rares. Aussi le recevons-nous de notre mieux quand il vient ici; mais il n'a pas encore voulu accepter notre dîner.

⁴ Ce "souvenir" est de toute évidence la photo envoyée à Georges le 29 mars (cf. lettre n° 16 du corpus). Par ailleurs, le lecteur pourra consulter en appendice 19 la lettre du grand-père au petit-fils à l'occasion de sa naissance en 1867. /, réf. 8019

⁵ Cette phrase est un ajout. Le 17 décembre 1867, sur sa demande, son père lui avançait les six premiers mois de sa pension pour 1868. Charles ici semble las d'une situation financière, somme toute précaire, ainsi qu'en témoigne tout ce passage. /, réf. 8277

Tu vois que les cris de *Ruy-Blas* ne sont pas encore éteints. A la 1^{ère} représentation de *Kean*, le gouvernement les a encore entendus⁶. Il finira bien par être forcé de les écouter.

Lacroix est revenu à Bruxelles. Mais nous ne l'avons pas encore vu. Il est prévenu que ton roman n'est pas encore prêt, et se met dès à présent sur les rangs. Hetzel aussi. Hetzel propose à Victor un travail de traduction anglaise (Walter Scott et Cooper) qui pourra lui rapporter de l'argent. Victor attend, pour se décider, les offres d'argent d'Hetzel⁷.

Une actrice du Théâtre Français (M^{lle} Tordeus) a dit ici, dernièrement, dans un concert les *Pauvres Gens* et *Napoléon II*⁸. Une autre de l'Odéon (M^{lle} Picard) a dit au théâtre Molière, le *Crapaud*⁹. Morisseaux nous disait qu'on joue en ce moment *Lucrèce Borgia* à Liège¹⁰. Je t'envoie un programme assez farce d'une représentation d'*Hernani* à Liège que Morisseaux m'a remis¹¹.

Voilà toutes mes nouvelles. C'est peu. Mais nous vivons dans un tel isolement que c'est encore beaucoup.

Quelle belle lettre tu as écrite à Venise !

Je t'embrasse, mon père bien-aimé, de tout mon coeur.

⁶ Charles fait ici une erreur. Il ne s'agit pas de *Kean* mais de la 1^{re} représentation du *Roi Lear* de Jules Lacroix (1809-1887) le lundi 6 avril à l'Odéon. Voir la lettre de Madame Hugo à son mari (n° 23 du corpus) qui développe l'anecdote. (, réf. 12854

⁷ Il semble que ce projet n'ait pas eu de suite, François-Victor Hugo n'ayant traduit aucun des deux écrivains anglais, Walter Scott et James Cooper.

⁸ *Les Pauvres Gens* (*Légende des Siècles*, 1859), *Napoléon II* (*Chants du Crépuscule*, 1835). L'actrice Jeanne Tordeus (1832-1911), née à Bruxelles, était au Théâtre Français depuis 1862. Elle retournera définitivement à Bruxelles en 1871 où elle sera nommée professeur au conservatoire. Le 25 mars 1868, elle était venue prêter son concours à Marie Tordeus, sa soeur et pianiste, pour le concert que celle-ci donnait dans la salle de la Grande Harmonie, et elle avait mis Victor Hugo à l'honneur. Par ailleurs, le registre journalier du Théâtre Français mentionne que pour la représentation d'*Hernani*, le dimanche 26 janvier 1868, Jeanne Tordeus jouait pour la première fois le rôle de Doña Sol.

⁹ Voir la lettre n° 15 du corpus. (, réf. 12849

¹⁰ *Lucrèce Borgia* avait été représentée pour la première fois le 2 janvier 1833.

¹¹ Malheureusement, ce programme est introuvable à ce jour.

Ton fils tendre et respectueux

Charles

J'envoie mes amitiés respectueuses à Madame Drouet. J'embrasse Mad.
Chenay et Sénat. Je serre la main à ce bon Kesler.

Aut. MVH, α 674.
Lu, saisie EB/TL002895-04/04/91.
Coll. PL/EB-15/07/91.

20. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. 9 avril - [1868]¹

Je réponds quatre mots *in haste*² à ta douce et chère lettre, mon Victor. J'espère que les dents de mon petit George s'apaiseront.- Je les trouve bien méchantes de commencer par le mordre. Je le couvre de baisers, ce doux être.- Voici, à compte pour votre ménage des Barricades, une traite de 700 fr à ton ordre sur Mallet frères.- Voici deux insertions que je souhaite 1°- Morisseaux³ - 2°- le démenti *Christ au Vatican* (corrigez-y ce que vous voudrez. J'improvise). Vois, mon Victor, si ces insertions sont possibles, soit à *l'Etoile belge*, soit à *l'Indépendance*⁴. Si une seule est possible, je préfère Morisseaux.

Je n'ai que le temps de vous serrer tous *cinq*⁵ dans mes bras.

V.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 728-729.
Saisie PL/TL003601.

¹ Cette lettre a été classée, par erreur, dans l'édition des oeuvres complètes de Victor Hugo, dite "de l'Imprimerie nationale", en 1869. Son contenu, manifestement en réponse à la lettre de François-Victor (n° 18 du corpus), le papier identique utilisé par Victor Hugo dans la lettre du 7 avril (n° 17 du corpus), nous autorisent à la replacer avec certitude en 1868.

² "A la hâte" en langue anglaise.

³ Nous ignorons de quoi il s'agissait.

⁴ Le dépouillement de *l'Indépendance Belge* n'a révélé ni l'une, ni l'autre.

⁵ Charles, François-Victor, Alice, Georges et le bébé à venir.

l, réf. 262
l, réf. 8092

21. CHARLES-LOUIS CHASSIN A VICTOR HUGO; VICTOR HUGO A SON
FILS, FRANÇOIS-VICTOR

[En tête :]

LA DEMOCRATIE

REDACTION

27, Chaussée des Martyrs, 27¹
PARIS

le 4 avril 1868

Cher maître,

Vous m'avez prédit le succès². Au moins voilà l'effet politique produit, et votre superbe adhésion n'y a pas peu servi. Nous sommes ensemble attaqués par la presse pourrie de Paris et des départements³. Mais le peuple a compris, et ce n'est pas en vain que l'Union démocratique aura été affirmée. Elle sera bientôt prouvée. Les adhésions et même les promesses d'action affluent. Merci à vous !

Je fais tirer aujourd'hui une 9^e édition (6^e mille) de programme, avec des adhésions nouvelles. Je voudrais bien avoir celles de vos fils qui, n'étant pas dans la même position que vous, pourraient, ce me semble, ne pas me

¹ La rue des Martyrs, baptisée depuis 1750, avait été coupée en deux en 1787 par le mur des *Fermiers-Généraux*. Sa section intra-muros porta, de 1793 à 1806, le nom du Champ-du-Repos. Sa section extra-muros s'appela Chaussée des Martyrs mais reprit son ancien nom en 1868.

² Charles-Louis Chassin, ayant demandé à Victor Hugo sa collaboration, publia la réponse de ce dernier dans le programme de quatre pages annonçant un journal "à fonder par association" : *La Démocratie, revue politique, sociale et littéraire* (voir la lettre de Victor Hugo en appendice 21).

³ Le journal de Ch.L. Chassin paraîtra cependant le 14 juin 1868 et deviendra, à partir du 6 décembre de la même année, *la Tribune*.

refuser leur collaboration. Soyez auprès d'eux mon interprète. Notre ami Théophile Guérin a dû écrire à François-Victor⁴.

Recevez, cher maître, le témoignage de ma reconnaissance et de ma profonde admiration.

Ch.L. Chassin

[10 avril 1868]

[De la main de Victor Hugo, en haut à gauche sur l'en-tête:]

Voici la lettre de M. Chassin⁵. Je persiste dans mon conseil (voir ma précédente lettre).

Adresse :
Via London and Ostende
Belgique
Monsieur François-Victor Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :
Guernsey AP 10 68
London AP 11 68
Angleterre Ouest 2 11 avril 68
Bruxelles 11 avril 68

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 682-683.
Saisie PL/TL003586.

⁴ Théophile Guérin avait été le compagnon des premiers temps d'exil de Victor Hugo à Jersey. Il en fut expulsé en même temps que lui, le 31 octobre 1855, et le suivit à Guernesey. En 1861, il regagna Paris et trouva du travail à la Librairie internationale, au service des expéditions. En 1864, il se maria à Guernesey avec Mary de Putron, soeur d'Emilie, et Victor Hugo fut son témoin.

⁵ La lettre de Charles-Louis Chassin a servi à Victor Hugo non seulement pour écrire ce message à son fils mais aussi d'enveloppe. Pliée, il l'a utilisée au verso pour y porter l'adresse de François-Victor.

22. VICTOR HUGO A SA FEMME

Entre le 18 mars et le 12 avril 1868

Attestée par la lettre n° 23/

L, réf. 12854

23. MADAME VICTOR HUGO A SON MARI; EMILE ALLIX A VICTOR HUGO

Paris 12 avril 1868

[Entièrement de la main d'Emile Allix]

D'abord, cher grand ami, vidons pour n'y plus revenir la question Chenay¹. Je ne l'ai pas vu et n'en ai pas même entendu parler depuis mon arrivée à Paris. Ne te préoccupe donc plus de lui, et ne m'en parle plus. - Il est tout simple que ma soeur m'écrive sans te communiquer ses lettres². Entre soeurs on a mille choses à se dire, plus ou moins insignifiantes; elles seraient, je t'assure, sans importance pour toi. - J'ai un autre souci plus grand. Notre petit George est malade. Victor a écrit hier que "sans être positivement inquiet, il n'était pas absolument tranquille". L'enfant avait un rhume qui se serait compliqué. On lui avait d'abord retiré sa nourrice; par prudence, on la lui a rendue. Il est du reste visité tous les jours par le médecin. George étant d'une bonne constitution, j'espère qu'il sortira heureusement de cette crise. - *Hernani* a été joué deux fois depuis que je t'ai écrit; un dimanche d'abord, puis le mercredi suivant³. La recette du dimanche a été de 5 300 fr., j'ignore celle du mercredi⁴. Tu sais sans doute que la reprise de *Notre-Dame de Paris*

¹ Paul Chenay (1818-1906), mari de Julie Foucher, graveur, avait abusé de la confiance de Victor Hugo à l'occasion de la publication de leur ouvrage en collaboration (*Dessins de Victor Hugo*, gravés par Paul Chenay, texte par Théophile Gautier, Paris, Castel, 1863). Le poète ne lui pardonnera jamais ce qu'il appelait son escroquerie.

² Victor Hugo redoutait une nouvelle tentative de son beau-frère pour obtenir de l'argent et multipliait les mises en garde à sa femme, soupçonnant la faible Julie de servir d'intermédiaire : "Je suis averti que M. Chenay veut te voir et t'exploiter par son chantage. Il faut absolument lui fermer la porte." (10 décembre 1867).

³ Voir la lettre n°18 du corpus. Le registre journalier du Théâtre Français mentionne la représentation du drame le mercredi 1^{er} avril 1868.

⁴ Madame Hugo parle sans doute de la recette brute. Le registre journalier annonce en fait 3935,50 francs pour le 29 mars et 1824,50 francs pour le 1^{er} avril 1868.

/, réf. 7100

/, réf. 2625

est ajournée à l'automne par l'autorité. Paul m'a dit qu'il se taisait parce que la saison d'été était très mauvaise pour le théâtre, mais qu'il ferait du tapage cet automne au cas où l'administration ajournerait de nouveau la pièce. Les étudiants ont encore une fois varcarminé⁵ et demandé *Ruy-Blas* à la première représentation du *Roi Lear* (imitation quelconque de M. J. Lacroix) à l'Odéon lundi dernier⁶. Chilly, déjà monté contre Meurice, qu'il fait responsable de ces manifestations réitérées, est devenu furieux⁷; il avait supprimé l'entrée de Meurice, et ne veut plus maintenant renouveler l'engagement de Jane Essler, qui va se trouver dans l'embarras⁸. - Il paraît que *Victor Hugo en Zélande* se vend très bien chez Michel Lévy. Voilà un encouragement pour Charles. - Marianne, qui a pris goût à Paris, veut s'y placer. Il faut que je m'occupe à la remplacer⁹.

J'ai vidé mon sac de nouvelles, je t'embrasse profondément, cher ami, de tout mon coeur.

⁵ Force nous est de constater l'à-propos et la spontanéité avec laquelle Madame Hugo fabrique ce verbe.

⁶ Voir la lettre n° 19 du corpus. Rappelons qu'en 1842, à la demande de Jules Lacroix, Victor Hugo lui donna des conseils amicaux sur la façon de traduire Shakespeare (IN corr. t. 1, p. 591). (réf. 1285)

⁷ La carrière d'acteur de Charles Marie de Chilly (1804-1872) avait commencé en 1833 avec le drame en prose de Victor Hugo : *Marie Tudor* où il jouait le rôle du Juif. Directeur de l'Ambigu-Comique à partir de 1858, il était également associé à la direction du théâtre de l'Odéon depuis 1867.

⁸ Augustine Jeanne Faessler dite Jane Essler (1836-1892), actrice, s'était essayée sur bien des scènes parisiennes avant de jouer à l'Odéon en septembre 1867. A l'évidence, M. de Chilly use du chantage pour faire pression sur Paul Meurice puisque Jane Essler passait, à l'époque, pour être sa maîtresse.

⁹ Marianne, femme de chambre de Madame Hugo depuis 1863, l'avait suivie à son départ de Guernesey. Elle sera remplacée par Adèle Brunner surnommée Aline.

Cher maître, notre malade se débarrasse aujourd'hui sur son secrétaire du soin de vous parler de sa santé. Ce qu'elle aurait à vous dire ne vous serait cependant pas désagréable. Aussi vous le dirai-je volontiers pour elle. L'amélioration se maintient malgré l'influence mauvaise du changement de saison, des alternatives de chaleurs et de froid, de soleil et de pluie. L'appétit est excellent, les digestions parfaites, et conséquemment les forces en bonne voie de réparation. L'état de la circulation présente toujours les mêmes oscillations de calme relatif, de trop grande activité et de gêne momentanée; mais grâce aux moyens dont nous continuons de temps en temps l'emploi, il n'y a pas eu de véritable crise de palpitations, d'oppression et de menaces de congestion. L'oeil gauche, le plus atteint, qui s'était éclairci un peu, est depuis la semaine dernière redevenu plus trouble, à la suite d'une nuit d'agitation et d'insomnie. Il faut les plus grands ménagements. C'est pourquoi je n'ai pas cru devoir dire hier tout ce qu'il y avait d'appréhensions tristes dans la lettre que j'ai reçue hier de Bruxelles. Victor m'a écrit que le cher petit George avait eu des convulsions, que les médecins le croyaient menacé d'une méningite, et conservaient peu d'espoir. Heureusement une dépêche reçue le lendemain du jour où la lettre de Victor a été écrite (vendredi) est venue annoncer une amélioration. D'après les quelques renseignements qui m'ont été envoyés, j'espère que le diagnostic et le pronostic si douloureusement graves des médecins ne seront pas confirmés, et que l'amélioration d'hier sera suivie d'un mieux tout à fait rassurant. Si par malheur, ce pauvre petit vous était enlevé, ce serait pour vous certainement un chagrin bien amer; mais pour la grand'maman ce serait un coup bien dur, et dont l'effet ne saurait trop lui être ménagé. - Cher maître, je m'en veux de vous laisser sur cette tristesse, si je ne vous pensais déjà prévenu par vos fils, je n'aurais pas eu le courage de vous transmettre la mauvaise nouvelle. Espérons qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer si fort. - Je vous envoie, cher maître, tout ce que je puis avoir de bon en moi. Je suis à vous entièrement, et vous embrasse cordialement.

156. rue de Rennes

E.A.

J'ai reçu vos quatre photographies; j'ai gardé précieusement la mienne, j'ai remis les trois autres. Je vous transmets les remerciements de chacun. Vous avez fait quatre heureux¹⁰.

Aut. MVH, α 200. F.H. 50.
Lu, saisie EB/TL002890-27/03/91.
Coll. PL/EB-03/04/91.

¹⁰ Nous n'avons pu identifier les trois autres destinataires. Augustine Allix, soeur d'Emile, professeur de musique, domiciliée 45 rue de Lille, serait-elle l'une des "trois heureux" ?

24. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[*Papier imprimé aux initiales :*] FH

12 avril. 5 heures [1868]

Hélas ! cher père, ton espoir ne s'est pas réalisé. Le mal que couvait le cher petit Georges et dont je te parlais dans ma dernière lettre, n'était rien d'autre qu'une épouvantable maladie, une méningite granuleuse¹. Cette maladie s'est déclarée Jeudi, dans la nuit, par une violente crise de convulsions. Deux médecins recommandés par Emile, les docteurs Marcq et Jottrand² ont été appelés immédiatement et ont ordonné l'application d'une sangsue qui a fait cesser la crise. Un état comateux a succédé à l'état violent. Cet état a duré toute la journée de Vendredi. Puis le petit malade a semblé revenir à la vie et à l'intelligence, s'est réveillé, puis rendormi d'un sommeil que les médecins ont jugé réparateur. Samedi l'espoir nous était complètement revenu, et nous le croyions sauvé. J'avais même envoyé à Emile une dépêche télégraphique pour lui dire [de] ne pas prévenir ma mère du malheur jugé imminent la veille³. La nuit de Samedi à Dimanche a été moins bonne que la journée, et ce matin l'abattement était extrême. En ce

¹ Il s'agit d'une méningite tuberculeuse.

² Le docteur Léon Marcq (1833-1869), médecin belge réputé, décoré par le roi Léopold après l'épidémie de choléra à Bruxelles, en 1863, est surtout connu encore aujourd'hui pour avoir été le médecin de Charles Baudelaire de janvier à mars 1866. Il le soigna jusqu'au moment où le poète, frappé d'hémiplégie le 30 mars, fut ramené à Paris où il devait mourir dix-huit mois plus tard.

Le docteur Frédéric-Maximilien Jottrand, médecin réputé lui-aussi, assista aux derniers instants de Madame Hugo le 27 août 1868.

³ Voir la lettre n° 23 du corpus/

moment (depuis onze heures) on combat cet abattement par des révulsifs comme l'alcool *4. Sous l'action de ce traitement énergique, le pouls, presque insensible ce matin, s'est un peu accéléré. La chaleur est revenue. Bref, il y a une légère amélioration, mais qui ne diminue en rien nos inquiétudes. Charles a supporté virilement ce terrible coup. Alice est accablée, mais elle a heureusement dans son sein une vivante consolation. Au mois de juillet prochain, George, s'il disparaît aujourd'hui, reviendra.

Je t'écrirai demain pour te tenir au courant. Il reste encore une lueur d'espoir. Rattachons-nous à cette lueur.

Mille respectueuses tendresses.

Victor

* employé à faible dose (2 grammes)

Aut. MVH, α 415.
Saisie PL/TL001722.
Coll. PL/EB-20/03/91.

⁴ L'alcool en application locale, selon Pierre Larousse, servait de puissant moyen thérapeutique pour déplacer l'irritation ou les humeurs d'un endroit sur un autre (principe de la révulsion).

25. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[*Papier imprimé aux initiales :*] FH

[13 avril 1868]

Cher père,

Toujours le même état d'anxiété.

La petite lueur d'espoir ne s'est pas encore éteinte. Hier matin, on croyait que Georges ne passerait pas la journée, et aujourd'hui il vit encore ! La science humaine est donc loin d'être infaillible, heureusement.

La congestion cérébrale n'a pas diminué, mais il semble que l'ensemble soit meilleur. Il y a eu ce matin une sueur abondante, provoquée par le sulfate de quinine absorbé en lavement, et à la suite de cette transpiration, un certain équilibre a été obtenu¹. - A quatre heures, on a rasé la chère petite tête pour l'oindre d'huile de Croton et provoquer à la peau une réaction salutaire². Nous attendons avec impatience l'effet de cette éruption superficielle qui dégagera peut-être les méninges.

Charles et Alice, quoique profondément attristés, sont *moralement* aussi bien que possible. Ils sont préparés au coup, s'il arrive, et ils le supporteront,

¹ Le sulfate de quinine possède, selon Pierre Larousse, une "énergie merveilleuse" pour combattre certaines fièvres accompagnées d'accidents nerveux.

² Le croton est le nom égyptien du ricin. Utilisé en friction, l'huile de croton agit comme un révulsif, faisant naître une éruption sur la peau.

je pense, en appelant de tous leurs voeux *le Revenant*³. Ta sublime poésie deviendra pour eux la plus consolante réalité.

Je n'ai que le temps de t'embrasser bien fort avant de retourner au chevet du berceau.

Tendre vénération.

V.

Lundi. 5 h.

Aut. MVH, α 416.
Saisie PL/TL001723.
Coll. PL/EB-20/03/91.

³ François-Victor fait allusion au poème de son père écrit en août 1854 et inséré dans le recueil *Contemplations* publié en 1856 chez P.J. Hetzel à Bruxelles, chez A. Pagnerre et M. Lévy à Paris. Victor Hugo y évoquait déjà le "retour" sur la terre des enfants morts par la naissance d'autres enfants (ce poème est reproduit en appendice 25).

26. ACTE DE DECES DE GEORGES VICTOR LEOPOLD HUGO

Le seize avril mil huit cent soixante huit, à trois heures d'après midi, a été dressé, après constatation, par Nous, OFFICIER DE L'ETAT CIVIL DE LA VILLE DE BRUXELLES, l'Acte de Décès de Georges-Victor-Léopold Hugo, décédé le quatorze de ce mois, à deux heures après midi, Place des Barricades, n° 4, 4^e D^{on}, âgé de un an, et quatorze jours, né à Bruxelles, fils de Charles-Mélanie-Abel Hugo, Propriétaire, et d'Anne-Caroline-Alice Lehaene, conjoints résidant même maison et domiciliés à Paris.

Sur la déclaration de Camille-Eugène Berru, Homme de lettres, âgé de cinquante un ans et de François-Victor Hugo, oncle, Propriétaire, âgé de trente neuf ans, domiciliés en cette ville.

Duquel acte il leur a été donné lecture.

[Signé]

François-Victor Hugo, Camille Berru, [illisible]

27. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

14 avril. 4h.1/2. [1868]

Dernier bulletin, hélas !

Notre cher petit Georges est mort aujourd'hui à 1 h. 25 minutes, en prononçant le mot : mama !

Charles et Alice sont partis pour Paris à 2 h. 30. Les médecins ont jugé un changement d'air d'au moins un mois nécessaire pour la pauvre mère.

L'enterrement aura lieu à 11 h. 1/2 Jeudi. Je conduirai le deuil.

Alice a voulu faire dire une messe d'ange¹, et Charles m'a demandé, m'a adjuré de conduire son fils, comme il l'eût conduit lui-même, en passant par l'église.

J'ai dû faire ce qu'il voulait².

Pas de billet de faire-part, mais une <simple> note dans les journaux³.

Le cercueil de plomb et de chênes sera déposé à Bruxelles jusqu'à notre grand retour⁴.

¹ Messe célébrée pour les funérailles d'un enfant baptisé mort en bas âge (cf. TLF).

² Fils d'un père athée et d'une mère voltairienne, Victor Hugo n'a jamais été baptisé et c'est sous l'influence de Madame Hugo que les enfants recevront les sacrements chrétiens. S'il croit en Dieu, c'est en dehors de toute tradition et dogmatisme chrétiens. Dès lors, nous comprenons aisément les réticences de François-Victor et son besoin de se justifier.

³ *L'Indépendance Belge* insérera cette note le 15 avril 1868.

⁴ Le cercueil de l'enfant était doublé de plomb. Le 5 septembre 1870, à 22 heures, Victor Hugo revoyait Paris après bientôt 19 années d'exil. Mais c'est seulement le 13 mai 1874, à 9 heures, qu'eut lieu l'inhumation du petit garçon au cimetière du Père Lachaise. Le 28 avril 1874, Victor Hugo notait dans ses carnets : "Je veux faire rapporter à Paris mon doux petit Georges, celui de 1867; il est exilé à Bruxelles. Je veux le réunir à son père, à mon Charles."

Je me serre douloureusement et respectueusement contre ton grand
coeur.

V.

Aut. MVH, α 417.
Saisie PL/TL001724.
Coll. PL/EB-20/03/91.

En réalité, il y retrouvera son arrière-grand-père le général Hugo, son arrière-grand-mère Sophie Trébuchet, son grand-oncle Eugène Hugo, son père Charles Hugo mort en 1871, et son oncle François-Victor Hugo mort en 1873.

28. MADAME LEON CHIRAC A SON COUSIN, VICTOR HUGO

*Avant le 14 avril 1868**Attestée par la lettre n° 29/**h, réf. 12857*

Saisie TL0028.

MARIE HUGO,
29. VICTOR HUGO A SA COUSINE, (MADAME LEON CHIRAC

ou 15
[14 avril 1868]¹

Oui, j'ai en effet pour toi un coeur de père, et tu as raison, chère Marie,
de m'aimer un peu².

douce
Je te remercie d'offrir à Dieu pour moi ta prière. J'en ai besoin. Je
connais mes fautes, qui ne sont pas celles que tu crois, mais qui ont besoin de
la haute bonté du Père.

Merci, ^{mon} chère enfant. Je t'embrasse tendrement. Ton cousin qui
est aussi ton père.

Victor H.

adressé
Adresse:
M^{me} Marie Hugo, ^{soeur}
Marie-Joseph de Jésus,
Carmel de Tulle,
(Corrèze)
France.
Via London

Timbres postaux

Guernsey Ap 15 68
London Ap 17 68
Aust Amb Calcut 17 avril 68
Tulle 18 avril 68

SH
H. Guillemin, *Eclaircissement* p. 241.
Saisie PL/TL002596.

56/26/3/91
Cote. 36/55.

Il y a entre nous, chère Marie, des
abîmes, mais nous nous touchons au Dieu.

¹ Cette lettre est proposée par Henri Guillemin à cette date, sans aucune autre indication. Le contenu ne nous permet pas, pour le moment, de donner d'autres précisions.

² Marie Hugo (1834-1906) était la fille de Louis Hugo, oncle paternel du poète. Mariée à l'avocat tulleois Léon Chirac, en 1854 et veuve avant la fin de la même année, elle était entrée au Carmel de Tulle où elle prononcera ses voeux en 1858 devenant Soeur Marie-Joseph de Jésus.

30. VICTOR HUGO A SA FEMME [FRAGMENT]¹

H.H. 16 avril [1868]

Chère bien-aimée, je suis navré. Pourtant ce n'est qu'une absence. Dans quelques mois Georges nous reviendra². Sa petite âme vole doucement autour d'Alice, et attend...

Aut. de l'ancienne collection Barthou.
Vente à Drouot le 28 avril 1975.
N° 68 du Catalogue établi par Mme Vidal-Megret.
Saisie PL/TL002697.

¹ Cette lettre, dont nous n'avons pour le moment qu'un fragment, fait partie de l'acquisition récente faite par la Maison de Victor Hugo en 1991 de l'ouvrage publié par Calmann-Lévy en 1877 : *l'Art d'être grand-père*. La plupart des documents que renferme cet ouvrage sont en étroit rapport avec le contenu du recueil de poèmes portant le même titre.

² Après la mort de leur premier enfant, Léopold, en 1822, Madame Hugo fut à nouveau enceinte et Victor Hugo écrivait déjà à son père à Blois : "[...] Tout porte à croire que notre Léopold est revenu. [...]" (Victor Hugo à son père, 9 janvier 1823).

31. VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES [FRAGMENT]¹

16 avril 1868

[*Billet exprimant à Charles le chagrin de :*]

[...] sa deuxième grand-mère, celle qui, la première, l'a fait sourire avec des chansons [...] Elle pleure, mais elle regarde du côté de l'horizon par où ce doux ange va revenir² [...]

Aut. de l'ancienne collection Barthou.
 Vente à Drouot le 28 avril 1975.
 N° 68 du Catalogue établi par Mme Vidal-Megret.
 Saisie PL/TL002698.
 Coll. PL/EB-20/03/91.

¹ La lettre d'où est extrait ce fragment fait également partie de l'acquisition récente de la MVH (voir lettre n° 30 du corpus).

ref. 12859

² Juliette Drouet, dans une lettre à Victor Hugo le 12 juillet 1868, reviendra sur ce thème : "J'ai hâte de le savoir revenu parmi nous. En attendant, je l'aime comme s'il était toujours là. Je l'embrasse et je lui souris comme s'il m'entendait quand je lui faisais de si belles chansons à Chaudfontaine. J'espère qu'il me reconnaîtra et qu'il revoudra de moi pour berceuse et pour ménestrelle."

32. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. 16 avril - [1868]¹

Tu as été bon et doux comme toujours en cette grande douleur. Je viens d'écrire aux trois éprouvés, qui sont à Paris. Je crois au *Revenant*. C'est parce que j'y crois que je l'ai écrit. Aussi j'attends Georges, mon charmant petit Georges, dans quelques mois. Alice nous le rendra.

Je t'embrasse, mon Victor bien-aimé. Je suis profondément plein de tristesse et d'espérance.

V.

Adresse :
Via London and Ostende
Belgique
Monsieur François-Victor Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :
Guernsey Ap 17 68
London Ap 18 68
Angleterre Ouest 2 18 avril [illisible]
Bruxelles 18 avril 68

Aut. MVH, α 273.
Saisie PL/TL 2700.
Coll. PL/EB-03/04/91.

¹ Cette lettre, ainsi que les lettres de François-Victor à son père du 12 avril (n° 24 du corpus) et du 14 avril (n° 27) ont été retrouvées, avec trois autres lettres familiales, dans un dossier fabriqué avec une feuille de papier bordé de noir adressée d'une main inconnue à : M. V. Hugo à Guernesey, Angleterre, et cachetée par la poste au départ de Paris (St Dominique - St Germain 11 avril 68). Ce dossier a été étiqueté de la main de Victor Hugo : "Mon doux petit Georges" (aut. MVH, α D^H 409).

/, réf. 2626

33. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

*Entre le 14 et le 16 avril 1868**Attestée par la lettre n° 34/**L, réf. 11194*

34. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

H.H. 16 avril - [1868]

Cher Auguste, merci pour votre lettre tendre et bonne¹. Je m'attendais, hélas, à ce coup profond. - Je crois au *Revenant* que j'ai écrit. C'est pourquoi j'envoie à ma femme des paroles de conviction, plus que des paroles d'espérance². Je pense qu'elle aura confiance comme moi. Parlez-lui dans ce sens.

A vous étroitement.

V.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 506.
Saisie PL/TL002576.
Coll. PL/MLP-04/05/91.

¹ Cette lettre, malheureusement, manque dans notre corpus/

² Voir la lettre n° 29 du corpus/

/ (réf. 12862)

/ (réf. 12857)

35. CHARLES HUGO A SON PERE

*Vers le 16 avril 1868**Attestée par la lettre n° 38/**h (ref. 12865)*

36. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

H.H. 19 avril [1868]

Cher Auguste, je ne puis mieux employer cette heure triste qu'à essayer de consoler. J'écris à M. Edmond Didier. Voici ma lettre¹. Voulez-vous être assez bon pour la mettre sous enveloppe et la lui envoyer. J'espère que ma douce et vaillante femme a bien supporté ce rude coup. J'attends le *retour* de mon Georges. Il est en route. Il sera près de nous en juillet.

Est-ce vrai que ce M. Chilly se comporte avec cette indignité de rompre l'engagement de M^{lle} Jane Essler²? Qu'en dit Meurice? Une lettre de moi à ce Chilly pourrait-elle être utile? Je lui déclarerais que c'est la rupture à jamais entre lui et moi, et que je regarde l'offense comme mienne? Il hésiterait peut être. Il a été ma créature dans le passé, il peut l'être encore dans l'avenir³. Qui sait [?*] Ne parlez de cette idée à Meur[ice*] que si vous la croyez efficace. Sinon, gardez tout ceci entre nous, et n'en dites rien. Servir Meurice comme il veut être servi, voilà ma pensée unique.

¹ Edmond Didier (1807-1891) était, en 1868, préfet de l'Ariège. Son frère Henri, homme de lettres et avocat, avait fait partie des intimes de la famille Hugo avant l'exil. En 1857, il se présentait comme député dans l'Ariège. Il sera élu puis réélu en 1863. En 1868, il donnait des signes évidents de déséquilibre mental et Madame Hugo dans une lettre à Charles, le 16 mars 1868, annonçait qu'il avait été pris d'une crise de démence furieuse. Il devait mourir dans une maison de santé le 7 avril 1868. Sans doute, Victor Hugo adresse-t-il ici ses condoléances à Edmond Didier.

² Voir la lettre n° 23 du corpus.

↳ réf. 12854

³ On pourra lire dans *Victor Hugo raconté par Adèle Hugo* (Plon, les Mémoires, 1985, p. 542-544) l'intervention de Victor Hugo en faveur de Chilly pour lui maintenir le rôle du Juif dans *Marie Tudor* en 1833. Lorsqu'en mars 1867, Chilly, à la direction de l'Odéon, sollicita Victor Hugo pour reprendre *Ruy Blas*, Paul Meurice écrivait alors au poète : "Il vous est absolument dévoué et reconnaissant [...]". Les remous politiques provoqués par la reprise d'*Hernani*, et surtout la publication de *la Voix de Guernesey* amenèrent la dérobade de Chilly et sa soumission à l'Empire avec l'interdiction de *Ruy Blas*. C'est pourtant en assistant au triomphe de *Ruy Blas* qu'il mourra le 12 juin 1872 et Victor Hugo écrira dans ses carnets : "12 juin - je songe à cette destinée que j'avais commencée et que j'ai finie. Chilly était sorti de l'ombre et avait commencé à exister par *Marie Tudor*; il est venu en quelque sorte mourir sur *Ruy Blas*". (M, t. XVI, p. 781).

A quand *Faust* ? cher Auguste, je suis bien triste, mais je vous aime du plus profond de mon coeur.

V.

Servir Meurice, cela seul pourrait me décider à écrire à M. Chilly. Je vous enverrais la lettre. Vous en jugeriez [.]

[* lettre déchirée par le cachet de cire]

Adresse :
Via London
France
Monsieur Auguste Vacquerie
21, r. de Verneuil
[illisible] - Paris

Timbres postaux :
Guernsey Ap 20 68
London Ap 21 68
Angl. Calais 21 avril 68
Paris 22 avril 68

Aut. BN, Mss, n.a.f., 24801, f. 507-508.
Saisie PL/TL002577.
Coll. PL/MLP-04/05/91.

37. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[*Papier imprimé aux initiales.*] FH[Vers le 20 avril 1868]¹

Tu as raison, cher père. Tu crois *au revenant*, et tu fais bien. Je viens de relire les larmes aux yeux ce poëme exquis qui est en même temps une si belle oeuvre et une si bonne action. Cette lecture m'a soulagé, et je me suis senti fortifié dans ma solitude. D'ailleurs j'ai de Paris d'assez bonnes nouvelles. Ma mère a bien supporté ce coup. Elle s'occupe moins de sa douleur que de celle de son fils et de sa fille. Tu la reconnais bien là.

Notre cher petit Georges m'a bien occupé tous ces jours-ci. Ce n'est pas une chose simple que de mourir. J'ai dû m'entendre avec la mairie, avec l'église, avec le cimetière², voir le médecin des morts, l'officier de l'état civil, le prêtre, l'ensevelisseur, le fossoyeur. Toutes les questions relatives aux funérailles ont dû être résolues immédiatement. Tu résoudras celle qui est relative au terrain d'inhumation. Jusqu'ici la fosse reste marquée par un morceau de bois noir portant le nom. Alice m'a écrit hier pour me dire de couvrir de fleurs la fosse. Je vais en envoyer et en porter moi-même.

Il est vraisemblable que Charles et Alice resteront à Paris avec ma mère pendant cinq ou six semaines. Puis tous reviendront pour préparer les couches et attendre le *retour du petit Georges*.

J'ai simplifié beaucoup l'intérieur de la place des Barricades. J'ai congédié la cuisinière³ en lui promettant de la reprendre dès que ma mère reviendrait. Elle a montré beaucoup de dévouement. La pauvre nourrice m'a

¹ Les comptes joints à cette lettre nous autorisent à proposer cette date.

² L'enfant avait été inhumé au cimetière du quartier Léopold à Bruxelles.

³ Elle se prénomait Virginie.

demandé les larmes aux yeux, à rester sous notre toit jusqu'au jour où elle pourra se placer. J'ai cru devoir accéder à cette prière. Une nourrice est un peu une mère et a droit à des égards. Thérèse reste pour garder et soigner la maison, et me faire la pâtée ainsi que celle du chien et du chat⁴. Je pense que tu approuveras toutes ces mesures. Le gros du budget va maintenant se dépenser à Paris; j'allègerai autant que possible la charge de Bruxelles. Sois tranquille à cet égard.

J'ai dû faire des avances à Charles pour son voyage. Ci-joint le détail de ces avances. En me remboursant, sois assez bon pour m'envoyer un supplément nécessaire.

Cercueils de plomb et de chêne -----	75
Plaque de cuivre -----	8
Voiture pour le corps -----	25
Quatre voitures de deuil -----	40
	—
	148
	—

T'ai-je dit que Bérardi et Frédérix nous avaient témoigné, le jour des funérailles, les sympathies les plus touchantes ? ils ont eu de vraies larmes, des larmes d'amis.⁵

Je me replonge dès aujourd'hui dans le travail. C'est là une grande ressource. Il y a en a une autre, l'affection. Avec ces deux forces là, on se soutient. N'est-ce pas, cher père vénéré.

V

⁴ Thérèse était la femme de chambre.

⁵ Les deux fils de Victor Hugo avaient pris ombrage de l'absence de Léon Bérardi et Gustave Frédérix pour la première de *Ruy Blas* à Bruxelles, le 2 janvier 1867. Gustave Frédérix avait perdu son frère, Alphonse, ce même jour, et ce malheur ne lui avait pas permis d'être présent. Léon Bérardi, très affecté lui aussi, avait laissé sa loge vide et, ainsi, les "circonstances" avaient privé *Ruy Blas* d'un compte rendu dans le feuilleton de l'*Indépendance Belge*. Charles et François-Victor croyaient avoir "flairé" une trahison mais la mort du petit Georges semblait avoir aidé à dissiper le malentendu.

[De la main de Victor Hugo :]⁶

371-50
148

519-50
180-50

Compte du 7 au 19 avril.

Recettes

Traite du 9 ⁷ -----	700 ^f
à défalquer le reliquat (mentionné déjà) de -----	78,60

	reste 621 ^f ,40
	Dépenses.
A la cuisinière (le 8) -----	30
(le 11) -----	60
(le 19) -----	133,88
Mois d'épicerie -----	96,09
Beurre -----	24,20
Graine de lin pr cataplasmes -----	4,30
Boulangier -----	17,25
Mois de la cuisinière -----	35
Tréteau pr barrique -----	5
Charbon -----	122,50
Mise en bouteille (bouchons, cire, etc.) -----	14,20
Etoile Belge (abonnement) -----	6,50
Jardinier -----	8,20
Escompte -----	1,40
Correspondance avec Adèle -----	1,60
Blanchissage -----	9,63
id. -----	7,60

	577,35

Avancé pour Charles

Voitures et commissionnaire (j ^r du départ) -----	10,50
Pour le voyage -----	200
A la nourrice -----	50
Dépêches télégraphiques -----	18
Blanchissage -----	14,30

⁶ Victor Hugo a récapitulé ici les frais supplémentaires occasionnés par la mort du petit garçon.

⁷ Voir la lettre n° 20 du corpus/

↳ réf. 8160

Messe à S ^{te} Gudule ⁸ -----	25,20
Ensevelisseur -----	10
Porteur -----	2,50
Chaises et offrande -----	10
Fiacres adjoints au cortège -----	13,50
Pourboires -----	11,50
Caisse de sapin -----	6
	<u>371,50</u>

	577,35
	371,50
	<u> </u>
Grand total	948,85
Total des dépenses	948,45
à déduire	621,40
	<u> </u>
dû par mon père	327,45 ⁹

Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f. 104-105.
Saisie PL/TL002699.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

⁸ Il s'agit de la cathédrale Saints-Michel et Gudule que Victor Hugo avait visité pour la première fois en août 1837. Depuis, elle avait été entièrement restaurée. C'est également dans cette église qu'avait été baptisé Georges le 25 juillet 1867.

⁹ Ce compte est faux. Nous totalisons, pour notre part, 327,05 francs.

38. VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES [FRAGMENT]¹

H.H. 24 avril [1868]

Mon Charles, j'ai ta douce lettre, navrante et consolante [...]. Georges fait un premier voyage au ciel et c'est lui que vous aurez dans quelques mois ; fille ou garçon, l'âme n'a pas de sexe [...]. L'âme entre dans l'enfant quand il ouvre la bouche pour son premier souffle [...]

Aut. de l'ancienne collection Barthou.
Vente à Drouot le 28 avril 1975.
N° 68 du Catalogue établi par Mme Vidal-Megret.
Saisie PL/TL002701.

¹ Ce fragment appartient à une lettre insérée dans l'ouvrage acquis récemment par la Maison de Victor Hugo en 1991 (voir la lettre n° 30 du corpus).

39. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. 24 avril - [1868]

Mon Victor, tu as bien fait tout. J'ai reconnu ton doux et noble coeur - je suis touché des témoignages de Bérardi et de Frédérix. Profites-en pour un rapprochement. Il n'y a eu évidemment qu'un malentendu.

Envoie ce mot à Bancel, dont j'ignore l'adresse¹. N'a-t-on pas contristé Laussedat ? tu ne m'en parles pas². Ta mère est bien. Charles m'a écrit une lettre exquise de tendresse et de douleur. Il sera à Bruxelles avec ta mère dans un mois. Je hâterai mon arrivée. Fais des économies. Je t'en remercie. Voici une traite de 700^f.

reliquat -----	371-50
Georges -----	148
en compte à Victor -----	180-50
	<hr/>
	700

Je voudrais bien que Laussedat fût satisfait de nous. Rappelle à Charles qu'il me doit, et à ces deux dames, la photographie du doux petit.

¹ Cette lettre n'a pas été retrouvée à ce jour. Mais, de toute évidence, Victor Hugo répondait à Désiré Bancel qui lui avait adressé un message émouvant le 16 avril 1868 :

"Mon cher maître et ami,

Le pauvre petit innocent a disparu. J'avais été, à l'Hôtel de Ville, le témoin de sa naissance. J'ai été, à l'église, le témoin de sa mort.- Cette joie du foyer s'est éteinte ; cette lueur d'avenir s'est dissipée. Moi, je pleure l'enfant, et je me souviens de l'aïeul. Sachez que mon âme, refusée aux heureux, est fidèle à ceux que frappe la destinée.- Je vous admire et je vous aime, ô pauvre grand-père orphelin. Votre ami D. Bancel".

Cette lettre a été retrouvée dans un dossier fabriqué, portant en haut à gauche, d'une main inconnue, la mention : "pour la mort de mon premier petit Georges !". Signé AH ou AL. Pouvons-nous supposer que c'est Alice Hugo ou, plus tard, une fois remariée avec Edouard Lockroy, Alice Lockroy qui aura classé cette lettre avec d'autres ?

² Il semble que Louis Laussedat et Charles Hugo ne soient pas parvenus à régler le différend matériel qui les divisait (voir lettres n° 2, 6 et 7 du corpus).

↳, réf. 12838,
8079 et 12842

Je travaille, hélas ! Je travaillais pour lui, après vous. Il va revenir.
J'espère. Je te serre dans mes bras.

Adresse :
Via London and Ostende
Belgique
Monsieur François-Victor Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :
Guernsey Ap 24 68
London Ap 25 68
Angleterre Ouest 25 avril 68
Bruxelles 25 avril 68

Aut. MVH, α 275.
Saisie PL/TL002702.
Coll. PL/EP-03/04/91.

40. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

Entre le 19 et le 30 avril 1868

Attestée par la lettre n° 41/

L, ref. 11196

41. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

H.H. 30 avril - [1868]

Dans ma tristesse, les marques de votre amitié me sont bien douces. Cher Auguste, quelle lettre excellente vous m'avez écrite ! Vous m'analysez admirablement ces Sacy, ces Thierry, &. - Gautier m'a touché par sa grande et belle page sur *la Légende des Siècles*¹. J'ai reçu par vous le<s> vigoureux article<s> d'Am. Blondeau². Dans tout ce qui me vient de bon, je vous reconnais. - J'espère que ma chère malade est maintenant tout à fait remise - J'ai l'intuition que c'est notre doux petit Georges qui va revenir. Avant peu, nous serons tous réunis à Bruxelles. Vous nous y lirez du *Faust*. Je compte me baigner l'esprit dans votre lumière. Que je voudrais déjà tenir [ce*] livre ! - Permettez-moi de vous envoyer ce timbre poste avec prière de mettre sous

¹ Louis Napoléon Bonaparte avait voulu, à l'occasion de l'exposition de 1867, présenter au monde un tableau des écrivains qui avaient illustré son règne. Quatre hommes furent chargés de ce *Rapport sur les progrès des lettres (Rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France, Paris, Hachette, 1868)*. Parmi eux, Samuel Silvestre de Sacy (1801-1879), écrivain, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, conservateur de la bibliothèque Mazarine depuis 1836, analysa le roman et glissa en deux lignes sur Victor Hugo (p. 47). Edouard Thierry (1813-1894), critique dramatique, directeur du Théâtre Français depuis 1859, salua le théâtre d'Emile Augier et de François Ponsard, évoquant à peine Victor Hugo (deux lignes p. 152). Seul l'ami de toujours, le poète Théophile Gautier, fit l'éloge de la poésie de Hugo à travers les *Contemplations*, les *Chansons des rues et des bois* et surtout la *Légende des Siècles* (p. 133 à 139) : "[...] Quand on lit la *Légende des Siècles*, il semble qu'on parcourt un immense cloître, une espèce de *campo sancto* de la poésie dont les murailles sont revêtues de fresques peintes par un prodigieux artiste qui possède tous les styles [...]"

² Le 12 avril 1868, Amédée Blondeau (1836-1917) journaliste, rédacteur en chef du journal *le Fouet théâtral et littéraire*, villipendait l'oeuvre de Jules Lacroix, *Le roi Lear* (lettres n° 19 et 23 du corpus) et réclamait vigoureusement *Ruy Blas*. Le 26 avril 1868, il revenait à la charge avec le *Rapport sur les progrès des lettres*, reprochant à Edouard Thierry d'avoir tu "le fait dramatique le plus capital qui se soit produit depuis quinze ans", à savoir *Hernani*.

↳ réf.
12851
et 12854

Permettez-moi de vous envoyer ce timbre poste avec prière de mettre sous enveloppe et d'affranchir ces deux lettres.³

- Je travaille, c'est ma ressource contre la tristesse, et j'espère, c'est mon appui dans le travail.

*Soy todo tuyo.*⁴

V.

[*Lettre déchirée à cet endroit par le cachet de cire]

Adresse :
Via London France
Monsieur Aug. Vacquerie
21, r. de Verneuil
[illisible] Paris

Timbres postaux :
Guernsey Ap 30 68
Angl. Calais 2 mai 68
Paris [illisible]

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 509-510.
Saisie PL/TL002578.
Coll. PL/MLP-04/05/91.

³ Nous ignorons à qui étaient destinées ces lettres.

⁴ "Tout à vous". L'espagnol était une langue qu'affectionnait Victor Hugo.

42. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. 2 mai [1868]

Je t'envoie, mon Victor, tes *deux cents* francs pour mai¹, plus en avance et en compte 250^f, en tout 450^f en un effet que voici, à ton ordre, sur Mallet frères. Les nouvelles de Paris continuent d'être bonnes. - Tu sais comme moi que ta chère mère continue d'aller bien. Nous avons ici un beau soleil, et le jardin est plein de fleurs qui me font penser à Georges. Je l'y rêvais courant. Je l'y vois planant. Douce petite âme ! Charles et ta mère ébauchent, je pense, leur plan de retour à Bruxelles. Il me tarde de vous serrer tous dans mes bras. Je travaille. Th. Gautier a écrit huit pages magnifiques sur *la Légende des Siècles*. Les as-tu lues ? Qu'est-ce donc que cette punaise qui s'appelle *Francis Magnard*² ? Je coupe une page cordiale pour toi dans *la Revue Moderne*³. - Mon

¹ Cette somme représentait la pension mensuelle allouée par Victor Hugo à son fils, depuis juin 1866.

² Francis Magnard (1837-1894) collaborait au *Figaro* depuis 1863 où il s'occupait de la rubrique "Paris au jour le jour". Dans l'édition du 1^{er} mai 1868, il avait commenté de façon très ironique une lettre de Victor Hugo à Judith Mendès, épouse de Catulle Mendès et fille de Théophile Gautier, qui félicitait la jeune femme pour son *Livre de Jade* qu'elle avait publié en 1867 (nous reproduisons cette lettre en appendice 42). Voici un aperçu de l'article de F. Magnard : "Il faut avouer que les lettres de M. Victor Hugo sont très divertissantes. Je persiste à croire qu'en les écrivant, il mystifie ses correspondants, ce qui n'est pas gentil. [...] Sérieusement, ce système de déification des poètes est dangereux. Cela vous donne envie d'ouvrir l'ère des serruriers et d'expulser tous les rimeurs hors de l'Etat. Et dire que de braves gens prennent au sérieux comme homme politique, ce grand indifférent qui s'appelle Victor Hugo !"

³ Nous avons parcouru la *Revue Moderne* (revue littéraire biannuelle, éditée par Lacroix, Verboeckoven et cie, à la Librairie Internationale) depuis janvier 1868, sans pouvoir retrouver cette "page cordiale" sur François-Victor.

↳ p. 240,
réf. 11159

Victor, mon doux et cher enfant, travaillons et espérons. Toute la vie présente est là; toute la vie future aussi.

Je t'embrasse étroitement.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 684-685.
Saisie PL/TL002703.
Coll. PL/MLP-19/03/91.

43. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[*Papier imprimé aux initiales :*] FH

Dimanche. - 3 mai. [1868]

Cher père,

Je t'envoie aujourd'hui deux portraits du doux petit être. Tu remarqueras le sourire du portrait pris de face¹ : ne dirait-on pas qu'il te regarde ? Tu sais qu'il avait l'habitude, quand on lui disait : où est grand papa ? de désigner avec son petit doigt ta photographie pendue au mur.

J'ai tenu à envoyer directement à notre excellente amie d'Hauteville féérie le portrait auquel elle a tant de droits². C'est une offrande presque filiale.

Tu as dû voir dans l'*Indépendance* que le théâtre du Parc montait *Hernani*³. La première est annoncée pour Mardi, et la salle est depuis longtemps retenue d'avance. J'ai surveillé les répétitions, le théâtre m'en ayant prié, et j'ai donné mon concours d'autant plus volontiers que je pouvais trouver dans l'étude du chef d'oeuvre une sorte de distraction à ma solitude⁴. Tous ces pauvres acteurs sentent bien leur insuffisance, mais ils ont tant de bonne volonté, tant de zèle, tant d'enthousiasme, que je fais grâce à leur

¹ Dans le huitième agenda de Guernesey (Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f. 97), Victor Hugo a collé une photographie qui pourrait être ce portrait.

² Juliette Drouet, décidément, avait su gagner le coeur des deux fils de Victor Hugo.

³ L'*Indépendance Belge* avait annoncé la reprise d'*Hernani* dès le 23 avril 1868. Par ailleurs, signalons que le Théâtre du Parc à Bruxelles était réputé pour être la plus petite salle de la ville.

⁴ Lorsqu'au mois de janvier 1868, le Théâtre du Parc avait présenté *Ruy Blas*, Charles et François-Victor avaient consenti à suivre les répétitions. Charles étant à Paris depuis le 14 avril, François-Victor, à la demande de M. Lavergne, directeur du Parc, apporte donc ici son seul concours.

témérité - Ils interrompent continuellement en s'écriant : Que c'est beau ! et je n'ai pas la modestie de les contredire. Et penser que tu as écrit cela à 24 ans!

J'ai remis ta lettre à Bancel qui en a été vivement touché.

Je ne sais si on a contristé Laussedat. Mais il a fallu se passer de ses soins qu'il mettait peut-être à un prix trop élevé. Sa note, qui a paru très forte, a été présentée si impérieusement que Charles a dû s'adresser, dès le début de la maladie, à un autre médecin. C'est fâcheux, mais à qui la faute ?

J'ai eu fréquemment la visite d'Armand Gouzien qui est venu plusieurs fois manger ma soupe en compagnie de Berru. Ce garçon très sympathique compte te demander l'autorisation de graver un de tes dessins pour le premier numéro d'une revue illustrée qu'il fonde avec des capitaux belges⁵. Tu feras bien de lui accorder cette grâce. Gautier serait chargé d'écrire en vers la légende du dessin⁶.

Ci-joint les comptes de notre ménage. Nous avons toujours la nourrice qui n'a pas encore de place.

Je t'embrasse bien tendrement, cher père vénéré.

V.

⁵ Cette revue, semble-t-il, devait s'appeler *la Vie moderne* (voir lettre n° 57 du corpus).

↳ réf. 12280

⁶ Il s'agit de Théophile Gautier.

Comptes du 20 au 30 Avril.
Recettes.

Sur une traite de 700 fr.⁷ ----- 180,50

Dépenses.

Blanchissage pr Charles. -----	11,38
pour la maison (draps, langes du petit bébé, etc.) ---	17,50
Épiceries -----	25,76
Cuisine (20 avril) -----	7,29
(21) -----	11,77
(22) -----	10,36
(23) -----	5,35
(24) -----	9,72
(25) -----	8,10
(26) -----	5,93
(27) -----	10,48
(28) -----	8,68
(29) -----	6,76
(30) -----	9,80
Gaz (trimestre Janvier-Mars) -----	98,27
Escompte -----	1,80
Correspondance Adèle -----	1,70
	241,09 ⁸

De	241, 09
	180, 50
	60 ^f ,59
dû par mon père.	

Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f. 109-110.
Saisie PL/TL002704.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

⁷ Voir la lettre n° 39 du corpus.

l, réf. 8201

⁸ Ce compte de François-Victor est faux. Nous avons totalisé pour notre part 250,55 F.

44. MADAME VICTOR HUGO A SON MARI; CHARLES HUGO A SON PERE

Dimanche, 3 mai 1868

Tu dois savoir, cher grand ami, que Charles et sa femme ont eu la bonne idée de descendre chez moi, ce qui m'a ravi, puisque j'ai pu les loger, sans augmentation de prix¹.

Le surplus de ma dépense pèse sur l'alimentation et autres frais de diverse nature dans notre ménage ainsi triplé. La plus lourde charge est donc, ainsi que Victor a dû te te l'écrire, pour le moment à Paris. Elle est devenue très-légère à Bruxelles, où il reste seulement Victor et une femme de chambre, en tout deux personnes, car la cuisinière a été provisoirement congédiée. Victor a dû également te dire que tu devais, en conséquence, augmenter notre budget dans la proportion où tu diminuerais le sien.

En présence de cette augmentation de notre dépense, Meurice doit-il continuer à être mon banquier, avec ses ressources tout-à-fait aléatoires ? ou bien veux-tu le devenir toi-même, comme tu l'étais pour la maison de Bruxelles?

Tu dois savoir quel argent Meurice a en réserve, et, dans le cas où il resterait notre banquier, tu lui donnerais tes instructions et tu aviserais, s'il avait épuisé les recettes d'*Hernani*.

Je tiens mes comptes dans un ordre parfait, et, sur ta demande, je

¹ Madame Hugo était logée à l'Hôtel Saint-Thomas-d'Aquin, 4, rue Neuve-de-l'Université dans le 7^e arrondissement. Cette rue, devenue en 1877 rue du Pré-aux-Clercs (nom actuel), avait été percée en 1844 à l'emplacement du n° 9 de la rue de l'Université jusqu'au 12 rue Perronet.

pourrai te les envoyer.

Jusqu'au jour de l'arrivée de mes enfants, je me suis maintenue dans les limites que tu connais.

Tout est donc dit du côté matériel de notre existence, bien triste loin de toi et si près encore du malheur qui nous a frappés.

Dis-nous quand tu dois être à Bruxelles. Je me rendrai en même temps que toi avec mes enfants, toute souffrante que je serai probablement encore, car ma santé a été si profondément atteinte que je me remets lentement, malgré les soins et la sollicitude dont je suis entourée. Quant à mes yeux, j'ai cessé de m'en occuper, quoique n'y voyant presque plus d'un oeil; mais comme mon ophtalmie n'est que le résultat de l'état général, je ne m'en occupe pas spécialement. Je te quitte, cher grand ami, en t'embrassant du fond de mon coeur et en t'espérant prochainement.

Mon petit père bien-aimé, ta douce lettre si désolée et si consolante s'était croisée avec la mienne². Elle m'avait déjà fait du bien. Elle avait déjà fait pleurer à Alice ces chères larmes qui soulagent. Merci de nous avoir ainsi pris les mains dans la tienne. Ton second billet était, comme le premier, une force tendre³. Nous l'avons lu et relu. Nous ne quittons plus *les Contemplations*.

Je me suis mis très ardemment au travail. J'espère pouvoir te lire de longues pages à ton arrivée à Bruxelles. Le titre de mon livre te fera plaisir. Il s'appelle : *les Etapes de l'exil*. Il se décompose en 3 parties : *Bruxelles. Jersey. Guernesey*⁴. Je m'y suis mis de tout mon triste coeur. Il me semble que, dans

² Lettre du 16 avril (n° 31 du corpus).

↳, réf. 12860

³ Lettre du 24 avril (n° 38 du corpus).

↳, réf. 12865

⁴ Charles avait entrepris ce qui allait devenir *Les Hommes de l'Exil*. Pourtant, l'ouvrage ne sera jamais publié de son vivant. C'est François-Victor qui négociera la publication après la mort de son frère (le 13 mars 1871). Il achevait la correction des épreuves lorsque la mort le frappa à son tour (le 26 décembre 1873). Finalement, cette oeuvre sera éditée chez Alphonse Lemerre, 27-29 passage Choiseul à Paris, en 1875. Nous n'y trouvons pas trace des trois

ma vie, le travail, c'est ta présence.

A bientôt, mon père mille fois chéri. Remercie cette bonne madame Drouet de ses larmes. Elle aimait bien notre George. Je l'embrasse et je t'embrasse.

Ton fils respectueux et tendre.

[*De la main de Victor Hugo, en haut de la lettre :*]

Pour la lettre je répondais qu'il fallait nous hâter d'être tous à Bruxelles⁵.

Aut. communiqué par Madame Gaveau.
Saisie PL/TL002705.
Coll.PL/EB-20/03/91.

parties annoncées par Charles à son père mais une articulation en dix-sept chapitres.

⁵ Cette phrase est un ajout postérieur de Victor Hugo. Nous supposons qu'elle résume en substance la réponse que fit le poète à cette lettre de Madame Hugo et de Charles et dans laquelle il les encourageait à retourner à Bruxelles au plus tôt. Mais il semble, d'après l'étude de la correspondance ultérieure (voir lettres n° 47, 49, 50 et 53 du corpus), que cette lettre ne parvint pas à ses destinataires.

45. VICTOR HUGO A SA FEMME ET A SON FILS, CHARLES

Peu après le 3 mai 1868

Attestée par la lettre n° 49/

L (ref. 8155)

46. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[entre le 5 et le 14 mai 1868]¹

Cher père,

Les Belges se sont dégelés dans la soirée du 5 mai².

Les Banquises signalées par Dommartin pendant la représentation de *Ruy Blas* se sont fondues avec fracas au soleil d'*Hernani*³. La salle était comble; ce qui est au malheureux théâtre du Parc, un phénomène inouï⁴. Les acteurs ont été rappelés après chaque acte, et j'ai vu le moment où les Bruxellois allaient devenir Parisiens. Le chef-d'oeuvre a triomphé de tout, de la chaleur, de la température (nous sommes en pleine canicule), de la froideur du public belge, de l'insuffisance des acteurs, de la misère de la mise en scène, de [l']exiguïté du théâtre, et de mille petits contretemps que je

¹ Cette lettre, dont nous n'avons pu malheureusement retrouvé l'autographe, est reproduite par France Vernor Guille sans mention de date. Nous proposons cet intervalle d'après le contenu de la lettre et la réponse de Victor Hugo tout en avançant l'hypothèse plus précise du 6 ou du 7 mai, François-Victor brûlant d'impatience de narrer l'événement à son père.

² La première d'*Hernani*, au théâtre du Parc de Bruxelles avait eu lieu le mardi 5 mai 1868. François-Victor rappelle ici et dans la phrase qui suit l'accueil glacial réservé par les Belges à *Ruy Blas*, dans ce même théâtre, le 2 janvier 1868.

³ Madame Vernor Guille avait lu "Dommaison" et non Dommartin. Nous rétablissons ici le nom de Léon Dommartin, journaliste et chroniqueur parisien à la *Gazette des étrangers*, qui, dans l'édition du dimanche 5 janvier 1868, faisait, sur le thème spirituel du gel et du dégel, le compte rendu de la première de *Ruy Blas*, cette "oeuvre de feu" : "[...] Les Belges, déjà très froids à la température ordinaire, s'étaient changés en statues de glace. On soupçonnait, dans le troisième dessous, la présence d'une banquise. [...]"

⁴ *L'Indépendance Belge* du 4 mai 1868 semblait déjà prévoir ce succès : "Une représentation extraordinaire sera donnée demain au théâtre du Parc. On jouera *Hernani* et l'oeuvre de Victor Hugo est de celles qu'il suffit de signaler pour exciter un intérêt général. En outre, le public voudra donner assurément une marque de sa sympathie à M^{lle} Gabrielle, c'est-à-dire une des artistes les plus charmantes et les plus distinguées du théâtre du Parc. On peut s'attendre, par conséquent, à l'empressement de la foule."

conterai quand tu seras ici. Aujourd'hui ce n'est qu'un bulletin de victoire que je t'envoie. Tu as eu un Austerlitz dans le pays de Waterloo.

Ci-joint une petite annonce qui a paru dans *le Nord*⁵ et qui fait baisser les yeux à ma vénération filiale.

[France Vernor Guille a reproduit un extrait de l'article collé sur la lettre. Nous le replaçons ici :]

"THEATRE ROYAL DU PARC". - Ce théâtre nous annonce pour mardi prochain une représentation intéressante à plus d'un titre. On donnera *Hernani*, le digne pendant de *Ruy Blas* et l'un des chefs-d'oeuvre de Victor Hugo. Cette pièce vient d'être représentée à Paris avec un grand succès sur la scène de la Comédie-Française. C'est une excellente idée de la direction du Parc d'avoir offert *Hernani* au public de Bruxelles. Un détail intéressant et que nous signalons à nos lecteurs, c'est qu'un des fils du grand poète, M. François-Victor Hugo, et traducteur heureux de William Shakespeare, a voulu diriger lui-même les répétitions et accomplit cette tâche avec un zèle infatigable ; c'est une raison de plus pour que l'on puisse compter sur une interprétation irréprochable."

France Vernor Guille, *François-Victor Hugo et son oeuvre*, Paris, Nizet, p. 219-220.
Saisie PL/TL003587.

⁵ Nous supposons qu'il s'agit du journal *le Nord* de Bruxelles.

47. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. 14 mai - [1868]

Tu as raison, mon Victor, un de ces doux et sombres portraits sourit. (Envoie-m'en encore deux exemplaires - plus un de l'autre (yeux fermés) pour Julie et Mmes Drouet et Marquand). La deuxième grand-mère de Georges à repleuré en recevant le portrait, et me prie de t'envoyer la tendre effusion de ses remerciements. Je te remercie, moi, pour *Hernani*, que tu as admirablement mené. Dis à la vaillante troupe du Parc toute ma reconnaissance, et distribue toi-même les félicitations dans la juste proportion des talents et des <affaires>. J'écris à Paris pour presser les retours à Bruxelles¹. Alice ne peut risquer tardivement un voyage sans beaucoup d'inconvénients. Je pense que tu es maintenant au mieux avec M. G. Frédéric et que le nuage est dissipé². Envoie-lui ce mot de ma part³.- Je t'embrasse, mon enfant bien-aimé.- V. - (toujours en travail).

Cachète de noir ma lettre à M. G. Frédéric.

¹ Cette lettre à ce jour, n'a pas encore été retrouvée.

² Voir la lettre n° 37 du corpus, note 5/

(ref. 12864)

³ Gustave Frédéric avait fait dans le feuilleton artistique de l'*Indépendance Belge* du 12 mai 1868 un compte rendu élogieux d'*Hernani* tout en émettant quelques réserves sur le jeu des comédiens. La lettre que lui envoie Victor Hugo exprimait les remerciements du poète (voir lettre n° 48 du corpus).

Adresse :
Via London and Ostende
Belgique
Monsieur François-Victor Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :
Guernsey My 15 68
London My 16 68
Angleterre Ouest 2 16 mai 68
Bruxelles 16 mai 68

Aut. MVH, α 276.
Saisie PL/TL002706.
Coll. PL/EB-03/04/91.

48. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[Papier imprimé aux initiales :] FH

17 Mai. [1868]

Cher père,

Je t'enverrai les portraits que tu demandes aussitôt que je les aurai reçus. On en fait un nouveau tirage qui sera prêt mercredi ou jeudi. Je me suis occupé du cimetière. La ville de Bruxelles alloue gratuitement *pendant cinq ans* le terrain d'inhumation. Au bout de cinq ans, si le terrain n'est pas acheté, la ville en reprend possession. Georges est donc en sûreté jusqu'en 1873. Alors ou nous le ramènerons en France, ou nous serons obligés de payer la concession. La place où il est n'était marquée jusqu'ici par aucun signe extérieur ; je fais donc faire une simple croix de chêne sur laquelle seront gravés ces noms : *George Victor Hugo*¹. Nous irons là en pèlérinage, quand tu arriveras. C'est la première fois que ce nom : *Victor Hugo* resplendira dans un cimetière.

Tu es bien bon de me remercier de ce que j'ai fait pour *Hernani*. A suivre les répétitions, j'ai gagné de savoir par coeur un chef d'oeuvre. J'étais déjà bien récompensé, comme tu le vois.

J'ai porté moi-même ta lettre à Frédéric. Je l'ai trouvé en proie à une violente migraine qui le tient depuis trois jours. Il a été fort touché de ton remerciement. Je lui ai reproché (fort doucement du reste) d'avoir été sévère pour ces malheureux comédiens qui ont bien fait ce qu'ils ont pu. Pourquoi décourager les troupes de province, en leur démontrant qu'elles ne peuvent pas te jouer ? J'aime encore mieux un chef d'oeuvre représenté médiocrement

¹ L'enfant avait été appelé *Georges Victor Léopold Hugo*.

qu'une platitude proprement jouée. Et les théâtres sont encombrés de platitudes. - *Paul Forestier* est une ordure, et personne ici pourtant n'a reproché à la troupe du Parc de l'avoir monté!²

Un journal sympathique, *l'Image*, signale un vers de neuf pieds fourvoyé dans une pièce bien célèbre en vers de huit pieds.

Quand l'été vient, le pauvre adore,

L'été, c'est la saison du feu,

C'est l'air tiède de la pure aurore, etc.

Je conjecture qu'il y a là une faute typographique et que tu as dû écrire :

C'est l'air pur de la tiède aurore.

Me suis-je trompé ?³

On assure que Victor Séjour est parti pour Guernesey afin d'obtenir une pièce de toi. Est-ce vrai ?⁴

Mille tendres respects.

V

P.S. Tu trouveras dans le compte ci-joint une somme de 26^f25^c, avancée par moi pour Adèle. Tu te rappelles que tu m'as envoyé pour elle 600 fr.⁵ Je n'en avais expédié que 500 en deux banknotes de 10 liv⁶. Restaient 100 fr. que

² *Paul Forestier*, comédie d'Emile Augier avait été représenté pour la première fois au Théâtre Français le 25 janvier 1868, où elle avait connu un vif succès, puis au théâtre du Parc à Bruxelles en mars 1868.

³ *L'Image* du dimanche 10 mai 1868 reprenait en fait la remarque d'un certain M.E. Crozet qui signalait ce "vers faux" dans *l'Événement illustré*. En réalité, François-Victor a raison de conjecturer une erreur mais il se trompe lui aussi dans la rectification. Cette "pièce célèbre", intitulée *Dieu est toujours là* fait partie du recueil *Voix intérieures*, publié en 1837 chez Renduel, et Victor Hugo a écrit : "c'est l'air tiède et la fraîche aurore ;".

⁴ Victor Séjour (1821-1874), auteur dramatique n'avait jamais écrit que pour le théâtre. Victor Hugo qui notait soigneusement dans ses agendas la venue de ses visiteurs à Guernesey, n'a signalé nulle part cette visite. Nous n'en savons pas davantage.

⁵ Le 10 mars 1868 (voir lettre n° 8 du corpus).

⁶ Une banknote est un billet de banque.

je lui ai envoyés dans une banknote de 5 livres, achetée au cours 126,25. La livre anglaise a une prime de 25 centimes. Je pense que tu ratifieras mon opération fraternelle.

Comptes de ménage.
Du 1^{er} Mai au 17 Mai.

Recettes.

Traite de 450 (dont pour le ménage)⁷ ----- 250^f

Dépenses.

Payé pour Charles à Jeannette ⁸	6 ^f 63 ^c
Trimestre de l' <i>Indépendance</i>	12
Blanchissage	6,10
id	5,30
Brosses pour la cuisine	5,10
Raccommodage et nettoyage de lampes	6,20
Arrosoir	3,95
Imposition pr les eaux de la ville	16,30
Avance pour Adèle	26,25
Correspondance et chargement ⁹	1,80
Escompte	95
Donné pour le ménage le 1 ^{er} Mai -----	9,59
le 2 -----	9,40
le 3 -----	10,32
le 4 -----	12,04
le 5 -----	7,21
le 6 -----	9,45
le 7 -----	11,12
le 8 -----	9,71
le 9 -----	10,26
le 10 -----	12,05
le 11 -----	9,61
le 12 -----	8,90

⁷ Voir la lettre n° 42 du corpus.

⁸ Nous ignorons qui est cette personne, peut-être la nourrice ?

⁹ *Charger une lettre* signifiait et signifie encore y enfermer des valeurs et, par suite, la faire enregistrer comme telle en payant la taxe prévue. François-Victor mentionne donc ici le montant de cette taxe.

(réf. 8154)

le 13	-----	11,34
le 14	-----	10,36
le 15	-----	8,53
le 16	-----	8,97
le 17	-----	9,04
Reliquat mentionné au dernier compte ¹⁰	-----	60,59
		<hr/>
		321 ^f 00 ¹¹
Total des Dépenses	--- 321,00	
Recettes	---- 250	
	<hr/>	
Dû par mon père	71 ^{fr}	

Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f. 113-114.
Saisie PL/TL002707.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

¹⁰ Voir la lettre n° 43 du corpus/

¹¹ Nous totalisons pour notre part 321,07 F.

l, réf. 12814

49. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. 22 mai [1868]

Je ne m'explique pas le silence de Paris. J'ai écrit à ta mère et à Charles en réponse à une lettre d'eux du 3 mai¹. Quinze jours se sont passés. Point de réponse à ma réponse, laquelle pourtant en voulait une². Il me semble qu'Alice s'attarde à Paris, et qu'elle devrait, dans sa situation, ne pas trop ajourner le voyage (six ou sept heures de chemin de fer !). Voici, mon Victor, un bon à ton ordre de 250^{fr}, en compte. - Je suis très content que les bons rapports soient renoués avec M.G. Frédérix. Ce que tu lui as dit pour les acteurs est très juste. Le fusil Morisseaux a ici grand succès. Je travaille. Et toi <?> où en es-tu de ton livre *l'Académie nécessaire et nuisible*³. Ce n'est pas le titre, mais l'idée. Je te serre dans mes bras, mon enfant bien-aimé.

Adresse :
Via London and Ostende
Belgique
Monsieur François-V. Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :
Guernsey My 23 68
Angleterre Ouest 2, 23 mai 68
Bruxelles 25 mai 68

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 686-687.
Saisie PL/TL2708.
Coll. PL/MLP-19/03/91.

¹ Voir lettre n° 44 du corpus.

² D'après la lettre de Charles du 6 juin 1868 (voir lettre n° 53 du corpus), nous supposons que Victor Hugo demandait à être informé sur l'évolution de la maladie de sa femme.

³ Ce titre, trouvé ici par Victor Hugo, résume à lui seul les sentiments que le poète nourrissait à l'égard de l'institution.

/, réf. 12870

/, réf. 1287

50. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[Papier imprimé aux initiales :] FH

r

Jeudi. [28 mai 1868]¹

Cher Père.

Si nos Parisiens tardent ainsi à revenir à Bruxelles, c'est qu'évidemment Charles veut abréger autant que possible les moments nécessairement pénibles qui précéderont ici l'accouchement d'Alice. Il est évident que la pauvre mère souffrira de retrouver le berceau et la petite voiture vides, et qu'elle ne sera soulagée que le jour où elle pourra les remplir de nouveau. De là les délais. Mais je ne m'explique pas pourquoi Charles ne t'écrit pas. Je sais qu'il travaille à un nouveau livre, mais cela ne justifie pas son silence.

La collection des photographies qui forment la galerie Hugo doit être bien curieuse; et je serais bien aise de l'avoir ou tout au moins de la voir. Est-ce possible ?

Tu veux bien me demander des nouvelles de mon livre sur l'Académie. Il est presque terminé, mais Dieu sait quand il paraîtra². Lacroix, qui sait que j'y travaille depuis dix-huit mois et qui avait approuvé lui-même le plan que je lui expliquais devant toi, m'a signifié à la dernière heure qu'il ne pouvait accepter un ouvrage en *deux volumes*, qu'il n'en voulait qu'*un seul* et qu'il voulait purement et simplement les discours de réception avec une

¹ Nous proposons cette date en nous appuyant sur une information de François-Victor (note 7) : c'est le jeudi 28 mai 1868 que fut joué une nouvelle fois *Hernani* au Théâtre Français.

² Ce livre ne sera jamais publié et le manuscrit jusqu'à présent est introuvable. Pourtant, jusqu'en 1870, nous trouvons encore des traces du projet qui s'intitulait alors : *Les treize de l'Académie*.

introduction sur les académiciens qui les ont prononcés. J'ai eu beau lui rappeler que tel n'était pas le plan indiqué par moi et approuvé par lui, et que, d'après les termes mêmes de notre traité, il me demandait une histoire littéraire depuis la création de l'Académie jusqu'à nos jours³. Il n'a pas voulu démordre de sa nouvelle interprétation. J'ai donc dû immédiatement interrompre ma grande histoire presque finie pour faire une introduction aux discours de réception. D'où il résulte que ce livre qui m'avait pris tant de temps et qui avait nécessité tant de recherches, me reste sur les bras comme un capital improductif⁴. Il n'y aurait que demi-mal dans l'enterrement de ce livre, s'il n'impliquait pas la perte des quinze cents francs sur lesquels je comptais pour parer aux éventualités de mon budget personnel. Lacroix m'a mis dans un véritable embarras par sa mauvaise foi. J'aurais été prévenu par lui, il y a un an, que cette petite catastrophe intime ne me serait pas arrivée.

Quoi qu'il en soit, je me console en travaillant d'arrache-pied et en attendant ta venue.

Madame Atwood m'écrit de New York qu'elle attend toujours ton récit (story) pour son journal américain⁵. Elle tient à ta disposition 600 livres qu'elle déposerait où tu voudrais. Que dois-je lui répondre ?

Les représentations d'*Hernani* ont été interrompues ici par l'indisposition de l'acteur chargé de Ruy Gomez⁶. Mais si *Hernani* est

³ François-Victor avait traité avec Albert Lacroix dès décembre 1866 pour la publication de son livre : "[...] J'ai traité avec Lacroix pour l'*Académie peinte par elle-même*, dans des termes honorables, sinon brillants. [...]"

⁴ De nombreux carnets inédits témoignent des recherches étendues que fit François-Victor pour son ouvrage (cf. France Vernor Guille, *François-Victor Hugo et son oeuvre*, Paris, Nizet, 1950, pp. 223-228).

⁵ La journaliste américaine sollicitait avec insistance depuis janvier 1868 la primeur de la traduction anglaise de *l'Homme qui rit*. Victor Hugo persistera dans son refus.

⁶ Le rôle de Ruy Gomez était tenu par M. Emmanuel et la dernière représentation eut lieu le 12 mai 1868.

interrompu à Bruxelles, je vois avec plaisir qu'on le joue ce soir à Paris⁷. Il y a au moins compensation !

Je t'embrasse bien tendrement et bien respectueusement, cher père.

Ton V.

P.S. *Détails de ménage*. Sois assez bon pour joindre à ton prochain envoi d'argent 238 fr. pour nos contributions foncières. - Tu feras bien de commander bientôt une nouvelle pièce de vin. Car nous serons nombreux à la table de la place des Barricades, et par ces chaleurs, on est bien altéré.

Aut. MVH, α 419.
Saisie PL/TL001726.
Coll. PL/EB-20/03/91.

⁷ Le registre journalier du Théâtre Français atteste de deux ultimes représentations en 1868 : le jeudi 28 mai et le dimanche 31 mai.

51. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

[28 mai 1868]

Mon cher maître,

On me demande d'introduire près de vous M. Nyon, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, mais qui se recommande déjà de lui-même par son désir d'attacher son nom et sa musique à une grande oeuvre¹. Je lui donne bien volontiers cette lettre, dont il n'avait pas besoin pour vous trouver bien veillant, et dont je profite pour vous dire une fois de plus combien profondément je suis à vous.

Auguste Vacquerie.

Paris 28 mai 68.

Aut. MVH, 3499.
Saisie PL/TL002747.
Coll. JG/PL-20/02/91.

¹ Victor Hugo reçut très courtoisement ce compositeur à Hauteville House le 8 juin 1868 mais ne consentit pas à laisser mettre *Ruy Blas* en musique.

52. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. in haste¹. - Dimanche 31 mai [1868]

Mon Victor, voici sous ce pli une traite à ton ordre sur Mallet frères de 700 fr - les 200 fr. de ton mois prélevés, il te restera 500 f. sur lesquels tu paieras cet impôt belgiquois² (qui me paraît excessif et revient souvent) le reste tu l'auras en compte pour la dépense de Bruxelles. - Lis la lettre ci-contre qui t'est adressée³. Vois si tu peux concéder la chose, à moins que tes traités ne s'y opposent. Fais une réponse prompte et cordiale. Mon enfant bien-aimé, il me tarde de te serrer dans mes bras. - Toi et tous. -

Je t'apporterai toute la *galerie Hugo*. A. Garnier m'a remis pour toi un exemplaire complet⁴.

52.A LOUIS DOYNEL A FRANÇOIS-VICTOR HUGO

Rennes, mardi [26] mai 68⁵

Monsieur,

N'allez pas sur mon audace étrange me blâmer⁶. Je connais votre

¹ "A la hâte", en langue anglaise.

² Voir la lettre n° 50 du corpus/

³ Voir la lettre n° 52A ci-après/

⁴ Arsène Garnier, Normand, était photographe à Guernesey. La Maison de Victor Hugo possède plusieurs des portraits qu'il fit de Victor Hugo en 1868.

⁵ La lettre de Victor Hugo du 31 mai, le contexte de la lettre de Louis Doynel (cf. note 7) nous autorisent à proposer cette date.

⁶ Cette phrase a été soulignée d'un trait de plume par Victor Hugo. Nous supposons qu'il

l, réf. 12874

l, réf. 12876

sympathie et celle de votre illustre père pour tout ce qui est jeune, pour tout ce qui demande une place au soleil.

Voilà mon seul titre.

Nous sommes ici, à Rennes, quelques jeunes gens, nous avons fondé un journal, *la Jeunesse*⁷.

Il y a quelque temps nous avons commencé la publication d'une traduction inédite en vers du Roi Lear de Shakespeare⁸.

De Shakespeare de qui votre nom, Monsieur, est maintenant inséparable en France.

A cette traduction, il manque une étude sur le drame.

Je devais la faire.

Mais je n'ose soulever cette colossale armure de Shakespeare.

Alors, Monsieur, je me suis rappelé ces admirables pages qui, dans votre traduction, précèdent l'oeuvre du grand tragique - vestibule admirable d'un monument sublime⁹.

Ce sont ces pages que je vous demande la permission de transcrire dans notre journal¹⁰.

Ce sera là une consécration dont nous sommes indignes mais dont nous serons d'autant plus reconnaissants.

C'est au grand fleuve de faire l'aumône d'un peu de son onde.

Je m'étonne en terminant que j'ai osé vous demander pareille faveur. Ce sera à vous, Monsieur, de me dire si j'ai eu tort.

avait remarqué cet alexandrin.

⁷ *La Jeunesse*, revue littéraire, paraissait tous les dimanches depuis mars 1868. La publication cessera en mars 1869.

⁸ Cette traduction, signée par l'abbé Herpin, avait commencé à paraître dans le n° 9 du 17 mai 1868.

⁹ Louis Doynel fait allusion à l'introduction au *Roi Lear*, rédigée par François-Victor et publiée dans le volume IX, intitulé *La Famille*, de sa traduction de l'oeuvre de Shakespeare (Paris, Pagnerre, 1862).

¹⁰ François-Victor donnera son accord et son texte paraîtra dans le n° 14 du 21 juin 1868.

Je vous admire, Monsieur, et vous prie de mettre aux pieds de votre père, mes hommages et ceux de notre rédaction entière.

Louis DOYNEL

secrétaire du journal *La Jeunesse*
Rue de Paris, 9 à Rennes

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 688-689.
Saisie PL/TL002709.
Coll. PL/MLP-19/03/91.

53. CHARLES HUGO A SON PERE

[*Papier bordé de noir*]

Paris, 6 Juin 1868.

Mon petit père bien-aimé,

D'abord, des nouvelles de maman. Tu sais qu'elle est très gravement atteinte. J'en ai causé avec M. Axenfeld qui ne m'a pas dissimulé le danger de chaque minute auquel elle est exposée. Il y a, dans sa santé, des *désordres fondamentaux* qui ne permettent pas d'espérer de guérison et auxquels il n'y a que des palliatifs. Le coeur est hypertrophié, les artères sont dilatées outre mesure, ont perdu leur élasticité et offrent, en plusieurs endroits, des plaques graisseuses et calcaires qui constituent une modification de tissu sans remède possible et pouvant se rompre à tout moment et amener une hémorragie fatale. Ainsi, danger dans la circulation du sang du côté du coeur, danger dans l'insuffisance des contractions du ventricule gauche et de l'oreillette, danger dans la diminution d'élasticité des artères et dans la dégénérescence de leur tissu. Tu vois qu'il y a là de quoi trembler à chaque minute et que la vie de ceux qui la soignent est une anxiété de tous les instants. Il se joint à tout cela, depuis les chaleurs, un redoublement d'oppression et une fâcheuse inappétence accompagnés de nausées et de vômissements.

Depuis trois jours pourtant, il y a du mieux de ce côté-là. Les nausées ont diminué, les vômissements ont presque disparu et l'appétit tend à revenir. Le sommeil est bon.

Quant à la maladie organique, elle ne se développe heureusement pas. Depuis six mois, l'état n'a pas changé. La circulation du sang, grâce à la digitaline qui seule peut avoir de l'action, s'est régularisée et le pouls est

bon¹. En somme, tout en restant sur le qui-vive, nous n'avons pas à nous plaindre. Mais tout ce qu'on peut espérer de mieux, c'est que maman se *maintienne* dans l'état où elle est à présent.

Je n'ai pas besoin de te dire de quels soins incessants on l'entoure et qui nécessiteront sa présence ici pendant 1 mois encore. Je la quitte le moins possible. Alice et moi nous sommes presque toujours là, sauf de quatre à six, heures de nos sorties. Je travaille près d'elle et je lui lis mon travail.

M. Axenfeld a recommandé une promenade en voiture découverte de deux heures, chaque jour. Il a de plus conseillé les distractions douces, les conserves à table pour stimuler l'appétit². Aussi avons-nous régulièrement un ami à dîner chaque soir. Tu trouveras donc une augmentation dans notre budget sur ces deux points.

Quant à Alice, n'aie aucune crainte. M. Axenfeld, d'accord en cela avec Emile³, considère le voyage en chemin [de]⁴ fer comme n'offrant aucun inconvénient. C'est une locomotion douce et moins cahotée que celle d'une voiture sur les pavés. De plus le voyage est court. Alice enfin est encore loin d'accoucher. Nous n'attendons le retour de George, comme tu dis si bien, que dans deux bons mois.

Nous comptons donc prolonger notre séjour à Paris autant que possible. Pour ma mère, que nous ramènerons avec nous, et que notre présence rend heureuse et pour Alice, que la présence de tant d'objets qui lui

¹ C'est en 1868 que le pharmacien français Claude Nativelle (1812-1889) obtint la digitaline (principe actif de la digitale) pure et cristallisable et qu'il en montra les effets thérapeutiques en cardiologie : sous l'influence d'une très faible dose de digitaline, dit Pierre Larousse "le pouls diminue de fréquence dans des proportions variables et, en même temps, il acquiert un certain degré de plénitude, de dureté et de résistance."

² Les conserves ici désignent les préparations pharmaceutiques à base de pulpes de fruit sucrées destinées à aiguïser l'appétit et conservées selon le principe de stérilisation mis au point par Nicolas Appert (1750-1841).

³ Emile Allix.

⁴ Manifestement, Charles a oublié ce mot.

rappelleraient Georges à Bruxelles, pourrait replonger dans les larmes. A tous ces points de vue, notre séjour ici n'est qu'utile. Rien ne serait plus mauvais pour la future mère que les émotions violentes d'un désespoir qu'on rouvrirait et qui pourrait amener des évanouissements, aujourd'hui heureusement conjurés.

Tel est le résultat de la consultation des médecins sur ce point important qui paraissait tant et à si juste titre te préoccuper dans ta dernière et douce lettre⁵.

Pour en finir avec notre petit intérieur et avant de passer aux chiffres, j'ajoute que mon travail avance. Je suis en pleine éclosion. J'ai lu dernièrement à Vacquerie un long passage qui a paru lui faire plaisir. Je compte avoir fini la première partie *Bruxelles* à la fin du mois et la livrer immédiatement à Girardin qui la publiera, je l'espère, après le roman de Meurice, aujourd'hui en cours de publication et que tu reçois sans doute⁶.

Dis-moi quand je rentre dans mes 225 francs mensuels, qui me seront bien doux à voir reparaître à l'horizon⁷.

Nous avons vu à peu près tous nos amis. Ma mère est très entourée. Mais il lui est presque défendu de dîner en ville et ce n'est que rarement, et quand il n'y a pas d'étages à monter, que nous la menons dîner en ville.

Nous avons fait faire ici chez Bertall⁸ des augmentations du petit portrait de Georges que tu as vu à Chaudfontaine (à 3 mois)⁹. Nous avons

⁵ Cette lettre (voir n° 45 du corpus) n'a pas encore été retrouvée à ce jour.

réf. 12871

⁶ Emile de Girardin (1806-1881), journaliste, expulsé après le coup d'Etat puis rallié à l'Empire, avait racheté le journal *la Liberté* (1^{er} numéro le 15 juillet 1865) en 1866. Ce journal démocratique cherchait à substituer la politique des espérances à celle des regrets. Depuis le 1^{er} juin 1868, paraissait en feuilleton dans ses colonnes le roman "de mœurs contemporaines" de Paul Meurice : *Cesara*.

⁷ Voir la lettre n° 19 du corpus (note 5) et celle n° 56.

réf. 12851
et 8016

⁸ Charles Albert d'Arnoux dit Bertall (1820-1882) était illustrateur, caricaturiste et photographe. Il tenait son pseudonyme de Balzac dont il illustra les oeuvres. En 1867, il se rendit à Bruxelles et fit de Victor Hugo et de sa famille de nombreux portraits.

⁹ Le 29 août 1867, Victor Hugo et sa famille étaient venus passer une quinzaine de jours dans

fait tirer des portraits-cartes d'après ces augmentations et ajouter les cheveux de souvenir. Il ressemble <ainsi> très bien à ce qu'il était à un an¹⁰. Je t'envoie une des meilleures épreuves de ce petit portrait. J'en enverrai une prochainement à Madame Drouet, quand on en aura tiré davantage. Dis-lui bien en attendant à quel point nous l'aimons d'avoir ainsi aimé et pleuré notre cher enfant.

J'ai vu Alfred qui m'a donné de bonnes nouvelles de toi et qui m'a chargé de te dire qu'il avait fait ta commission¹¹.

Ton fils tendre, ému, et respectueux

C.

(ne pas oublier que nous sommes trois personnes au lieu d'une.)

25 avril -----	23,05		
26 - -----	23 25	} blanch. 20 fr.	
27 - -----	31 60		Bas. 5.
28 - -----	20 55		gants 2.50
29 - -----	136 15		(charbon et bois -)
30 - -----	22 75		
1 ^{er} mai -----	32 85	(un ami.)	
2 - -----	33 65	(id)	
3 - -----	23 15		
4 - -----	33 20	(un ami)	
5 - -----	23 85		
6 - -----	87 85	(blanch. 17.45 trois amis.)	
7 - -----	21 25		

cette petite commune belge de 2600 h., située à 5 km de Liège et dont les eaux thermales passaient pour les plus renommées après Spa. Juliette Drouet qui faisait partie du voyage avait alors servi de lectrice à Madame Hugo dont la vue s'altérait de plus en plus.

¹⁰ Victor Hugo n'avait pas revu son petit-fils depuis le 10 octobre 1867. L'enfant avait alors six mois. Cette pratique curieuse, disparue de nos jours, lui permettait donc de garder le souvenir, plus ou moins fidèle, du petit garçon d'un an.

¹¹ Alfred Asseline (1823-1891) était le cousin germain de madame Hugo. Il vouait à Victor Hugo une admiration profonde qui jamais ne se démentit. Installé à Jersey depuis le coup d'Etat, il rendait fréquemment visite au poète à Guernesey. C'est ainsi que le huitième agenda de Guernesey (M, t. XIV, p.1367) mentionne sa venue le 21 mai 1868 ainsi que son départ pour Jersey puis pour Paris le 22 mai. Nous ignorons malheureusement de quel message il était porteur.

8 - -----	23 10	
9 - -----	49 65	(deux amis)
10 - -----	28 90	(un ami)
11 - -----	44 60	(deux amis)
12 - -----	27 35	
13 - -----	51	(blanchissage 22.25)
14 - -----	28 90	
15 - -----	73 20	(quatre amis)
	<hr/>	
	839 85	
	<hr/>	

	report ¹²	839 85	
16 - -----	26 45		
17 - -----	26 55		
18 - -----	218 10		{ robe pour maman
19 - -----	20 05		{ 169.75
20 - -----	24 50		{ blanch. 20.80
21 - -----	30 70		(un ami)
22 - -----	30 60		(blanch. 18.85)
23 - -----	24		
24 - -----	20 30		
25 - -----	47 55		(deux amis)
26 - -----	27 10		(un ami)
27 - -----	21 45		
28 - -----	31 70		(un ami)
29 - -----	28 70		
30 - -----	38 15		(un ami)
	15		(blanchissage)
	<hr/>		
	1470 15 ¹³		
plus voiture			
en moyenne 5 fr. par jour			
en 36 j. -----	175 ^{fr} 60		
	<hr/>		
	1645 75		

Le 25 avril restait		
à Marianne -----	270 fr	
on lui a donné d'abord	700	
puis -----	1000	
	<hr/>	
(fonds Meurice)	1970	
Dépenses ---	1645 75	
	<hr/>	

Le 31 il reste donc
à Marianne ----- 324 25

¹² Le compte de Charles se poursuit au verso de la page.

¹³ Nous totalisons, pour notre part, 1470,75 francs.

Dépense totale ----- 1645 75
à déduire la robe de maman 169 20¹⁴

reste (pour 36 jours) -- 1524 55¹⁵

Ce qui donne pour chaque jour - (voiture comprise, table,
blanchissage, médicaments, etc.) 46 francs 90

Maintenant maman me charge de te dire qu'elle devra 4 mois de loyer le 17
de ce mois à 350 fr. par mois.-
soit 1400 fr.
plus le domestique et quelques menus faux frais - 100 fr environ 1500 fr

Il est à ajouter que je ne compte pas ici les 6 premiers jours de juin qui ne sont
pas encore additionnés par Marianne et qui ont déjà employé la majeure
partie des 324,25 qu'elle avait encore au 31 mai.

Aut. MVH, α 675.
Lu, saisi EB/TL002896-04/04/91.
Coll. PL/EB-15/04/91.
Pour les comptes :
Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f. 123.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

¹⁴ Cette somme ne correspond au prix de la robe de Madame Hugo mentionné plus haut.
Charles avait écrit : 169,75 francs.

¹⁵ Cette soustraction est aberrante. Nous totalisons, pour notre part, 1476,25 francs.

54. LEON BOCHET A CHARLES HUGO ; CHARLES HUGO A SON PERE

[*en-tête :*]
 Agence des Théâtres
 24, Boulevard des Italiens, 24
 Paris

8 Juin 1868

Mon cher Charles.

Je voudrais savoir à quelles conditions ton père laisserait jouer au théâtre de la Gaîté soit *Lucrece Borgia* soit *Marie Tudor*¹. Quelle époque il fixerait et quelle prime. &c &c.

Veux-tu bien lui écrire et me transmettre sa réponse.

A toi de coeur

L. Bochet²

[*Charles écrit au verso de la lettre de Léon Bochet.*]

Mon bon petit père, j'ai rencontré ces jours-ci Léon Bochet. Il m'a dit qu'il viendrait me voir pour me prier de t'écrire et de te demander à quelles conditions tu consentirais à laisser jouer à la Gaîté *Lucrece Borgia* ou *Marie Tudor*. Je lui ai dit de m'écrire un mot que je t'enverrais : _ _ _

¹ Le théâtre de la Gaîté, un des plus anciens théâtres de Paris, avait été entièrement démoli en 1862 quand on détruisit une partie du boulevard du Temple, puis reconstruit square des Arts-et-Métiers. *Lucrece Borgia* et *Marie Tudor*, les deux drames en vers de Victor Hugo, avaient été représentés tous deux pour la première fois au théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'un le 2 février 1833, l'autre le 6 novembre 1833.

² Léon Bochet, dont nous savons peu de choses, est surtout connu comme un traducteur d'oeuvres littéraires anglaises.

Voici son mot, je te l'envoie.

Bochet désirerait une prompte réponse, courrier pour courrier, car cela presse, paraît-il.

Réponds-lui donc cette semaine et, pour être sûr que la réponse ne s'égarera pas à l'agence des Théâtres, envoie-la-moi³. Je la lui remettrai le jour même à lui-même.

Maman va toujours de même.

Tu as dû recevoir une longue lettre de moi hier mardi.

Ton fils tendre et respectueux

Charles Hugo

9 Juin 1868.

- Bochet est dans cette affaire le fondé de pouvoir du directeur, M. Victor Koning⁴. -

Aut. MVH, α 676.
Lu, saisi EB/TL002897-04/04/91.
Coll. PL/EB-15/04/91.

³ L'agence des Théâtres, où travaillait Léon Bochet, était une société commerciale spécialisée dans la vente des billets.

⁴ Victor Koning avait été nommé directeur du théâtre de la Gaîté le 1^{er} avril 1868 et le restera jusqu'au 13 mars 1869. On connaît de lui essentiellement des souvenirs de théâtre : *Les coulisses parisiennes* (Dentu, 1864) et *Voyage autour du demi-monde* (Dentu, 1866).

55. VICTOR HUGO A SA FEMME

H.H. 11 juin - [1868]

Je sais, chère femme bien aimée, que le *statu quo* se maintient pour toi dans de très bonnes conditions, et j'espère que notre réunion prochaine à Bruxelles te rendra toute ta santé en nous rendant toute notre joie. - Voici de l'argent en attendant. Tu trouveras sous ce pli une traite à ton ordre sur Mallet frères de 2600f sur ces 2600f paie tes quatre mois de loyer échéant

le 17 juin -----	1400 ^f
il te restera en compte -----	1200

	2600

Je travaille. Je suis bien content que Charles travaille. Je pense à notre Georges; je le vois dans le passé. Je le revois dans l'avenir.

Ne demande plus d'argent à Meurice, il m'écrit qu'il n'en a plus à moi, ou qu'il en a bien peu, s'il lui en reste.

Dis à Vacquerie que je vais lui écrire.

- Je t'embrasse tendrement.

V

56. VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES

H.H. 11 juin [1868]

Mon bien aimé Charles, je me rassure en pensant que Mme Luthereau (tu l'as connue à Bruxelles) était il y a dix-sept ans, juste dans l'état où est aujourd'hui ta mère¹. Mme Luthereau est encore pleine de vie, mais astreinte à des précautions. C'est aussi le cas de ta mère bien-aimée. Voltaire a été pot fêlé jusqu'à quatre-vingt quatre ans². Donc ayons confiance et bon espoir. J'espère aussi en Georges. Il va revenir, le doux être. Tout le monde ici a repleuré en voyant l'exquis portrait. Envoie-le bien vite à Mme Drouet qui l'a fait encadrer et ne veut plus s'en séparer. De cette façon je le reprendrai. Tâche aussi de l'envoyer à Julie. Nous adorons Georges ici. Il me semble la nuit entendre le bruissement de ses petites aîles. - je suis bien content que tu travailles. Si tu étais ici nous nous lirions ce que nous faisons; mais nous allons nous retrouver à Bruxelles. - Ta pension t'a été avancée jusqu'au 1^{er} juillet. Tu redois donc une traite de 1100f - payée pour toi par Meurice 250 fr - mais voici ce que je ferai : sur les 375 f. de la rente italienne échéant le 1^{er} juillet, je te donnerai ces 250 fr. que je reprendrai en remboursement³. De

¹ M. et Mme Luthereau étaient d'excellents amis de Juliette Drouet. Ils l'hébergeront à Bruxelles, passage du Prince, en 1851-1852 et donneront maintes preuves d'amitié à Victor Hugo à la même époque. Le poète n'oubliera pas leur dévouement et ne manquera jamais de leur venir en aide quand ils connaîtront des moments difficiles. C'est ainsi qu'en mai 1869 il demandera à Paul Meurice de trouver un emploi pour M. Luthereau, "[...] un excellent, brave et spirituel homme, qui est artiste et écrivain, qui a été imprimeur à Bruxelles et journaliste à Paris, et que j'aime et estime de tout mon coeur. [...]" / (Réf. 9443.)

² François Marie Arouet dit Voltaire (1694-1778) eut toute sa vie une santé chancelante ; de constitution fragile, il s'exposa aux maladies les plus diverses. "Je suis né tué" dira-t-il, mais sa fragilité résista et, vieillard à trente ans, il le restera jusqu'à quatre-vingt-quatre ans.

³ La lettre de Victor Hugo à son fils cadet du 25 juin 1868 (voir la lettre n° 58 du corpus) / réf. 8156

cette façon tu en seras exonéré et tu toucheras ta pension de 225 par mois le 1er juillet, comme si tu ne me devais rien. Tu comprends, je prends ta dette pour moi, et je pense que tu m'approuves. - Quant à la porte S^t Martin, réponds lui⁴ : la première chose à faire, c'est que M. Victor Koning s'informe si le gouvernement laisserait jouer *Lucrèce Borgia* ou *Marie Tudor*. On dira évidemment *non*.

Je vous embrasse tous trois, toi et Alice et Georges

Aut. MVH, α 459.
Saisie PL/TL002711.

éclaire le décompte qu'il fait ici à Charles. Précisons que la "rente italienne" venait de titres achetés par Victor Hugo mais qu'il refusait de percevoir les intérêts que lui rapportait ce placement. Nous supposons que la politique de l'Empire vis-à-vis de la question italienne lui dictait cette répugnance. Quoi qu'il en soit, ces 375 francs se percevaient par semestre et Victor Hugo en faisait don à ses fils. Ici, il explique qu'il a envoyé directement à Paul Meurice la dette de 250 francs de Charles et qu'il récupère cet argent selon une autre répartition financière.

⁴ Nous pensons que Victor Hugo fait ici une erreur. Il ne s'agit pas du théâtre de la Porte-Saint-Martin mais du théâtre de la Gaîté. Un retour dans le passé de *Marie Tudor* et *Lucrèce Borgia* l'a sans doute conduit à cette confusion !

57. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[*Papier imprimé aux initiales :*] FH

r

Dimanche. 21 [juin 1868]

Cher père,

Lequeux¹ est venu me prévenir, d'après l'avis de Rosez², qu'on imprimait clandestinement ici *Napoléon le Petit*³. Y a-t-il un moyen d'empêcher cette dilapidation ? La revendication de ta propriété est-elle possible, malgré la loi Faider⁴ ? Toutes les formalités requises, pour la prise de propriété de *Napoléon le Petit* ont-elles été remplies au moment de l'apparition ? Voilà les questions que Lequeux pose sans les résoudre ! Décide ce qu'il y a à faire, s'il y a à faire quelque chose.

Lacroix est parti pour Paris avec sa famille. Il s'installe en France pour quelques mois. Il y a en ce moment une émigration générale de nos connaissances et de nos amis. Bérardi est aussi parti pour Paris afin de retrouver sa moitié qu'il compte mener à Bade⁵. Frédérix est à Liège. Il fait ici

¹ M. Lequeux travaillait dans la maison d'édition d'Albert Lacroix, Verboeckhoven et Cie.

² Nous pensons qu'il doit s'agir du libraire Alphonse Rosez, ami des fils de Victor Hugo et dont la librairie se trouvait place de la Monnaie à Bruxelles.

³ *Napoléon le Petit*, pamphlet jubilatoire et libérateur contre Napoléon III, parut le 8 août 1852 à Bruxelles avec l'aide de Pierre-Jules Hetzel lui-même réfugié à Bruxelles. Le succès du livre fut inouï, en Belgique bien sûr, mais aussi en France, dans les pays limitrophes, et au-delà des mers, jusqu'à New York. Un tel succès ne pouvait qu'encourager les contrefaçons.

⁴ Le magistrat belge Faider proposa que fussent poursuivis tous ceux qui, par l'intermédiaire des livres et des journaux publiés en Belgique, insultaient les chefs des gouvernements étrangers. Cette loi, que Victor Hugo pensait avoir été faite exprès pour lui, fut votée le 20 décembre 1852. Sous la pression de cette loi, Victor Hugo avait quitté spontanément le sol belge le 1^{er} août 1852, tenant ainsi l'engagement qu'il avait pris de quitter la Belgique lorsque paraîtrait *Napoléon le Petit*.

⁵ Ville du Nord de la Suisse (27 313 habitants en 1866), célèbre pour ses eaux thermales.

une chaleur digne des tropiques, et tout le monde cherche l'ombre et envie la nudité des statues.

Tu dois avoir le dernier numéro de *la Lanterne*⁶. Ce Rochefort est-il assez ravissant ! aussi quel succès ! Ce n'est pas seulement à Paris qu'on fait la queue pour le lire, c'est à Bruxelles. Les kiosques belges ne peuvent pas suffire aux demandes⁷. Puisse ce livre donner un peu d'esprit aux bipèdes de Céans ! J'ai eu récemment avec Bourson (élève de <Brat> et Saint-Omer)⁸ une conversation que je te conterai. Attends-toi à être mis au pillage par moi. J'aurai besoin, pour ma préface, de quelques détails sur la réception à l'Académie qui terminera mon volume⁹. - Voici les réceptions que je raconte : 1 Corneille, 2 Bossuet, 3 Racine, 4, Lafontaine, 5 Boileau, 6 Fenelon, 7 La Bruyère, 8 Montesquieu, 9 Voltaire, 10 Buffon, 11 Chateaubriand, 12 Lamartine, 13 toi ! Faut-il joindre Massillon à cette réunion¹⁰ ?

J'ai eu ici à dîner Gouzien qui fonde décidément sa revue sous le titre de *la Vie Moderne*¹¹. Il compte que tu ne lui refuseras pas un dessin. En voilà

⁶ Le premier numéro de *la Lanterne*, publication pamphlétaire hebdomadaire du format d'un petit livre de poche, datait du 31 mai 1868. Son fondateur et rédacteur était le marquis Henri de Rochefort-Lucay (1830-1913), qui s'était fait une belle réputation de journaliste frondeur au *Figaro* puis au *Soleil*. Dès le second numéro (celui du 6 juin 1868), l'empire se fâcha et fit saisir la publication. Par la suite, chaque numéro de *la Lanterne* donna lieu à poursuites.

⁷ Le public s'emballa dès le premier numéro. L'imprimeur avait prévu un tirage maximum de 15 000 exemplaires ; il fallut en imprimer 175 000.

⁸ Pierre Philippe Bourson, d'origine française (il naquit à Blaye en 1801) était directeur du journal *le Moniteur belge*. Lui et sa femme, Elisabeth, faisaient partie du cercle d'amis de Victor Hugo à Bruxelles en 1852. Ici, si nous comprenons le ton sarcastique de François-Victor, nous n'avons pu, en revanche, savoir à qui il faisait allusion et pourquoi.

⁹ Il s'agit bien sûr de la réception de son père à l'Académie française le 3 juin 1841.

¹⁰ François-Victor souhaitait embrasser toute l'histoire de l'Académie française en évoquant les écrivains les plus illustres : Pierre Corneille élu en 1647, Jacques Benigne Bossuet en 1671, Jean Racine en 1673, Jean de la Fontaine en 1684, Nicolas Boileau en 1684, François Fénelon en 1691, Jean de la Bruyère en 1693, Charles de Montesquieu en 1727, Voltaire en 1746, Georges Louis Buffon en 1753, François-René de Chateaubriand en 1811, Alphonse de Lamartine en 1829. Jean-Baptiste Massillon, élu en 1719, est ajouté ici pour conjurer le nombre 13 attaché au nom de Victor Hugo. Le lecteur pourra consulter les agendas de Guernesey (*M*, t. X, p. 1429) pour se rendre compte de la répugnance de Victor Hugo à l'égard de ce nombre.

¹¹ Nous n'avons trouvé aucun journal portant ce titre à cette époque. A notre connaissance,

encore un qui te comprend !

J'ai d'assez bonnes nouvelles de nos transfuges parisiens. Les monstres vont bien, mais ils m'écrivent qu'ils ne reviennent pas à Bruxelles avant le 10 Juillet ! Font-ils assez durer l'école buissonnière ! Je t'embrasse tendrement, cher père vénéré.

A bientôt et à jamais

V.

J'ai fait ce que tu m'as dit pour *la Jeunesse* de Rennes¹².

Comptes de Bruxelles
(du 17 Mai au 21 Juin 1868)

Recettes.		
Traite envoyée le 17 Mai ¹³ -----		250
Traite (de 700) dont pour la maison ¹⁴ -----		262
		512
Dépenses		f c
Reliquat mentionné dans le dernier compte ¹⁵ -----		71
Dépenses de nourriture (du 17 Mai au 21 Juin voir le détail ci-contre) -----		337,88
Bière -----		2,25
Gratification à Thérèse -----		10
Blanchissage -----		5,13
Id. (grands rideaux, tentures, etc.) -----		14,22
Epicerie -----		19,86
Bière -----		2,25
Blanchissage -----		8,12

le n° 1 d'un journal appelé *la Vie Moderne* paraîtra en avril 1879, et parmi les fondateurs ne figure nullement le nom d'Armand Gouzien.

¹² Voir la lettre n° 52 du corpus

L, réf. 8121

¹³ François-Victor se trompe. Son père lui avait envoyé cet argent le 22 mai (voir la lettre n° 49 du corpus).

L, réf. 8155

¹⁴ Cette somme fut envoyée par Victor Hugo le 31 mai (voir la lettre n° 52 du corpus).

L, réf. 8121

¹⁵ Voir la lettre n° 48 du corpus

L, réf. 12872

Fumier -----	5
Semences -----	7,20
Jardinier -----	10
Cognac -----	5,50
Blanchissage -----	6,14
Id. -----	5,95
Savon -----	1,20
Escompte -----	60
Id -----	1,20
Correspondance avec Adèle -----	1,80
Id -----	1,60
Croix de bois sculptée pour George -----	50

560,90¹⁶

Dépenses -----	560,90
Recettes -----	512
dû par mon père -----	<u>48^f90^c</u>

Détail des dépenses de nourriture.
(du 18 Mai au 21 Juin)

18 Mai -----	8,81
19 -----	10,65
20 -----	7,98
21 -----	8,65
22 -----	9,03
23 -----	9,80
24 -----	7,77
25 -----	8,47
26 -----	13,15
27 -----	9,31
28 -----	7,83
29 -----	71,95
30 -----	8,89
31 -----	9,10
1 ^{er} Juin -----	11,23
2 -----	6,52
3 -----	10,90
4 -----	8,17
5 -----	9,96
6 -----	8,45
7 -----	12,44
8 -----	9,14
9 -----	6,84
10 -----	13,27
11 -----	9,87
12 -----	8,33
13 -----	13,77
14 -----	8,95
15 -----	12,17
16 -----	9,74
17 -----	11,22
18 -----	10,14
19 -----	8,95

¹⁶ Ce total est faux. Nous totalisons pour notre part 566,90 francs.

20	-----	9,15
21	-----	7,18
		<hr/>
		337,88 ¹⁷

Se souvenir que la pension d'Adèle doit être expédiée d'Europe *quinze jours* d'avance par les malles¹⁸ qui partent de Southampton le 2 et le 17 de chaque mois.

Aut. MVH, α 418.
 Saisie PL/TL001725.
 Coll. PL/EB-20/03/91.
 Pour les comptes :
 Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f. 126.
 Coll. PL/MLP-11/05/91.

¹⁷ Ce total est faux. Nous totalisons pour notre part 397,78 francs.

¹⁸ Service de transport de la poste.

58. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. 25 juin [1868]

Mon Victor, sous ce pli une traite à ton ordre sur Mallet frères de 1200f
qui se décomposent ainsi :

1° - Adèle 4 mois d'avance, juillet, août, 7 ^{bre} , 8 ^{br} -----	600 ^f	} 1200 ^f
2° - le loyer de Bruxelles échéant le 1 ^{er} juillet -----	500	
3° - en compte pour la maison de Bruxelles -----	100 ^f	

En outre, tu vas toucher pour moi le 1^{er} juillet le 2^e semestre italien, qui
est 375^f sur ces 375, je paie pour Charles (dette à Paul Meurice) --- 250^f
que je donne à Charles. - Il reste 125^f que je partage ainsi :

1° à Charles -----	50 ^f	
2° à toi -----	50	
3° à Georges pour ses sous de poche quand il va revenir ---	25	125
	<hr/>	<hr/>
	125	375

Maintenant fais attention :

les 250 fr pour Meurice, les 50^f pour Charles et les 25^f pour Georges
ayant été payés directement par moi, je m'en rembourse et tu les prendras
sur les 375^f italiens pour les appliquer comme suit : tes 50^f prélevés qui
élèveront ton mois à 250^f, il reste 325 -

1° - ton mois	200	(qui sera en effet 250)
2° - pour la maison de Bruxelles	125	
	<hr/>	
	325	- plus tes 50 ^f

cela fait 375..

Les 125^f ajoutés aux 100^f précédents te mettent entre les mains en
compte pour la maison de Bruxelles : 225..

Tu m'enverras la quittance du loyer pour la joindre aux autres. Je ne

suis pas d'avis de Massillon. Trop petit. Je te donnerai tous les détails que tu voudras. Tu as écrit à *la Jeunesse* une lettre charmante; tu as vu avec quel enthousiasme ils l'ont reçue. Bourson est abêti par sa Proudhonnerie. J'ai écrit pour le vin. J'aspire à te serrer dans mes bras, mon enfant bien-aimé.

Dis à M. Lequeux qu'on mettrait les contrefaçons de *Napoléon le petit* et des *Châtiments* à néant par le *Victor Hugo de l'exil*¹. C'est là l'affaire à faire.

Mais Lacroix me fait l'effet d'un homme que le séjour de Paris fait impuissant désormais.

Je suis ravi du succès de Rochefort.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 690-691.
Saisie PL/TL002712.
Coll. PL/MLP-06/04/91.

¹ Victor Hugo pensait sans doute que si le "frileux" Albert Lacroix acceptait d'éditionner le livre de Charles, les contrefaçons de ses œuvres seraient alors un échec commercial.

59.VICTOR HUGO A SES FILS

Vers le 28 ou 29 juin 1868

Attestée par l'enveloppe adressée à Charles et François-Victor¹.

Adresse :
Messieurs Charles et François-Victor Hugo

Timbre postal :
Bruxelles 30 juin 1868

Aut. fonds Jean Hugo
Vue par JG, mai 1986.
EB-Juin 1991.
Saisie PL/TL003191.

¹ Charles est encore à Paris à cette date mais il semble que Victor Hugo le croit revenu à Bruxelles.

60. CHARLES HUGO A SON PERE

*le 30 juin 1868**Attestée par la lettre n° 61/₂**(ref. 12882)*

Saisie PL/TL0060.

61. CHARLES HUGO A SON PERE

[Papier bordé de noir]

Jeudi. 2 Juillet 1868.

Mon cher petit père,

Je t'envoie la note du mois.

Je te remercie bien du cadeau que tu me fais et je t'embrasse deux fois de plus pour m'avoir si gentiment remis à flot.

Ne m'envoie pas, à moi, le 225 francs de mon mois de Juillet, mais envoie-les à Victor qui paiera pour moi, le 10, un billet de 300 francs¹. Je lui enverrai les 75 francs restant.

Pense à envoyer, dimanche, 5 courant, à Bruxelles pour que Victor ait cet argent à temps et, dans la lettre que tu nous écriras ici, avertis-moi que tu as fait cet envoi à Victor.

Maintenant voici le compte de Marianne

Je tourne la page et je t'embrasse bien fort.

ton fils respectueux

Charles

Tu as dû recevoir une lettre de moi ce matin avec deux portraits de notre George². Tu nous écriras dimanche, n'est-ce pas ? - Rien de nouveau ici,

¹ François-Victor, dans une lettre à son frère Charles, datée de juillet 1868, se plaignait de la faiblesse de la pension octroyée par leur père à leur soeur Adèle. A l'insu de Victor Hugo, il suggérait à Charles : "Ne pouvez-vous m'envoyer de Paris 300^{fr} que j'ajouterai à l'envoi mensuel de 150^f. Ma mère pourrait peut-être les emprunter à Meurice ou à Auguste [...]." Nous supposons, si l'on se rappelle que le bateau, en direction de la Barbade, partait le 2 et le 17 de chaque mois de Southampton, que ces 300 francs, ici, sont destinés à Adèle.

² Cette lettre n'a pas encore été retrouvée à ce jour/

(ref. 12883)

depuis avant-hier.

Mois de Juin 1868.

1 ^{er} Juin.	30 ^f 55	
2. -	33 50	
3 -	33 35	
4 -	29 35	
5 -	34 20	
6 -	26 55	
7. -	45 15	(deux amis)
8 -	32 10	
9 -	31 25	
10 -	39 55	
11 -	46 15	{blanchisseuse)
12 -	41 35	{un ami)
13 -	38 75	
14 -	37 45	
15 -	39 60	{un ami)
16 -	45 40	{deux amis)
17 -	36 50	{un ami)
18 -	46 70	{deux amis)
19 -	38 60	
20 -	102 70	(deux robes légères pour maman, une de percale une de barège 68 fr.) ³
21 -	48 90	(deux amis)
22 -	36 50	
23 -	24 80	
24 -	33 70	
25 -	45	(deux amis.)
26 -	37 20	
27 -	32	
28 -	19	- (eau de pougues pour Maman. 2 notes) ⁴
28 -	39	(un ami)
	43	(bas et jupons pour maman)
29 -	28 05	
30 -	21 50	
	54 75	(épicier)
	<hr/>	
	1269 15 ⁵	

³ La percale est un tissu de coton très fin. Le barège est une étoffe de laine légère et non croisée, fabriquée, à l'origine, à Barèges dans les Hautes-Pyrénées.

⁴ L'eau de Pougues est une eau minérale dont la source se trouve à Pougues-les-Eaux dans la Nièvre (1329 habitants en 1860). Cette eau, très chargée en acide carbonique et en carbonate de soude, était très recommandée, selon Pierre Larousse, "pour la gravelle, les maux d'estomac, les fièvres intermittentes."

⁵ Ce total est faux. Nous totalisons, pour notre part, 1272,15 francs.

Report ⁶ -----	1269.15
plus voitures - en moyenne 5 fr. par Jour. -	150
	<u>1419.50</u>
Marianne avait en caisse le 1 ^{er} Juin	324.25
tu as envoyé le mois dernier - 2600 fr. ⁷	
sur lesquels, 1500 fr. donnés à la maîtresse de l'hôtel ⁸ ,	
il est resté pour le ménage	1100
	<u>1424 25</u>
donc en caisse pour le mois -----	1419.50
dépensé -----	4 ^f 75.
- reste au 1 ^{er} Juillet -----	

Je pourrai avancer à Marianne jusqu'à ce que tu envoies de l'argent.
 Songe qu'il y aura avant notre départ, un mois de loyer à payer, avec les
 petits frais, domestique, linge de lit extra - c'est ----- 370fr
 qu'il faudra que tu ajoutes à l'argent que tu nous enverras pour le ménage et
 pour le retour à Bruxelles. (Voyages.)

 Aut. BN, Mss, n.a.f. 13466, f. 134-135.
 Saisie PL/TL002714.
 Coll. PL/MLP-11/05/91.

⁶ Charles écrit au verso du folio 135.

⁷ Voir la lettre n° 55 du corpus.

⁸ Il s'agit de l'hôtel Saint-Thomas-d'Aquin, rue Neuve-de-l'Université.

↳ réf. 7102

62. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

H.H. 3 juillet. [1868]

Cher Auguste, voici une lettre pour S^t Victor¹. Il va sans dire que je fais ce qu'il me demande². En voici une autre pour le directeur de la Gaîté³. Lisez-les toutes deux et soyez assez bon pour les transmettre. Vous avez, avec Meurice, réglé les conditions pour *Ruy Blas*, à l'Odéon⁴. Voulez-vous, avec lui, les régler à la Gaîté. M. V. Koning offre une prime, m'écrit Charles⁵. Quel en serait le chiffre ? Fixez-le - dans tous les cas, il faudrait dire qu'elle serait restituable au cas où la pièce serait empêchée. (Comme je le crois) c'est égal, M. Koning est un brave. - Je serai bien heureux de vous voir à Bruxelles. Mais oui, Didier vous a déshérité. J'en suis fâché pour lui⁶. Je serai charmé de voir

¹ Paul Bins, comte de Saint-Victor (1825-1881), était journaliste et critique littéraire. En 1868, dans le journal *la Liberté*, il rédigeait les comptes rendus des pièces de théâtre, des salons artistiques et des études littéraires. Ses chroniques sur les oeuvres de Victor Hugo, qui furent rassemblées en volume en 1885, manifestaient une profonde compréhension de l'oeuvre du poète. Le jour de ses obsèques, le 12 juillet 1881, ce sont les paroles de Victor Hugo qui seront lues, au seuil de l'église Saint-Germain-des-Prés : "[...] Pendant les plus sombres années de l'empire, l'exil a entendu cette voix amie, cette voix persistante, cette voix intrépide. [...]"

² Victor Hugo venait de recevoir une lettre de Saint-Victor sollicitant, pour l'actrice Lia Félix, et dans l'éventualité de la reprise de *Ruy Blas* à la Gaîté, le rôle de la reine, Doña Maria de Neubourg.

³ Le 27 juin, Victor Hugo recevait une lettre de Koning lui demandant la permission de jouer *Ruy Blas*. Il n'était plus question alors ni de *Lucrece Borgia* ni de *Marie Tudor*.

(réf. 12884)

⁴ En 1867.

⁵ Voir la lettre n° 54 du corpus, réf. 12879. Il a pu être question d'une prime dans la lettre manuscrite de Charles du 30 juin 1868, réf. 12883.

⁶ Henri Didier, mort le 8 avril, avait laissé un testament des plus bizarres et les commentaires des journaux parisiens allaient bon train. Disposant d'une importante collection d'objets d'art, Henri Didier les avait divisés en 100 lots. Un des principaux légataires était Alexandre Dumas fils et les querelles autour de la succession ne tarissaient pas. Nous supposons que Victor Hugo se moque ici gentiment d'Auguste Vacquerie.

S^t Victor. Que je voudrais être à Wildbad⁷! Je travaille. Dîtes-le à ma chère femme. - O grand esprit, à quand *Faust* ?

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 511-512.
Saisie PL/TL002579.
Coll.PL/MLP-04/05/91.

⁷ Auguste Vacquerie souffrait de rhumatismes et se rendait régulièrement en cure à Wildbad, ville du royaume de Wurtemberg, dans la vallée de l'Enz (3035 habitants en 1860). "Les eaux thermales de cette ville qui ont entre 33° et 38° s'emploient contre la goutte et les rhumatismes" précisait Pierre Larousse.

63. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

6 juillet 1868

*Attestée par l'enveloppe portant le cachet postal en date du 6 juillet 1868.**Adresse :*

Via London and Ostende
Belgique
Monsieur Francois-Victor Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :

Guernsey Jy 6 68
London Jy 7 68
Angleterre Ouest 2 7 juil. 68
Bruxelles 7 juil. 68

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 694.
Saisie PL/TL003588.
Coll. PL/MLP-06/04/91.

64. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

r

Mardi 7 juillet 68.

Mon cher maître, je reçois votre lettre et les deux qu'elle contient¹. Je vais remettre celle de Saint-Victor et garder l'autre, qui me semble un peu trop vive d'épithètes. Meurice me dit qu'il vous a déjà écrit à ce sujet. Je ne sais trop ce qu'il y a sous la demande de *Ruy Blas*. Est-ce une direction *in-extremis* qui préfère une belle fin à une faillite piteuse ? Est-ce un appât offert aux créanciers pour en obtenir des fonds et atteindre l'hiver ? L'idée de jouer *Ruy Blas* malgré l'empire est si invraisemblable que je ne peux m'empêcher de faire des suppositions à côté. Je dois dire que M. K². a l'air d'être de très bonne foi. Et puis, Charles est tellement *pour*, et a tellement promené les objections que je n'ai plus fait d'opposition.

Et puis, il y a ceci de vrai que l'interdiction de votre répertoire, venant de vous, déchargerait le gouvernement, et que, si la Gaîté met crânement la pièce en répétition, et force l'empire à un nouvel acte de brutalité plus brutal, ce sera à <v>otre bénéfice et à son dommage³. Donc, Meurice et moi, nous sommes d'avis de laisser aller, mais de n'intervenir qu'avec précaution⁴. Je

¹ Voir la lettre n° 62 du corpus.

l, réf. 11197

² Victor Koning.

³ *Ruy Blas* avait été interdit le 5 décembre 1867 (voir la lettre n° 1 du corpus, note 5), ce qui avait provoqué des remous et les journaux démocratiques ne s'étaient pas privés d'ouvrir un feu nourri sur le gouvernement impérial.

l, réf.
3432

⁴ Paul Meurice écrivait à Victor Hugo le 5 juillet : "[...] Il n'y a aucune réalisation à attendre, mais peut-être y a-t-il une bonne guerre à continuer. Cela attise la question et entretient l'opposition. Seulement ne vous avancez pas, ne vous engagez pas avec Koning, ne lui

vous engage à récrire à M. K. une lettre, non pas froide, mais calme; dites-vous, en l'écrivant, qu'elle sera *publiée*.- Pour le cas où on répèterait, Paulin Ménier⁵ est un acteur de grand talent, excellent dans les types [*mot illisible*] et canailles, mais le contraire de Don César. Mélingue valait cent fois mieux⁶. M.K. propose Frédérick, qui est bien vieux et bien fatigué, mais qui est Frédérick⁷. Pour Lia⁸, je dirai que vous étiez engagé avec Saint-Victor avant d'avoir reçu la lettre de M. K. alors, il n'y aura rien de blessant pour Mlle Page⁹. Lacressonnière¹⁰ est un acteur onctueux et mou qui n'aura guère le côté cassant de don Salluste¹¹, mais il a de la seigneurie, et à la rigueur il ira. Aucune objection contre Berton puisque vous l'aviez accepté pour l'Odéon¹². - Le théâtre en lui-même, n'est pas précisément celui que j'aurais voulu, mais

répondez que par Charles. [...]" /

/ (Réf. 12837)

⁵ Paulin Ménier (? - 1899) avait débuté au théâtre de l'Ambigu-Comique en 1836. Mais c'est au théâtre de la Gaîté qu'il affirmera son talent, créant pour chacun de ses rôles une physionomie originale. En 1868, il était devenu l'enfant gâté du grand public. Mais assurément, il manquait de distinction pour jouer le rôle de Don César de Bazan.

⁶ Etienne Mélingue (1807-1875), peintre, sculpteur et acteur dramatique était devenu célèbre en interprétant presque tous les grands drames d'Alexandre Dumas. En 1867, il devait jouer le rôle de Don Cesar au théâtre de l'Odéon mais il lui faudra attendre 1872 pour interpréter ce personnage et ce fut sa dernière apparition sur scène.

⁷ Frédérick Lemaître (1800-1876), le "grand Frédérick" comme le saluaient ses contemporains, s'était illustré à plusieurs reprises dans le théâtre de Victor Hugo : *Lucrèce Borgia* en 1833 (rôle de Gennaro), *Ruy Blas* en 1838 (rôle de Ruy Blas). Son meilleur rôle fut sans doute celui de Kean dans la pièce du même nom d'Alexandre Dumas. Ici la proposition de Victor Koning, rapportée par Vacquerie, semble surprenante (voir la lettre n° 73 du corpus, note 9).

/, réf. 12893

⁸ Adélaïde Félix dite Lia (1830 - ?), soeur de Rachel, Sarah, Rebecca, Dinah et Raphaël Félix connut une carrière théâtrale brillante même si sa soeur Rachel semblait absorber à elle seule la renommée qui pouvait s'étendre sur toute la famille.

⁹ Adèle Page avait débuté au théâtre en 1842 et se produisit sur plusieurs scènes : Vaudeville, Porte-Saint-Martin, Ambigu-Comique, Gaîté. Elle mourut à Neuilly en 1882.

¹⁰ Louis Lacressonnière (1819-1893) eut avant tout la réputation d'un artiste consciencieux et distingué. Alexandre Dumas qui l'estimait, lui confia l'interprétation de plusieurs de ses héros.

¹¹ En 1867, c'est l'acteur Beauvallet qui devait tenir ce rôle.

¹² Francisque Berton (1820-1874) aurait dû jouer le rôle de Ruy Blas à l'Odéon en 1867. Finalement, c'est le personnage de Kean qui lui vaudra de connaître une soirée houleuse le 17 février 1868 (voir la lettre n° 1 du corpus, note 7).

/, réf. 3432

la salle est grande, et *Ruy Blas* en fera le Théâtre Français. - Je pars avec St-Victor pour Wildbad le 15 juillet, mais Meurice reste à Paris. C'était lui qui avait tout fait à l'Odéon. Nous avons, du reste, une entrevue avec K. avant mon départ, Charles, Meurice et moi. - Notre mot d'ordre est celui-ci : accepter, en se livrant le moins possible.- Il y a là un embarras que nous serions bien bons d'épargner au gouvernement, et d'un autre côté il ne faudrait pas mêler votre nom à une gaminerie. - Notez que je n'accuse aucunement M. K. qui, en somme, se présente bien dans cette affaire, mais *Ruy Blas* est une si grosse chose qu'il y aurait crime à la compromettre. Enfin, nous allons tâcher de faire pour le mieux. - A bientôt. - A vous.

A.V.

Aut. MVH, 3500.
Saisie PL/TL002748.
Coll. JG/PL-20/02/91.

65. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. 9 juillet - [1868]

Mon Victor, ci-inclus une traite à ton ordre de 250 fr. - Je n'ai que le temps de la jeter à la poste. Tu sais en quelle extrémité est Gustave Flourens¹. Je vais écrire un mot pour lui. Je te l'enverrai. - Pour éviter le 13, soude ensemble Fontenelle et Massillon, le savant et le prêtre².

Fontenelle est un bon écrivain, meilleur que Massillon. Tu ne ferais des deux qu'un seul numéro. Ce serait ce qu'on appelle en philosophie une *caractéristique*³. Au reste, nous allons bientôt causer.

Tendre embrassement.

¹ Gustave Flourens (1838-1871), fils du physiologiste Pierre Flourens qui fut le concurrent heureux de Victor Hugo en 1840 à l'Académie Française, avait dû abandonner sa charge au Collège de France en raison de son idéal ardemment républicain et social. En octobre 1865, il s'embarqua pour la Crète. Combattant avec les Crétois l'oppression de la Turquie, il reçut de la Crète la présidence de sa députation à la représentation hellénique. A Athènes, il fut contraint par la force de rejoindre Marseille mais, à peine sur le sol français, il rejoignait à nouveau Athènes pour poursuivre sa mission. Traqué par le gouvernement grec, mis hors-la-loi par le gouvernement français, il ne pouvait que toucher Victor Hugo et faire naître son indignation.

² Jean-Baptiste Massillon (1663-1742) prêtre et auteur de prêches, de sermons, d'oraisons célèbres, un des plus farouches défenseurs du dogmatisme chrétien du début du XVIII^e siècle, pouvait-il réellement, dans l'esprit de Victor Hugo, se mesurer à Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757) dont l'esprit d'examen portait les coups les plus rudes à l'institution chrétienne, luttant contre la croyance au surnaturel, fondant la tolérance sur le scepticisme religieux, dissociant la morale de la religion, définissant les règles de l'esprit scientifique et affirmant l'idée du progrès matériel et moral ?

³ Référence au philosophe allemand Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) qui développa, dès 1666, dans *De Arte combinatoria*, une théorie générale des combinaisons et des permutations qui devait déboucher sur la construction d'une "caractéristique universelle" sur laquelle il reviendra toute sa vie.

Adresse :
Via London and Ostende
Monsieur François-Victor Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :
Guernsey Jy 10 68
London Jy 11 68
Angleterre ouest 2 11 juil. 68
Bruxelles 11 juil. 68

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 692-693.
Saisie PL/TL002715.
Coll. PL/MLP-06/04/91.

66. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

[9 juillet 1868]

Mon cher maître, voici un mot de Saint-Victor, qui vous est bien reconnaissant. M.K. a été moins content; il a commencé par dire non, puis il a subi la nécessité¹. Nous avons rendez-vous avec lui aujourd'hui pour les conditions du traité. Charles, Meurice et moi, nous ferons de notre mieux. Je pencherais assez, pour ma part, à ne rien terminer, et à vous envoyer M.K. à Bruxelles quand vous y serez.- Notre rendez-vous étant à 5^h1/2, il sera trop tard pour vous en écrire aujourd'hui. - Je vous mets à la poste des journaux où il y a des lettres de M. Ch. Boissière au sujet de *Ruy-Blas*². - Nous partons toujours pour Wildbad le 15. - A vous.

A.V.

Jeudi 9 juillet.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24803, f. 367-368.
Saisie PL/TL/002580.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

¹ Voir les lettres n° 62, note 2, et 64 du corpus.

² Nous ne sommes pas parvenus à éclaircir cette information.

↳ ref. 11197 et
12885

67. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

H.H. jeudi 9 - [juillet 1868]

Vous avez raison, comme toujours¹. Voici une nouvelle lettre pour M.V. Koning. En tout, faites, et faites pour le mieux. Je ne crois pas du tout à la représentation, mais un essai, *s'il est sérieux*, serait bon. - Si vous voyez Charles, dites-lui que j'ai sa lettre excellente, et que j'attends, pour lui écrire, les comptes de Marianne qu'il m'annonce². Nous sommes ici dans un poêle, vous devez être dans une fournaise à Paris. - Voulez-vous être assez bon pour faire parvenir cette lettre à M. Robert Halt, dont j'ignore l'adresse³ -

En revenant de la Forêt-Noire⁴, vous nous lirez du *Faust*. Enfoncé, Goethe! *In hac spe, salve*⁵.

V.

5 h. - Au moment de fermer ceci, m'arrive la lettre de Charles du 2 juillet retardée pour affranchissement insuffisant⁶. Voudrez-vous le lui dire.

¹ Voir la lettre n° 64 du corpus.

h, réf. 12885

² Cette lettre (n° 60 du corpus) n'a pas encore été retrouvée à ce jour.

h, réf. 12883

³ Robert Halt (1829 - ?), homme de lettres et journaliste, venait de publier, à la Librairie Internationale d'Albert Lacroix, un roman : *Madame Frairex*. Après la chute de l'empire, il fut attaché, en qualité de secrétaire à la commission chargée de recueillir les papiers politiques aux Tuileries et, en 1871, il publia *Papiers sauvés des Tuileries*, un recueil de documents qui souleva la colère du parti bonapartiste. Il demeurait 6 rue des Dames dans l'ancienne commune des Batignolles, actuellement dans le XVII^e arrondissement de Paris.

⁴ Wildbad se trouvait dans la Forêt Noire.

⁵ "Dans cette espérance, salut".

⁶ A titre de preuve, Victor Hugo a collé au verso de sa lettre le fragment de l'enveloppe de Charles où figurent deux timbres de 10 et 20 centimes.

Les comptes de Marianne y sont. Mais il est trop tard pour envoyer de l'argent. J'en enverrai demain, avec réponse.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 513-514.
Saisie PL/TL002581.
Coll. PL/MLP-04/05/91.

68. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[*Papier imprimé aux initiales :*] FH[entre le 11 et le 15 juillet 1868]¹

Cher père,

Je prends acte de ta bonne promesse. Nous causerons (et bientôt, j'espère) de ta réception à l'Académie. J'y assistais, je m'en rappelle certains détails, mais ta mémoire suppléera à l'insuffisance de la mienne².

J'élimine Massillon. Je n'avais pensé à l'admettre que pour faire nombre et pour échapper à ce vilain chiffre 13 donné par cette nomenclature : - 1 Corneille - 2 Bossuet - 3 Racine - 4 Boileau - 5 Lafontaine - 6 Fenelon - 7 Labruyère - 8 Montesquieu - 9 Voltaire - 10 Buffon - 11 Châteabriand - 12 Lamartine - 13 Victor Hugo.- Je n'aime pas ce chiffre 13 coïncidant avec ton nom³.

Bancel est parti hier pour la France, désolé de ne pas te voir. Mais son père l'appelle.

La pauvre maman Berru va toujours de façon assez inquiétante. Elle ne quitte presque plus sa chambre. - En revanche, j'ai par Charles de meilleures nouvelles de ma mère qui est aussi bien que possible. Charles compte me l'amener du 15 au 20. La santé d'Alice est excellente, et elle supportera

¹ Cette lettre est la réponse de François-Victor à la lettre de son père du 9 juillet (lettre n° 65 du corpus). François-Victor récriera le 16 juillet. C'est pourquoi nous proposons ici cet intervalle de temps. /, réf. 8246

² François-Victor avait alors treize ans. Madame Hugo pouvait aussi aider François-Victor à rassembler ses souvenirs. Elle avait publié en 1863, chez Albert Lacroix, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, où elle consacrait tout un chapitre à la réception de son mari à l'Académie.

³ Il n'ignorait pas non plus la répugnance de son père vis-à-vis de ce nombre (voir lettre n° 57, note 10, du corpus). /, réf. 12880

admirablement, j'espère, la secousse de la fin du mois.

As-tu compris quelque chose à la légende d'une prétendue caricature de toi faite par M. Duchesne dans *le Figaro* ? Je ne saisis pas le sens ni l'esprit de cette énigme⁴.

Je suis curieux de savoir quelle impression t'ont faites les préfaces de Dumas fils. Ce qu'il dit à son père est charmant. Je goûte moins ce qu'il a dit sur toi⁵.

J'ai touché le coupon italien. Les frais de courtage sont plus considérables cette année que l'année dernière. La rente italienne se payait ici l'année dernière; cette année, elle ne se paye plus qu'à Paris. On ne s'explique pas ce caprice qui te coûte 3^f75.

J'ai converti les 600fr. d'Adèle en 5 billets de banque de 5 livres sterling; j'ai dû prélever 25fr. sur l'argent du ménage (pour compléter 625fr.)⁶ plus 6^f.25 pour payer la prime de 25 centimes par livres sterling. J'ai porté tout cela en compte⁷.

⁴ Alphonse Duchesne (1825-1870), rédacteur au *Petit Figaro*, signait tous les jours une chronique littéraire : "La république des Lettres". Chaque dimanche, ce quotidien proposait des pages illustrées, et le dimanche 5 juillet 1868, Alphonse Duchesne croqua une caricature de Victor Hugo où l'on reconnaissait son front immense et accompagnée d'une légende en vers pour le moins curieuse :

"Tel autrefois m'apparaissait le front
Du grand poète aux magistrales touches :
Le cervelet depuis lors est moins rond
A Guernesey n'a-t-il pas fait ses couches ?"

Alphonse Duchesne

Nous avouons partager la perplexité de François-Victor.

⁵ Alexandre Dumas fils (1824-1895) avait commencé chez Michel Lévy, à Paris, la réédition de son *Théâtre complet*. En 1868, était parue la première série regroupant *la Dame aux camélias*, *Diane de Lys* et *le Bijou de la Reine*, pièces pour lesquelles il venait d'adjoindre des préfaces inédites. *Le Petit Figaro* du dimanche 12 juillet 1868 consacrait d'ailleurs un numéro spécial aux préfaces de Dumas fils et l'on pouvait y lire une poésie vibrante dédiée à son père. En revanche, les lignes consacrées à Victor Hugo et à son théâtre semblent, il est vrai, insipides.

⁶ La livre sterling s'échangeait, en 1868, contre 25 francs plus une taxe de 25 centimes.

⁷ Le compte de François-Victor manque ici. Si l'on considère sa lettre du 21 juin (n° 57 du corpus) et celle du 16 juillet (n° 73 du corpus), nous pensons en toute logique qu'il s'agissait de comptes couvrant la période du 22 juin au 5 juillet 1868.

l, réf. 1288

l, réf. 12893

Heureusement le moment approche où nous correspondrons autrement que par lettres. Quelle joie de t'embrasser!

Tous mes respects à ces dames.

A toi, cher père, mes tendres admirations.

V.

Aut. MVH, α 420.
Saisie PL/TL001727.
Coll. PL/EB-20/03/91.

69. VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES

H.H. 10 juillet [1868]

Mon Charles, le défaut de timbre, Vacquerie te l'a expliqué, a retardé de huit jours ta lettre du 2 juillet. Dès que vous serez à Bruxelles, écris-le-moi. Je partirai immédiatement. J'ai besoin que vous y soyez avant moi afin de trouver tout préparé. Marianne a à moi des vêtements (entre autres pantalon à pied, pantouffles, &c.) qui me seront nécessaires dès le premier jour, et dont je ne pourrais me passer. Il faut donc que je trouve mes petits arrangements faits d'avance comme à l'ordinaire. - J'ai les deux portraits de notre doux George¹. Je vis sous les petites ailes de cet ange. Je l'entends approcher et revenir.- Qu'Alice se soigne bien. - Meurice te remettra de ma part 1500^{fr} (tu vois que le loyer à payer à Paris, et le voyage à Bruxelles sont prévus)². Sur les 1500f. tu reprendras les 75^f que tu as envoyés à Victor³. Voici pourquoi. J'ai fait ainsi l'emploi des 375^f italiens.

1° remboursement d'une dette à Charles -	250 ^f
2° don à Charles -	50
2° don à Victor -	50
3° don à Georges (pour ses joues de pêche quand il reviendra) -	25
	<hr/>
	375

Tu as donc là-dessus 50f pour toi et 25f pour Georges. Tes 75f reprends-les.

Dis à M. Millaud (qui ne m'a pas écrit) que je serai charmé si je puis causer avec lui à Bruxelles de ses propositions⁴. Elles exigent une

¹ Ces portraits ont dû être envoyés avec la lettre du 30 juin 1868 (lettre n° 60 du corpus).

↳ réf. 1288

² Ceci vient en réponse à la lettre du 2 juillet (n° 61 du corpus). Victor Hugo a noté dans son agenda (M, t. XIV, p. 1379) le décompte de cette somme : nous y trouvons la mention de 370 francs pour le loyer et 830 francs pour le départ de Paris et le voyage à Bruxelles.

↳ réf. 1288

³ Voir la lettre n° 61 du corpus.

↳ réf. 1288

⁴ Moïse Polydore Millaud (1813-1871), banquier, avait été au point de départ de la création

conversation et veulent être approfondies. - Je ne crois pas à la possibilité de jouer *Ruy Blas*. - Quelle joie profonde de nous retrouver tous à Bruxelles. J'espère que ta mère bien aimée va toujours mieux. Je vous serre tous dans mes bras.

MM. de Pène et Texier sont venus me voir. J'ai ajourné la solution à Bruxelles⁵. J'ai engagé M. de Pène à te demander ton livre *les Etapes de l'Exil*⁶. L'a-t-il fait ? - Que de choses nous avons à nous dire!

Adresse :
Pour Charles

Aut. MVH, α 235.
Saisie PL/T/002716.
Coll. PL/EB-03/04/91.

de nombreux journaux dont *la Liberté* (1848), *le Petit Journal* (1863), *le Journal illustré*, *le Journal littéraire*, *le Soleil*. Les "propositions" de M. Millaud ont dû être transmises par Charles avec sa lettre du 30 juin (Victor Hugo en fait mention dans son agenda à la date du 2 juillet : M. t. XIV, p. 1379). Nous supposons que M. Millaud sollicitait de Victor Hugo l'autorisation de publier *Par ordre du roi (l'Homme qui rit)* en feuilleton et lui proposait de collaborer à une oeuvre collective et de portée populaire, qui allait devenir le projet : "*Tout pour tous. Répertoire de l'esprit humain au XIX^e siècle*".

⁵ le 27 juin 1868, les journalistes Henri de Pène (1830 - ?) et Edmond Texier (1816 - ?) avaient rendu visite à Victor Hugo pour lui demander de collaborer au journal *le Gaulois* que venaient de fonder Henri de Pène et Edmond Tarbé des Sablons. En réalité, le poète n'attendra pas d'être à Bruxelles pour signifier son refus à Henri de Pène. C'est Auguste Vacquerie qui sera chargé le 12 juillet de transmettre la réponse de Victor Hugo (voir la lettre n° 71 du corpus).

⁶ Nous devinons à quel point Victor Hugo désire motiver son fils et l'inciter à travailler et à terminer son livre (voir aussi les lettres n° 58, note 1, et 78, note 4, du corpus).

↳ réf. 11109

↳ réf. 8156
et 8020

70. VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES

H.H. dim 12 [juillet 1868]

Veux-tu, mon Charles, demander de ma part à notre cher Emile Allix son aide, et à vous deux, soit par la poste, soit en personne, distribuer ces exemplaires d'une chose que je viens d'écrire et que je crois utile.¹

Il s'agit de Flourens qu'on met tout doucement hors la loi en Grèce. Lis. Tu approuveras. Je ne crois pas que les journaux puissent publier cela. Envoie toujours. Ils feront ce qu'ils croiront à propos. Je n'ai plus que la place de vous embrasser tous, votre bien aimée mère en tête.

Ecris-moi ton départ.

J'ai envoyé à *la Liberté au Siècle* et au *Charivari* - et aussi à H. Rochefort dont j'aime le grand succès².

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 703.
Saisie PL/TL002717.
Coll.PL/MLP-06/04/91.

¹ Victor Hugo avait écrit le 9 juillet sa protestation en faveur de Gustave Flourens (voir en appendice 70). Le journal de Guernesey *le Star* l'avait insérée dès le samedi 11 juillet 1868. Le texte sera ~~regroupé~~ dans *Actes et Paroles*, II, Pendant l'exil 1852-1870, publié en 1875 chez ~~recueil~~ Michel Lévy.

² *La Liberté* pas plus que *le Charivari* n'oseront publier le texte. Nous n'avons pu vérifier ce qu'avaient fait *le Siècle* et *la Lanterne*, journal d'Henri Rochefort.

71. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

Dimanche 12 [juillet 1868] - H.H.

Cher Auguste, vous connaissez M. de Pène, rendez-moi le très grand service de le voir vous-même et de lui remettre cette lettre (lisez tout, y compris la chose sur G. Flourens que vous approuverez, je pense). M. de Pène a été charmant pour moi, soyez charmant pour lui de ma part, mais, sans le blesser en rien, dites-lui bien, preuve en main, qu'il m'est impossible de coopérer d'une façon quelconque, à un journal politique. Si *le Gaulois* est politique, même une simple communication littéraire serait impossible. Elle me ferait manquer à mon engagement. Je m'y suis publiquement engagé. Une nuance politique suffit pour qu'un journal cesse d'être littéraire, et je devrais absolument m'abstenir. La lecture de la lettre vous mettra au fait de tout. Je confie cette délicate affaire à votre admirable amitié. *Tuus*.

V.

Expliquez au recommandé de M. Legault la réserve qui m'est imposée¹.

Et encore merci.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 516-517.
Saisie PL/TL002582.
Coll. PL/MLP-04/05/91.

¹ Nous ignorons qui est cette personnalité qui recommandait Henri de Pène à Victor Hugo.

72. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

13 juillet 1868

Attestée par l'enveloppe portant le cachet postal en date du 13 juillet 1868¹.

Adresse :
 Via London and Ostende
 Belgique
 Monsieur François-Victor Hugo
 4, place des Barricades
 Bruxelles

Timbres postaux :
 Guernsey Jy 13 68
 London Jy 14 68

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 695.
 Saisie PL/TL003589.
 Coll. PL/MLP-06/04/91.

¹ Cette lettre, qui n'a pas encore été retrouvée, devait contenir la protestation en faveur de Gustave Flourens que Victor Hugo avait annoncée à François-Victor dans sa lettre du 9 juillet (n° 65 du corpus). La réponse de ce dernier, le 16 juillet, vient appuyer cette hypothèse.

73. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[Papier imprimé aux initiales :] FH

16 juillet. [1868]

Cher père,

J'ai porté moi-même ton manifeste à l'*Etoile Belge*. Madoux n'y étant pas¹, j'ai laissé ta *troisième aux Crétois* dans la boîte du journal². L'*Etoile* ne l'a pas encore insérée; et je doute qu'elle le fasse. L'*Etoile* n'est qu'à demi notre alliée; elle est, avant tout, orléaniste, et elle écarte volontiers tout ce qui sent l'opposition radicale. Flourens, que tu immortalises si éloquemment, a fait ici, dans des conférences, des discours anarchiques qui ont beaucoup déplu à la bourgeoisie doctrinaire de Bruxelles³. De là, pour l'*Etoile*, une raison de plus de s'abstenir.

Ce journal n'en est pas moins sympathique, ainsi que te le prouveront les deux numéros que je t'envoie.

Je pense que tu as félicité Rochefort de son dernier numéro qui est exquis⁴. Il est bien fâcheux de voir le journal d'Amédée Blondeau attaquer ce vaillant polémiste, en s'autorisant de ton nom⁵.

¹ M. Madoux était journaliste à l'*Etoile Belge*.

² Ce n'était pas la première fois que *la Voix de Guernesey* s'élevait pour les Crétois. Le 2 décembre 1866, il écrivait sa "première aux Candiotes" (Victor Hugo à sa femme, le 4 décembre 1866); le 17 février 1867, il protestait encore en leur faveur et signait sa "seconde aux Crétois" (François-Victor Hugo à son père, le 24 février 1867). /, réf. 7095
/, réf. 2656

³ Gustave Flourens avait dû s'exiler en Belgique en 1864. Au printemps de l'année suivante, il y rencontrait les deux fils Hugo et apprenait à admirer le poète proscrit. C'est de Bruxelles qu'il partit au secours de la Crète.

⁴ Il s'agit du n° 7 du 11 juillet 1868.

⁵ Depuis le 7 juin 1868, le journal d'Amédée Blondeau, *Le Fouet théâtral et littéraire*, publiait des articles caustiques sur Henri Rochefort signés N. du Thillot. Cependant, nous n'avons pu repérer l'allusion de François-Victor.

Tu as vu quelles réclamations a soulevées Jules Simon en parlant de toi aux satisfaits du corps législatif⁶.- Cette défense du colportage est-elle assez ignoble! - Le colportage emprisonne le public en volant les écrivains, Jules Simon l'a parfaitement prouvé⁷.

Je vois que Henri Lefort fait un journal à Caen⁸. Te l'envoie-t-il ?

Le Figaro d'aujourd'hui publie une bien triste lettre de Frédéric, pensionné par le gouvernement et *fier de l'être*⁹. Cette lettre est son enterrement.

Mais je bavarde, comme si nous n'allions pas causer bientôt de vive voix.

Ah! quel bonheur de t'embrasser et de t'entendre!

Ton indigne fils.

⁶ Jules Simon (1814-1896), député de 1863 à 1870, était un des orateurs de la gauche républicaine les plus écoutés de la majorité. Il était, par ailleurs, le parrain d'Alice Hugo et admirait profondément Victor Hugo.

⁷ En 1852, le ministre de l'Intérieur avait mis en place une commission du colportage chargée d'examiner et d'estampiller les publications destinées à la vente. Pour Jules Simon, et beaucoup d'autres gens de lettres, cette commission équivalait à une censure, un arbitraire. Aussi avait-il déposé un projet d'amendement au budget qui supprimait la commission du colportage en supprimant son traitement. Mesure radicale qui sera radicalement repoussée par la majorité. En attendant, les séances autour du débat étaient animées et, le 13 juillet 1868, Jules Simon avait déclaré devant le corps législatif : "Je mets en fait qu'il est plus facile d'obtenir l'estampille pour un roman ordurier que pour le plus beau livre de Victor Hugo, s'il daignait la demander." Cette remarque avait déchaîné l'assemblée, les "satisfaits" criant à la calomnie.

⁸ Henri Lefort, proscrit rencontré à Guernesey, était retourné en France. Il avait été journaliste à *la Réforme littéraire* et, en 1868, il signait des articles dans *le Moniteur Calvados de Caen*.

⁹ C'est *Ruy Blas* qui était au point de départ de l'incident. Le 14 juillet 1868, Victor Koning répliquait à un entrefilet du Figaro : "Frédéric Lemaître nous prie de démentir qu'il doit jouer Don César dans la reprise de *Ruy Blas*". Et Koning de riposter : "Dans le traité passé entre M. Victor Hugo et moi, par l'intermédiaire de MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice, pour la reprise de *Ruy Blas* au théâtre de la Gaîté, le nom du grand artiste - pensionné du gouvernement - ne figure aucunement dans la distribution des rôles." Piqué dans son amour propre, Frédéric Lemaître répondait vertement le 16 juillet et agrémentait sa signature par : "Pensionné du gouvernement et fier de l'être." Précisons, par ailleurs, que c'était en 1863, le 24 février, qu'il s'était vu attribuer, par le ministre d'Etat Walewski, une indemnité annuelle de 2 000 francs "en souvenir de sa longue et brillante carrière."

V.

P-S. Le vin est arrivé aujourd'hui même¹⁰. Il a fallu payer les frais de douane et de transport. De là le vide subit de ma caisse.

Préviens-moi du jour de ton arrivée, que je puisse aller au devant de toi.

J'embrasse la chère Julie.

J'ai fait la commission auprès de Madame de Beckman. Quelle relique que ce discours¹¹!

Comptes de ménage
(du 6 Juillet au 16 J.)

Recettes.

Traite de¹² ----- 250fr.

Dépenses.

Reliquat mentionné précédemment ¹³ -----	44,52
Blanchissage (7 Juin) -----	6,64
Peinture et blanchissage de la cuisine -----	8
Vin (frais de douane, de transport et déplacement) -----	74,44
Blanchissage de rideau et linge (15 Juin) -----	9,10
Femme à la journée (pr. nettoyage - 3 journées) -----	4,50
Escompte -----	90
Correspondance avec Adèle -----	1,60
Epiceries (1 ^{ere} quinzaine juillet) -----	14,22
Ménage (7 Juillet) -----	8,47
(8) -----	10,80
(9) -----	11,22
(10) -----	7,25
(11) -----	12,17
(12) -----	8,75
(13) -----	11,90
(14) -----	11,85
(15) -----	9,95
(16) -----	8,74
	<hr/>
	265,02

¹⁰ Le 28 mai, François-Victor avait sollicité son père pour commander ce vin (voir la lettre n° 50 du corpus) et ce dernier avait écrit aux fournisseurs le 25 juin.

L, réf. 12874

¹¹ Il nous a été impossible d'éclairer cette information.

¹² Voir la lettre n° 65 du corpus.

L, réf. 8246

¹³ Etabli d'après les comptes du 22 juin au 5 juillet 1868 (voir la lettre n° 68 du corpus, note 7).

L, réf. 12890

Dépensé	265,02
Reçu	250
	<hr/>
Dû par mon père	15,02

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24778, f. 641^{bis}-642.
Saisie PL/TL002718.
Coll. PL/MLP-08/06/91.

74. VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES [FRAGMENT]

H.H. 16 juillet 1868

Quatre mots au galop, mon Charles [...] te voilà près de la limite extrême pour Alice et Georges [...] Hâte-toi de partir, écris-moi vite [...] je vous serre tous dans mes vieux bras.

Cat. Morssen, juin 1979, n° 117.
Saisie PL/TL002567.

75. MADAME VICTOR HUGO A SON MARI ; EMILE ALLIX A VICTOR HUGO

[*Papier imprimé aux initiales :*] <AV>B¹

[*Entièrement de la main d'E. Allix*]

r

Paris 16 juillet 1868

Emile veut bien, cher grand ami, t'écrire ce mot pour moi; il remplace Charles qui vient de te faire nos comptes². Notre ménage part pour Bruxelles après-demain samedi; je compte partir moi-même vers mercredi ou jeudi de la semaine prochaine. Tu as eu la complaisance de nous faire tenir 1500 fr.³; j'ai de plus reçu de Meurice 500 fr. Mais hélas! cette grosse somme est insuffisante ; il faudrait pour que nous puissions quitter Paris sans laisser de dette y ajouter 500 autres francs. Il reste bien à Meurice 1500 fr. Si tu n'as pas tiré sur lui pour cette dernière somme, autorise-le à nous remettre les 500 fr. qui nous manquent.

La poste presse, je n'ai que le temps de t'embrasser; je le ferai bien autrement quand je te reverrai.

A.V.H.

Cher maître, vous retrouverez notre chère malade assez bien portante. Elle constate elle-même une notable amélioration. - J'ai remis hier aux journaux désignés votre noble et généreuse page en faveur de G. Flourens. Elle sera sans doute publiée ce soir.

¹ Nous ignorons qui désignaient ces initiales.

² Voir la lettre n° 76 du corpus/

³ Envoyés par Victor Hugo le 10 juillet (lettre n° 69 du corpus).

L, réf. 12895

L, réf. 8033

A vous, tout à fait, et j'espère à bientôt, car j'ai moi aussi grand besoin de vous revoir.

E.A.

Aut. MVH, α 193 F.H. 50.
Lue, saisie EB/TL002891-27/03/91.
Coll. PL/EB-03/04/91.

76. CHARLES HUGO A SON PERE

[Papier bordé de noir]

17 juillet 1868.

Mon cher bien-aimé père, d'abord une lettre de Millaud précisant ses offres et t'offrant cinq mille francs comptant par mois pour une feuille - plus cinq mille autres francs si le tirage atteint cent mille¹.

Vacquerie, Victor, Meurice et moi, nous aurions chacun, pour commencer, 500 francs par mois. Il me délègue la direction, mais je la partagerais avec le quatuor.

Il viendra à Bruxelles dès que tu le fera prévenir de ta présence².

Meurice qui est *ardent* pour cette idée, y serait en même temps que Millaud³.

Puis les comptes de la maison jusqu'à mon départ qui a lieu demain samedi. Je fais le voyage en deux jours pour ne pas fatiguer Alice.

Tu y verras que les 1,500 francs ont été employés et qu'il reste encore à payer le loyer d'un mois et les gages du domestique depuis l'arrivée de maman, (350 fr. loyer. Domestique 50 fr. 400 fr en tout).

Maman désire avoir en compte 500 fr. Je lui en laisse 100, c'est donc 800 fr que tu auras à m'envoyer.

Je t'ai associé pour 72 fr. à nos petits achats de layette.

Arrive donc bien vite, cher petit père. J'ai beaucoup travaillé et presque

¹ Il s'agit toujours du projet *Tout pour tous*.

² Moïse Millaud délèguera son fils Albert (1844-1892) pour rencontrer Victor Hugo à Bruxelles le 3 août et, le 12 août, il adressera au poète une lettre précisant ses offres. L, réf. 12896

³ C'est Paul Meurice qui, le premier, avait parlé à Victor Hugo de ce projet : "[...] J'aurai aussi à vous parler, [...] d'une idée qui, si vous l'adoptiez, pourrait être grande et féconde, et qui serait aussi une belle affaire [...]" (Paul Meurice à Victor Hugo, le 15 septembre 1867). L, réf. 3816

achevé la 1^{ère} partie de mon livre : *Bruxelles*. On m'a fait des offres pour la traduction en Amérique⁴. J'ai demandé cinq mille francs par volume. L'ouvrage en aura trois⁵. J'aurai la réponse le 15 août.

On parle beaucoup dans les journaux de ce livre-là⁶. On l'a annoncé et tambouriné sans que j'y sois pour rien.

Girardin l'a accepté pour *la Liberté*⁷.

Je serai bien heureux que tu en entendes des passages et que tu me fasses beaucoup de critiques. Des critiques surtout, car, quand tu me lis tu es trop père avec moi et j'ai toujours peur de l'approbation de ton cœur.

A bientôt, mon grand et adoré père.

Charles

J'embrasse Madame Drouet.

Et Sénat ? As-tu lu dans *le Gaulois* cet entrefilet où l'on te met en contradiction avec toi-même en citant en regard du distique infâmant écrit sur le collier de Sénat⁸ ces deux vers des *Contemplations* :

...le chien, c'est la vertu

Qui ne pouvant se faire homme, s'est faite bête⁹.

⁴ *Le Figaro* du samedi 11 juillet 1868 publiait la lettre d'un Américain, M.C. Putnam, qui souhaitait rencontrer Charles Hugo pour acheter les droits de traduction de son ouvrage. Il était envoyé par son père, libraire-éditeur à New York.

⁵ En réalité le travail de Charles ne constituera qu'un seul volume organisé en dix-sept chapitres dont les trois derniers - *Une visite à Barbès*, *Une visite à Louis Blanc*, *Une visite à Victor Hugo* - ne seront rédigés qu'en 1869.

⁶ *Le Figaro* l'avait annoncé le 10 juillet, *la Liberté* avertissait ses lecteurs le 24 juillet que *les Etapes de l'exil* de Charles Hugo serait publié en feuilleton.

⁷ En dépit des annonces répétées dans le journal, il semble que cette publication soit restée à l'état de projet.

⁸ Sénat, le chien de Victor Hugo, portait un collier où étaient gravés ces deux vers :
Je voudrais que chez moi quelqu'un me ramenât.
Mon état, chien ; mon maître, Hugo ; mon nom, Sénat.

⁹ Ces fragments de vers sont issus de la pièce *Ponto* (*Contemplations*, Aujourd'hui 1843-1855, livre cinquième, XI) écrite en 1855 et inspirée par un épagneul noir dont le poète reçut un jour la visite à Jersey et qui se plaisait tellement à Marine Terrace que son propriétaire l'y

C'est moi qui ai conseillé à de Pène chez Meurice de te pincer dans ce petit traquenard¹⁰. Attrape !

Le dit de Pène ne m'a pas demandé mon livre. Je n'aurais pu d'ailleurs le lui donner.

Compte du mois jusqu'à mon départ.

1 ^{er} Juillet	42.35	(deux amis)
2 -	29 10	
3 -	32 60	(un ami)
4. -	52 60	(arriéré du restaurant 20 fr.)
5 -	37 10	
		un ami
6 -	38 20	
7 -	32 40	id.
8 -	40 25 -	id.
9 -	39 95 -	id.
10 -	68 75	(deux blanchissages 22 fr.15.)
11. -	38 50 -	un ami
12 -	30 15	id.
13 -	36 25	id.
14 -	50 30	(26 fr. parfumerie pour maman)
15. -	31 15.	
16. -	32 40	

632 05 - 632 05.

Boulangier (Juin et Juillet.)	50.
Epicier (un mois)	85 25.
pharmacien (trois mois)	105.
restaurant (arriéré)	35.
blanchisseuse -	21 20

928 40

Voitures pr. maman

75

ma pension -

225.

laissa.

¹⁰ Henri de Pène avait parié avec Victor Hugo qu'il publierait l'inscription du collier de Sénat. Il honora sa promesse dans *le Gaulois* du mercredi 8 juillet 1868 et, le 15 juillet, sur l'incitation de Charles, il écrivait :

"Victor Hugo qui a écrit dans les *Contemplations* :

...le chien c'est la vertu

qui, ne pouvant se faire homme s'est faite bête

a honoré ce qu'il prétendait insulter en donnant le nom de Sénat à son chien."

ta part de layette	1,228 40
notre voyage	72.
laissé à maman	100
	100
	<hr/>
	1,500 40. ¹¹

Aut. MVH, α 677.
Lue, saisie EB/TL002898.
Coll.PL/EB-15/04/91.

¹¹ Cette addition est fautive. Nous totalisons pour notre part : 1500,50 francs.

77. VICTOR HUGO A SA FEMME

H.-H. dim. 19 juillet [1868]¹

Chère bien-aimée, je t'écris un mot en hâte. Je prie notre cher Meurice de te remettre les 500 fr. que tu désires encore. (Il aura remis ce mois-ci tant à Charles qu'à toi 2.500 fr.) - J'écris aujourd'hui à Charles et à Victor à Bruxelles. Je vais lier l'artère de mon livre, c'est-à-dire finir le chapitre que j'écris (c'est l'affaire de quelques jours) puis je partirai². Je serai à Bruxelles presque en même temps que toi³. Je remercie notre excellent et cher docteur Allix des bonnes nouvelles qu'il me donne de ta santé. Tout est bien ici. Quel bonheur j'aurai à te serrer dans mes bras.

V.

Tu as raison, il est très important de ne laisser aucune dette à Paris. A Bruxelles, nous aurons à parler *économie*. Tu m'aideras. Je compte sur toi.

M., t. XIV, p. 1244-1245.
Saisie PL/TL001620.

¹ La provenance de cette lettre reste mal élucidée. La lettre fut publiée dans l'édition des *Oeuvres complètes*, dite "de l'Imprimerie nationale" et rangée dans l'année 1867. Jean Massin a rétabli la chronologie en 1868 ce qui est un fait indiscutable. Selon toute vraisemblance, l'autographe est à la Bibliothèque nationale et classé dans un manuscrit en 1867. Nous avons dépouillé soigneusement les manuscrits n.a.f. 24800, n.a.f. 24801, sans succès ! Restent tous les autres...

² Sur le manuscrit de *l'Homme qui rit*, à la fin du chapitre *Résidu*, qui clôt le livre neuvième *En ruine* de la deuxième partie, nous lisons : "J'interromps ici le travail, aujourd'hui 21 juillet, afin de préparer mon départ pour Bruxelles. Il y a deux ans, à pareil jour, j'ai commencé à écrire ce livre. C'était le jour de ma fête. Il n'y a pas de fête pour moi cette année. Ma fête, ce sera le retour de mon Georges."

³ En réalité, Madame Hugo arrivera à Bruxelles le 2 août 1868.

78. VICTOR HUGO A SES FILS

H.H. dim. 19 juillet [1868]

Les journaux annoncent que ma fête sera célébrée le 21 à Bruxelles en famille, il n'y a pas de fête pour moi cette année. Ma fête, ce sera le retour de notre Georges. Mes chers fils bien-aimés, je vous écris ce petit mot collectif. Votre mère m'annonce que vous êtes en ce moment réunis place des Barricades, et qu'elle y arrivera, elle, vers jeudi. Moi je la suivrai de très près¹. Il faut que j'arrive à une fin de chapitre pour faire la ligature de mon travail, et fort peu de jours me suffisent pour cela². Je ne t'envoie pas d'argent, Mon Victor. J'ai envoyé à Paris par Meurice 1500 francs que Charles a touchés pour les besoins de la maison parisienne, et dont il doit avoir de bons restes³, ta mère me demandant de son côté 1000 fr. Du reste, j'arriverai, et je pourvoirai à ce qui pourrait être nécessaire. Nous parlerons de bien des choses, et aussi économie. Quel bonheur de vous revoir, mes aimés, et de vous serrer dans mes bras. A bientôt. A tout de suite. Je vous écrirai le jour de mon départ.

Et je vous embrasse et je vous embrasse, en attendant.

¹ En réalité, il précédera Madame Hugo et arrivera à Bruxelles le 29 juillet 1868.

² Voir la lettre n° 77 du corpus, note 2/

³ A en juger par le détail des comptes de Charles le 17 juillet (lettre n° 76 du corpus), il n'y a pas de "bons restes"...

h, ref. 7077

h, ref.
12895

V.

Charles a-t-il lu dans le *Figaro* la lettre du libraire américain lui faisant des offres ?⁴

Aut. MVH, vol. III, n° 256.
Saisie PL/TL002719.

⁴ Victor Hugo saisit toutes les occasions pour inciter son fils à terminer ce qu'il a entrepris (voir les lettres n° 58, 69 et 76 du corpus).

1, réf. 8156,
8033 et 12895

79. FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

*Entre le 22 et le 25 juillet 1868**Attestée par la lettre n° 80/**/ (réf. 8133)*

80. VICTOR HUGO A SON FILS, FRANÇOIS-VICTOR

H.H. samedi 25 [juillet 1868]

Je reçois ta lettre, mon Victor¹. Je t'avance, comme tu le désires, tes mois d'août, 7^{bre} et 8^{bre} - Tu trouveras ci-incluse une traite sur Mallet frères, à vue, à ton ordre, de 960^f qui se décomposent ainsi :

1° tes trois mois	août 7 ^{bre} 8 ^{bre}	}	600	}	960 ^f
2° - le mois d'août de Charles	200 ^f	}	225		
blanchissage -	25				
3° - en compte pour la maison -			135		

Ta mère, arrivant ce soir même samedi, apportera de son côté l'argent qu'elle aura d'excédant sur les 1 000^f que Meurice vient de lui remettre.

Depuis deux jours le vent souffle en tempête; cependant il mollit un peu. S'il tombe d'ici à demain, lundi sera le jour du départ et mercredi 29 serait le jour d'arrivée à Bruxelles. Si la tempête continue, le départ serait ajourné jusqu'à mercredi 29, ce qui mettrait l'arrivée au vendredi 31 - Tu sais mon peu de goût pour le vendredi². Ce qui joint à la soif de vous embrasser tous me fait vivement désirer de pouvoir partir lundi 27; cela dépend du temps et du vent. *Deo volente*³.

Dim. 26. 9h. du matin. La pluie a abattu le vent. Il est ouest, mais faible.

¹ Cette lettre n'a pas encore été retrouvée à ce jour.

² Encore une manifestation de la superstition de Victor Hugo.

³ A la grâce de Dieu.

/(ref. 7188)

Si rien n'empire, nous partirons demain lundi. Recommande à Marianne⁴ de me tenir ma chambre prête et mes vêtements du matin, pantalon à pied, pantouffles, &c. plus une bouteille de très bon café, froid. - Pauvre Thérèse ! - Je pense que Charles est revenu tout de suite de Spa⁵.

J'embrasse ta bonne mère et toi, et tous. Quel bonheur, bientôt! A mercredi!

V

Adresse :
Via London and Ostende
Belgique
Monsieur Francois-Victor Hugo
4, place des Barricades
Bruxelles

Timbres postaux :
Guernsey Jy 27 68
London Jy 28 68
Angleterre Ouest 2 28 juil. 68
Bruxelles 28 juil. 68

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24800, f. 696-697.
Saisie PL/TL002720.
Coll.PL/MLP-06/04/91.

⁴ Ce ne sera plus Marianne mais Aline, la nouvelle femme de chambre.

⁵ Thérèse, femme de chambre de la maison de Bruxelles, était, en juillet 1868, au stade ultime de la phtisie. Pour la décider à quitter son service et entrer dans la maison de santé à l'autre bout de la ville, François-Victor avait usé d'un double stratagème : ajourner le retour de sa mère et éloigner pour quelques jours Charles et Alice. La maison vide, la servante, estimée de tous, ne se sentirait plus indispensable et consentirait à partir (voir en appendice 80 la lettre de François-Victor à sa mère).
Spa, ville belge des Ardennes, 4 774 habitants en 1860 (le double pendant la saison des eaux), était non seulement un lieu de cure mais aussi de divertissements. Victor Hugo redoutait toujours un peu que Charles y séjournât car son fils aimait les jeux de hasard.

pp. 244-24
réf. 12911

81. VICTOR HUGO A SON COUSIN, ALFRED ASSELINE

H.H., 25 juillet [1868]

Cher Alfred, Julie me dit le profond malheur qui te frappe¹. Le deuil est sur toi comme sur moi. Quel coup pour la pauvre mère! Heureusement, elle sait que les âmes s'attendent hors de la vie et se retrouvent dans la lumière². Dis-lui ma profonde sympathie et reçois mon plus cordial serrement de main.

Victor Hugo.

Alfred Asseline, *Victor Hugo intime*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885, p. 299-300.
Saisie PL/TL002721.

¹ Alfred Asseline, le cousin germain de Madame Hugo, venait de perdre son père, Jean-Baptiste Asseline, le 9 juillet 1868.

² Madame Jean-Baptiste Asseline, née Amélie Fessart, mourra le 22 février 1877, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

82. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

Bruxelles. 7 août [1868]

Etes-vous de retour ? Je voudrais, cher Auguste, que cette lettre vous serrât la main à votre arrivée. Je n'ai pu vous écrire à Wildbad, n'ayant pu retrouver ici dans ma cervelle le Kumpf Krumpp, ou Kromff, de l'Hôtel formidable choisi par votre toute-puissance atteinte d'un rhumatisme¹. J'espère que votre rhumatisme est resté dans la Forêt-noire, quant à votre toute-puissance, je la retrouverai dans *Faust*. Nous sommes ici tous réunis, vous désirant. J'attends le doux retour de mon petit Georges. Alice tarde. Ma femme veut et ne veut pas qu'on lui dise qu'elle est maigre, mais elle est gaie et mange bien et dort bien. Aujourd'hui, je renvoie à M. V. Koning le traité *Ruy Blas* signé, avec une réserve (politique) que vous approuverez. Je réponds en même temps à M. Raphaël Félix². Meurice m'écrit que Michel Lévy veut me faire des offres³. Qu'il se hâte - car je suis pressé par d'autres, et

¹ Victor Hugo n'était pas un linguiste et la langue allemande ne semble pas avoir eu sa préférence. Manifestement, il a oublié le nom de l'hôtel ou résidait Vacquerie et il restitue, par onomatopée ce qui lui semble le plus proche au niveau des sons. Par ailleurs, il reste encore aujourd'hui à Wildbad, de très vieux et luxueux hôtels, vestiges d'un siècle passé, et encore appelés Hôtels Krone (en français "couronne"). Vacquerie se serait-il rendu dans un de ces hôtels dignes de sa "toute-puissance" ? Quoi qu'il en soit, nous ne doutons pas de l'intention doucement moqueuse de Victor Hugo.

² Raphaël Félix (1825-1872), frère de Lia Félix (voir la lettre n° 64 du corpus, note 7) et acteur, avait abandonné le Théâtre-Français en 1846 pour gérer les intérêts et les tournées de sa soeur aînée, la talentueuse Rachel. En 1868, il venait d'être nommé directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, remplaçant Marc Fournier. Le 23 juillet, il avait écrit à Victor Hugo pour lui annoncer cette nomination et lui offrait son théâtre pour reprendre les drames du poète. C'est sous sa direction que fut repris avec un immense succès, le 2 février 1870, *Lucrece Borgia*. En juillet 1868, il habitait 25 boulevard du Temple.

³ Michel Lévy se mettait sur les rangs pour éditer *Par ordre du roi*.

L, réf.
12 885

un peu tenté⁴. Je vais finir ici ce roman⁵. Mais je publierai en volume auparavant. Vous savez l'offre Millaud⁶ ? Nous comptons vous voir bientôt, et je vous embrasse, *con toda mi alma*⁷.

V.

Dites à M. de S^t Victor combien nous l'avons regretté ici. Nous avons fait ce beau rêve de vous avoir tous les deux à notre table douce et intime de la place des Barricades.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 518-519.
Saisie PL/TL002583.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

⁴ Albert Lacroix avait déjà fait sa requête et nous supposons que Moïse Millaud avait proposé à Victor Hugo une publication en feuilleton. La phrase qui suit nous autorise à formuler cette hypothèse.

⁵ Il écrira le mot *fin* sur le manuscrit le 23 août 1868.

⁶ Auguste Vacquerie était concerné par le projet *Tout pour tous*.

⁷ "De toute mon âme", en espagnol.

83. ACTE DE NAISSANCE DE GEORGES CHARLES VICTOR LEOPOLD HUGO

Le dix-huit août mil huit cent soixante-huit, à l'heure de midi, a été dressé, après constatation, par Nous, OFFICIER DE L'ETAT CIVIL DE LA VILLE DE BRUXELLES, l'Acte de Naissance de Georges Charles Victor Léopold Hugo, né le seize de ce mois à quatre heures après midi, place des Barricades, N° 4, 4^e D^{on}, fils de Charles Mélanie Abel Hugo, Propriétaire, né à Paris, et d'Anne-Caroline Alice Lehaene, née à Paris, résidant même maison et domiciliés à Paris (Seine - France) conjoints.

Sur la déclaration du père âgé de quarante-un ans.

En présence de Camille Eugène Berru, Homme de lettres, âgé de cinquante-un ans, et de Philippe Edouard Poplu, Comptable, âgé de quarante-quatre ans, domiciliés en cette ville.

Duquel acte il leur a été donné lecture.

[Signé]

Charles Hugo, Camille Berru, E. Poplu, < c^{te} De Vadder >

84. VICTOR HUGO A SA BELLE-SOEUR, MADAME PAUL CHENAY

Bruxelles - 17 août [1868]

Chère Julie, petit Georges est de retour, hier à quatre heures cinq minutes Alice l'a remis au monde, si pareil à lui-même que nous l'avons tous reconnu. Je t'envoie cette joie. Je serre toutes les mains cordiales de Guernesey, et je t'embrasse sur les deux joues.

V.

J'envoie à Guernesey le n° *belge* de la Lanterne¹. Il est charmant. Lisez-le, et joins-le à la collection. J'ai donné l'hospitalité à Rochefort et à ses deux enfants le temps de leur séjour ici².

Aut. MVH, α^H 465.
Saisie PL/TL002723.

¹ Le 20 juillet 1868, le n° 8 de *la Lanterne* avait été saisi et Rochefort poursuivi. Condamné le 5 août à 4 mois de prison et 200 francs d'amende, il s'était réfugié en Belgique et avait continué, plus en verve que jamais, à faire parler sa *Lanterne*. C'est le libraire belge Alphonse Rosez fils, place de la Monnaie à Bruxelles, qui en avait accepté la diffusion. Ce numéro dont parle Victor Hugo est le n° 12, du 15 août 1868, et la collection ira, faisant fi des amendes et condamnations, jusqu'au n° 74.

² Depuis le 11 août, Henri de Rochefort et ses deux enfants, Noémie 12 ans et Octave 7 ans, logaient place des Barricades. Le 14 août, il était à nouveau condamné (10 000 francs d'amende, 1 an de prison) et repartait immédiatement pour Paris, laissant ses enfants quelque temps encore chez Victor Hugo.

85. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

18 août - Bruxelles [1868]

Cher Auguste, venez donc si vous pouvez passer *in haste* quelques jours place des Barricades. Nous voudrions vous voir, d'abord pour vous voir, ensuite pour vous entendre (*Faust!*), ensuite pour parler affaires. Il s'agit de *Tout pour Tous*. Vous seriez le comité (les quatre de l'*Evènement*) avec chacun 6.000^{fr} fixes par an. Cela vous irait-il ? Pour ce livre, vous avoir, serait immense. Je crois que notre cher Meurice est cloué en ce moment à Paris¹. Il pourrait vous donner plein-pouvoir de conclure pour lui, et l'on aboutirait. Tâchez de nous arriver le plus tôt possible². Vous direz le *fiat lux*..³

Petit Georges est revenu. Avant hier 16, Alice nous l'a rendu.

A bientôt. A tout de suite. A toujours.

Tuus.

V.

La chère malade est bien. Appétit, gaieté, sommeil, reviennent⁴.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 522-523.
Saisie PL/TL002584
Coll.PL/MLP-11/05/91.

¹ Paul Meurice avait accepté de se charger de la rubrique "le Mouvement littéraire" dans le journal *la Liberté*. Il surveillait en outre, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, les répétitions de *Cadio*, drame qu'il avait écrit en collaboration avec George Sand.

² Auguste Vacquerie arrivera à Bruxelles avec Paul Meurice le 28 août.

³ *Que la lumière soit*. Allusion à la parole de la Genèse (I, 3). Ces mots sont devenus le symbole de toute création.

⁴ Pour nous, qui avons rassemblé et classé cette correspondance familiale, nous maudissons ici l'ironie du destin...

86. ACTE DE DECES DE MADAME VICTOR HUGO

[En tête :]

Ville de Bruxelles

Etat Civil N° 3765

EXTRAIT DU REGISTRE DES DECES DE L'AN 1868.

L'an 1800 Soixante huit

le vingt sept du mois d'Août, à sept heures du matin

est décédée en cette ville, Adèle Julie Victoire Marie Foucher,

Profession _____

âgée de soixante quatre ans, _____ mois, _____ jour

née à Paris et y domiciliée

épouse de Victor Hugo, Propriétaire,

fille de Pierre Foucher,

et de Victoire Asseline, décédés.

Sur la déclaration de François Victor Hugo fils

profession Propriétaire, âgé de trente neuf ans,

et de Emile Allix,

profession Docteur en médecine, âgé de trente deux ans,

domiciliés en cette ville. - Lecture faite

[signé] Hugo, Allix et De Vadder, Echevin.

Pour extrait conforme délivré en conformité de l'art.80 du Code
Civil.

L'Officier de l'Etat civil, C^{te} De Vadder.

Cachet :

Sigillum magistratus - Oppidi Bruxellensis

Aut. MVH, α 144.

Saisie PL/TL002726.

87. VICTOR HUGO A SON BEAU-FRERE, PAUL FOUCHER

27 août [1868] 7 h. du matin

Cher Paul, ta soeur est morte ce matin à 6h1/2, cette belle et grande
âme s'en est allée. Dieu lui ouvre le monde meilleur. Nous sommes navrés, et
je t'écris, anéanti.

Je t'embrasse.

ton vieux frère -

et ton bon ami -

V.

88. VICTOR HUGO A SA BELLE-SOEUR, MADAME PAUL CHENAY

[*Papier bordé de noir*]

27 août [1868] 7h du matin.

Ma pauvre Julie, ta soeur est morte. Cette chère bien-aimée nous a quittés. Le 24, elle était admirablement bien, elle faisait avec nous gaîment le tour de Bruxelles en calèche, avant-hier 25, elle a eu une attaque, hier 26 le docteur Allix averti par le télégraphe est arrivé. Consultations de médecins¹, le soir un peu d'espoir, ce matin à 6h.1/2 elle est morte. J'écris, navré. Dieu recevra cette âme douce et grande dans sa lumière, elle a maintenant des aîles.

Nous, nous pleurons.

V.

Dis à tous ceux qui nous aiment cette affliction. Je suis accablé. Je t'embrasse, chère soeur. Nous t'embrassons tous. Hélas, tu vas pleurer aussi.

Aut. MVH, α^H 466.
Saisie PL/TL002728.

¹ Le docteur Jean Crocq (1824-1898) et le docteur Frédéric Jottrand étaient au chevet de Madame Hugo.

89. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

[*Papier bordé de noir*]

27 août [1868]

Cher Auguste. C'est fini. Je suis accablé et navré. Elle est morte ce matin à 6h1/2. Elle n'avait jamais été si bien en apparence. Le 24, je lui faisais faire le tour de Bruxelles en calèche. Elle était gaie et souriait à tout. Avant hier, attaque, hier, agonie; aujourd'hui, mort. Nous sanglotons et je vous écris. Elle a demandé d'être portée à Villequier¹. Près de sa fille, près de notre enfant bien-aimé, près de ces deux êtres adorés qui sont là, et que nous pleurons tous à jamais². Je vous l'envoie recevez ce corps. Dieu recevra l'âme.

A vous profondément.

V.

Allix a été admirable. Il est venu. Il la remmène.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 524.
Saisie PL/TL002585.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

¹ Villequier, village de la Seine-inférieure, situé sur la rive droite de la Seine, était le berceau familial de la famille Vacquerie.

² Léopoldine Hugo (1824-1843), la fille aînée de Victor Hugo, et son mari Charles Vacquerie (1817-1843), frère aîné d'Auguste Vacquerie, s'étaient noyés près de Villequier au cours d'une promenade en barque le 4 septembre 1843. Ils avaient été enterrés ensemble dans le petit cimetière entourant l'église de Villequier et surplombant la Seine.

90. PERMIS DE TRANSPORT DU CORPS DE MADAME VICTOR HUGO¹

Décès N° 3765

L'Echevin, officier de l'état civil de la ville de Bruxelles, déclare que rien ne s'oppose à ce que le corps d'Adèle Foucher, décédée en cette ville, le vingt sept de ce mois, à sept heures du matin, Place des Barricades, n° 4, âgée de soixante deux ans², soit transporté à Villequier, département de la Seine inférieure (France) pour y être inhumé.

Fait à l'Hôtel de Ville, le vingt huit août 1800 soixante huit.

L'Echevin, officier de L'etat Civil

C^{te} De Vadder

Vu pour Légalisation de la signature
de M. De Vadder

Droit : [illisible] 100

apposée ci-dessus

Bruxelles, le 28 août 1868.

Pour le Ministre des Affaires Etrangères

Le Secrétaire Général,

< Baron > [illisible]

Cachets:

Timbre de dimension 45 C

Sigillum magistratus - Oppidi Bruxellensis

Ministère des Affaires Etrangères

Aut. Bibliothèque municipale de Nantes.

Saisie PL/TL002863.

¹ C'est Paul Foucher qui avait été chargé par son beau-frère d'obtenir du gouvernement français l'autorisation de faire entrer en France le corps de Madame Hugo.

² Il y a ici une erreur (involontaire ?) : Madame Hugo aurait eu 65 ans le 28 novembre 1868.

91. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

Dimanche 30 août 1868¹.

Nous avons trouvé à la gare de Paris² Paul Foucher, Madame Meurice³, Guérin, Robelin, Alfred Asseline et sa femme, et Busquet qui est venu malgré sa goutte et qui, ne pouvant aller d'une chambre à l'autre sans souffrance, a eu la force de faire le voyage⁴. Paul Foucher ne s'était entendu avec les pompes funèbres que pour le transport d'une gare à l'autre⁵; j'ai immédiatement télégraphié à Yvetot pour avoir une voiture mortuaire d'Yvetot à Villequier⁶; de peur que la dépêche ne trouvât pas celui à qui j'écrivais, j'ai prié Allix de prendre l'express et de nous précéder. Ca coûtait au pauvre garçon de quitter la morte, même pour lui rendre ce dernier service; il s'est dévoué, comme toujours. Quand nous sommes arrivés à Yvetot, tout était prêt. Nous avons suivi le corps en voiture jusqu'à mi-chemin entre Caudebec et Villequier, puis à pied⁷. J'avais télégraphié encore

¹ Les obsèques de Madame Hugo eurent lieu le 29 août 1868. Le 28 août, elle avait quitté Bruxelles pour regagner la France et Victor Hugo et ses fils l'avaient accompagnée jusqu'à la frontière, à Quiévrain. Nous avons reproduit en appendice 91A ce que Victor Hugo a écrit dans un carnet à la date du 28 août.

² La gare du Nord desservait les chemins de fer du Nord qui reliaient Paris à Bruxelles.

³ Paul Meurice avait épousé Palmyre Grangé, élève d'Ingres et grande amie de Madame Hugo qui l'appelait Myrette. /er

⁴ Alfred Busquet (1820-1883), poète et journaliste, s'était lié avec Victor Hugo en 1860. Adèle, la fille du poète, refusa sa demande en mariage en septembre 1860 et il épousa Marie Pagnerre, la fille de l'éditeur dont il dirigea la maison jusqu'en 1876 publiant notamment la traduction de Shakespeare de François-Victor à partir de 1863. Amoureux de la bonne chère ("Alfred Busquet nous a festoyés dimanche" écrivait Madame Hugo à son mari le 27 mai 1863), il était atteint de violentes crises de goutte qui le contraignaient à se rendre régulièrement en cure à Vichy.

⁵ Pour gagner Villequier, il fallait rejoindre d'abord la gare de l'Ouest qui devait devenir la gare Saint-Lazare.

⁶ Yvetot (8 282 habitants en 1860) se trouve à 16 km de Villequier.

⁷ Caudebec-en-Caux est à 5 km environ de Villequier.

une fois à ma soeur⁸ : *le moins d'église possible*. Il y en a eu, en effet, très-peu; pas de messe; d'ailleurs, il ne pouvait pas y en avoir, vu l'heure⁹; quelques psaumes chantés; puis on a mis la mère auprès de sa fille. Meurice a dit quelques paroles touchantes et croyantes qui nous ont profondément émus¹⁰. Il était tellement ému lui-même que j'ai cru qu'il allait se trouver mal. Il a dû repartir aussitôt; vous savez les engagements qu'il avait à Paris et auxquels il avait déjà hier manqué¹¹. Madame Meurice est restée et tous les autres. Nous avons dîné tristement, et aujourd'hui tout le monde repart. Mais la chère morte que vous nous avez confiée ne sera pas seule. Elle a près d'elle sa fille et mon frère, et mon père¹². Et elle nous a. Et elle vous a autant que nous, car vous allez être plus près d'elle que jamais. Ce matin, Albert Millaud¹³, un de ses cousins, Victor Noir¹⁴ et Alex Bouvier¹⁵ sont venus croyant que l'enterrement était pour aujourd'hui. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle part les miens ont pris à l'affreux malheur. Ma soeur s'est vaillamment occupée de tout, et Ernest avec elle¹⁶. Ma nièce ne dort plus, ne mange plus,

⁸ Madame Nicolas Lefèvre née Arsène Vacquerie.

⁹ Le convoi avait quitté la frontière le 28 août à neuf heures du soir et était parvenu à Villequier tard dans l'après-midi du 29 août.

¹⁰ Nous reproduisons les paroles de Paul Meurice en appendice 91B/

l, p. 248

¹¹ Voir la lettre n° 85, note 1, du corpus/

l, réf. 11086

¹² Charles-Amable-Isidore Vacquerie, père d'Auguste, de Charles et d'Arsène, capitaine au long cours, était né à Villequier en 1779 et y mourut en 1843.

¹³ Albert Millaud, journaliste (1844-1892) était le fils de Moïse Millaud.

¹⁴ Yvan Salmon dit Victor Noir (1848-1870), journaliste ami de Charles Hugo, collaborera au journal *la Marseillaise* que fondera Henri Rochefort en 1869. Il fut tué à bout portant par Pierre Bonaparte, neveu de Napoléon I^{er}, pour l'avoir souffleté, le 10 janvier 1870 et ses obsèques, le 12 janvier, donnèrent lieu à une importante manifestation républicaine contre le régime impérial. Pierre Bonaparte fut acquitté. Victor Noir signera dans le numéro du 1^{er} septembre 1868 du *Journal de Rouen* un article très émouvant sur Madame Hugo.

¹⁵ Alexis Bouvier (1836-1888) resta ciseleur jusqu'en 1863 tout en se faisant connaître par des travaux littéraires. Il publia notamment des nouvelles dans le journal *le Corsaire* fondé en octobre 1867 par Jules Lermina.

¹⁶ Ernest Lefèvre (1833-1889) était le fils d'Arsène Lefèvre et le neveu d'Auguste. Avocat, habitant avec son oncle, 23 rue de Verneuil à Paris, il sera désigné par Victor Hugo en 1875

et a depuis hier de violentes palpitations de coeur¹⁷. Ma nièce adorait cette chère et admirable absente. On n'a pas pu la mettre dans la même tombe que sa fille et Charles, mais les fosses se touchent. Je ferai faire une pierre et une grille absolument pareilles aux autres, et je mettrai l'inscription que vous nous avez dite¹⁸. Alfred Asseline et sa femme, ayant à Paris un enfant malade, sont venus jusqu'à Mantes seulement¹⁹. Victor ferait bien d'envoyer des cheveux à Robelin et à Busquet. Si vous voyiez ce pauvre Busquet se traîner sur ses deux béquilles, vous seriez touché. Je ne sais trop ce que je vous écris, j'ai un mal de tête qui me brouille un peu les idées. Dites-vous que la morte sera bien et fidèlement gardée, et qu'il y a entre nous un lien de plus. Mais ce n'était pas nécessaire, et celui-ci est par trop douloureux. Je vous embrasse tous avec désespoir.

Auguste Vacquerie.

Aut. MVH, α pm 2711.
Saisie PL/TL002586.
Coll. PL/EB-21/03/91.

comme l'un de ses exécuteurs testamentaires pour la publication de ses oeuvres posthumes.

¹⁷ Ernest Lefèvre avait épousé Marie-Armande Lecadre.

¹⁸ Sur la tombe de Madame Hugo seront gravés ces mots dictés par le poète :

Adèle
Femme de Victor Hugo

¹⁹ Alfred Asseline avait épousé Cécile Rabany (1820-1913). Nous supposons que l'enfant malade était Alice, qui deviendra plus tard l'actrice Alice Rabany, puisque Armand, leur fils, était mort en octobre 1867. Mantes, dans le département de Seine-et-Oise, sur la rive gauche de la Seine, à 57 km de Paris, était le point de bifurcation des lignes du Havre et de Cherbourg.

92. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE¹1^{er} 7^{bre}. [1868]

Vous êtes admirable, comme toujours, et vous avez tout bien fait. Remerciez votre famille qui, par tant de points charmants et douloureux, est la mienne. J'ai eu cinq nuits d'insomnie. J'ai les yeux brûlés. Les exquis paroles de Meurice me les ont soulagés en me faisant pleurer. Tout ce que vous dites sera fait. Vous allez bientôt avoir de la gloire. Cela me consolera. Je vous aime bien.

V.

Allez pour moi, sitôt cette lettre reçue, baiser à genoux les trois tombeaux.

M., t. XIV, pp. 1248-1249.
Saisie PL/TL002689.

¹ La provenance de cette lettre n'est pas encore élucidée. L'édition dite "de l'Imprimerie nationale" indique la Bibliothèque nationale. Nous avons pu examiner les manuscrits n.a.f. 24800, 24801, 24802, sans succès. Le dépouillement des autres manuscrits reste à faire...

93. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

[*Papier bordé de noir*]

3 7^{bre} [1868]

Cher Auguste, que la tombe soit pareille à celle des deux autres anges.
Elle l'eût voulu ainsi.

Demain 4 7^{bre}¹, il y aura une semaine qu'on l'a clouée dans le cercueil.-
Aimons-nous.

V.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 525-526.
Saisie PL/TL002690.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

¹ Léopoldine Hugo était morte le 4 septembre 1843.

94. VICTOR HUGO A SA BELLE-SOEUR, MADAME PAUL CHENAY

5 7^{bre} [1868]

Chère Julie, je ne prends que le temps de te rassurer. Alice a été très souffrante, mais elle est maintenant très bien, ainsi que Petit George. Je reviendrai probablement à Hauteville plus tôt que les autres années¹. Achète-toi ton deuil, je t'envoie pour cela -- 50^f

plus pour le deuil de
 Marie et de Mariette à
 chacune 25fr.², qu'elles
 emploieront elles-mêmes
 comme elles voudront, il
 suffit qu'elles deviennent en
 noir ----- 50^f

100^f
 tu trouveras ci-inclus
 un bon sur la banque
 de cette somme.

Je t'enverrai ceux des journaux qu'on retrouvera³. Ecris-moi si j'ai lieu

¹ Victor Hugo sera de retour à Guernesey le 9 octobre 1868, à peu près à la même époque qu'en 1866 (10 octobre) et en 1867 (14 octobre).

² Marie Sixty était au service de Victor Hugo depuis 1858 et y restera jusqu'en 1869 après plusieurs incidents orageux avec son maître. Mariette Leclanche travaillait à Hauteville House depuis le 3 février 1868. Elle quittera Guernesey avec le poète en 1870 et c'est elle qui deviendra la femme de chambre du petit Georges et de la petite Jeanne pour qui elle se prendra d'une grande tendresse. En 1862, Madame Hugo avait rédigé son testament où elle priait son mari d'octroyer "trente francs" à chacune des domestiques afin qu'elles puissent porter son deuil.

³ Presque tous les journaux de Paris, de province, nombre de journaux étrangers adressèrent à Madame Hugo un ultime hommage. Il semble inutile de les citer ici mais la Maison de Victor Hugo à Paris conserve un épais dossier de coupures de presse sur la mort de Madame Hugo. Nous reproduisons seulement en appendice 94 le très bel article d'Henri Rochefort,

de remercier Mangin au *Phare de la Loire*⁴ et Pierre Véron au *Charivari*⁵.
L'admiration et la vénération autour de cette tombe sont universelles et unanimes.

Remercie Clémentine⁶. Remets ces deux lettres à MM. Kesler et Marquand⁷. Tendre embrassement pour toi.

V.

Remercie pour moi M. Talbot⁸.

Adresse :
Madame Julie Chenay
chez M. Victor Hugo
Hauteville house
Guernesey
Via Ostende and London

Timbres postaux :
Bruxelles 5 sept 68
Angl[...] 6 sept 68
Guernsey sp 8 68

Aut. MVH, α^H 467.
Saisie PL/TL002729.

paru dans la *Lanterne*, n° 14, du 29 août 1868.

⁴ Evariste Victor Mangin, journaliste au *Phare de la Loire* avait publié un article le 2 septembre 1868.

⁵ Pierre Véron dirigeait le *Charivari*, presse littéraire, humoristique et satirique, alimentant l'esprit frondeur du public et autorisé par l'Empire depuis 1858. Son article annonçant la mort de Madame Hugo parut le 29 août 1868.

⁶ Clémentine Hugo était l'épouse depuis 1855 de Léopold Hugo, fils du frère aîné de Victor Hugo, Abel.

⁷ Henri Marquand était depuis toujours le fidèle ami de Guernesey. Jusqu'en 1863, il avait été rédacteur à la *Gazette de Guernesey*.

⁸ M. Talbot, journaliste anglais, était directeur du journal *le Star*, à Guernesey.

95. AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO

[le 4 septembre 1868]

Attestée par la lettre n° 96₂

Li réf. 11304

96. VICTOR HUGO A AUGUSTE VACQUERIE

6 7^{bre} [1868]

Les trois âmes sont comme mêlées dans ces trois fleurs. Je ne sais si je pourrai me résigner au partage. Mes enfants trouveront après ma mort cette relique dans votre lettre l'enveloppant et l'expliquant. Cher Auguste, mon coeur est avec vous. Merci. Merci¹.

Aut. BN, Mss, n.a.f. 24801, f. 527-528.
Saisie PL/TL002691.
Coll. PL/MLP-11/05/91.

¹ Nous supposons qu'Auguste Vacquerie eût la délicate attention de se recueillir le 4 septembre 1868 au cimetière de Villequier et d'envoyer au poète exilé trois fleurs cueillies sur les trois tombes.

CHARLES HUGO À SON PÈRE

[Septembre 1868?]

Mon cher petit père, je suis retenu à dîner par M^{me} de Taskal. Ne m'attends pas.

Ton fils qui t'aime et te respecte.

Charles.

Adresse sur enveloppe :

Monsieur Victor Hugo

Au Grand Café,

Rue des Éperonniers.

aut. MVH α 551. FA 50

CH V 091868

Tapé B.L. 8/69. Saisie SG. 6/3009. FICHER-CHARLES V 091868

Est-ce Mme de Taskal ou de Faskal. ? Voir la copie

Datation : Billet écrit sur un papier de deuil, bleu, bordé de noir, l'enveloppe aussi.

Il serait donc postérieur d'assez peu à la mort de Madame Victor Hugo, le 27 août 1868.

Sept 1868 ? ou août-sept 1869. ?

V.H. est à Bruxelles : Août-septembre 1868 (départ de Bruxelles le 7 octobre); 8 août -10 sept 1869 ; 1^{er} octobre -2 novembre 1869

CONCLUSION

Il nous reste à présent à sortir de leur vie. Nous avons cheminé à leur côté durant sept mois. C'est trop peu, mais pourtant une certitude nous étreint : l'exil a certes permis que se révèle le véritable engagement littéraire du génie tourmenté et rebelle mais il a aussi déchiré, écartelé cette famille. Il a fait de chacun d'eux des déracinés incapables, à la longue, de vivre ensemble et néanmoins douloureusement dépendants. En septembre 1870, l'exil prendra fin mais la famille rentrera à jamais blessée, amputée. En 1873, il ne restera plus au poète que deux petits-enfants et une fille malade et, quelque temps plus tard, plongeant son regard derrière lui, il ne pourra contenir cette réflexion poignante : "Ma vie ayant été dure et funèbre, en somme" (*Légende des siècles, les Enterrements civils*, 28 juin 1875).

Le voisinage de Hugo dispose l'âme à la rêverie. Au moment de fermer ce livre, il nous vient un regret : nous aurions aimé avoir le droit de laisser parler la vieille dame, très belle et très digne sous ses bandeaux d'argent, qui avait choisi d'être irrémédiablement amoureuse. En 1868, madame Drouet a soixante-deux ans et, vis-à-vis de la famille, depuis la visite de madame Hugo à Hauteville Féerie en janvier 1867, elle a enfin une place reconnue. Malgré sa discrétion et sa pudeur qui lui font au début tout refuser des avances des uns et des autres, elle finira par prendre "la douce habitude de s'immiscer dans toutes les tendresses de la famille." C'est à Chaudfontaine, en septembre 1867, qu'elle recevra son baptême familial, faisant la lecture à madame Hugo, berçant le petit Georges. "Mon effusion déborde de tous les bonheurs que je viens d'avoir pendant ces quinze jours de fleurs, d'enfant, de soleil, de famille et d'amour." (Juliette Drouet à Victor Hugo, 12 septembre 1867). Charles et François-Victor ont su apprécier sincèrement Juliette Drouet et rares sont leurs lettres à leur père où ne se glisse pas un message affectueux à son intention. C'est auprès du grand-père "accablé de chagrin"

qu'ils viennent chercher du réconfort, après la mort du petit garçon, mais lui-même ne puisait-il pas son courage dans les messages vibrants qu'elle seule savait lui adresser, trouvant toujours les justes mots pour fortifier sa conviction dans le retour de cet "innocent petit ange". "Ton deuil est mon deuil." Il en sera suffisamment touché pour coller deux de ces billets dans un de ses agendas (Juliette Drouet à Victor Hugo, 15 avril 1868 et 16 avril 1868).

Dès lors, puisqu'elle avait mérité pleinement ce titre de "deuxième grand-mère" (Victor Hugo à Charles, le 16 avril 1868 ; Victor Hugo à François-Victor, le 14 mai 1868), puisqu'elle avait reçu directement de François-Victor le portrait de Georges en une "offrande presque filiale" (François-Victor à son père, le 3 mai 1868), puisque Charles l'assurait de son amour et n'omettait pas de l'embrasser (Charles à son père, le 3 mai 1868, le 6 juin 1868, le 17 juillet 1868), n'aurait-elle pas pu tenir crânement son rang d'épistolière - et elle en avait tous les talents - au sein de la correspondance familiale ?

APPENDICE

APPENDICE 1

Il se joue en ce moment ou plutôt il vient de se jouer au Théâtre-Français une petite comédie dont nous n'avons pas le secret, mais que je trouve fort curieuse et fort instructive. Tandis qu'à l'Odéon le drame de Victor Hugo, *Ruy Blas*, était nettement et officiellement interdit (on sait comment), il se produisait rue de Richelieu un fait analogue, et cet *Hernani* que l'on représentait avec grand succès depuis tantôt six mois était gentiment évincé et, sans autre forme de procédure, condamné à un nouvel exil. On le menait doucement à la porte en lui faisant maintes politesses comme on se débarrasse d'un importun en le saluant avec grâce, tandis qu'on fermait bruyamment les deux battants à *Ruy Blas*. L'un et l'autre, au surplus, demeuraient sur le pavé et c'était là l'important. La censure, en fin de compte, se trouvait également satisfaite de la rive droite et de la rive gauche.

Voici à peu près comment, pour *Hernani*, les choses se sont passées. Dès les premières représentations de son drame, Victor Hugo, craignant avec quelque raison que la pièce ne fût interrompue en plein succès, sous prétexte d'indisposition, avait exigé, ce qui était de droit strict, que tous les rôles d'*Hernani* fussent appris *en double*. C'était la volonté expresse de l'auteur. M. Thierry répondit que tous les rôles *doublés* allaient être répétés sur le champ. Et M. Victor Hugo dut être satisfait, je pense, car Delaunay se trouvant indisposé fut *doublé* par qui ? Par Sénéchal. Delaunay guéri et revenu au théâtre, M^{lle} Favart tombe malade. *Malade par ordre*, ont dit les mauvais plaisants. La vérité est que M^{lle} Favart souffrait d'une angine qui lui dura toute une semaine. Qu'importait d'ailleurs ? N'était-il pas convenu que l'on n'interromprait pas les représentations de la pièce ? Elles furent

interrompues cependant, et contrairement aux conventions, contrairement au droit de l'auteur, l'actrice ne fut point doublée.

Ceci se passait vers la fin du mois dernier, et peut-être, dira-t-on, les recettes baissaient-elles et les représentations d'*Hernani* touchaient-elles à leur fin ? Or non seulement la moyenne des recettes était encore - après soixante-dix représentations - la plus haute qu'aït jamais encaissé le théâtre, mais les dernières recettes dépassaient, *de moitié*, les recettes des pièces qui faisaient les lendemains d'*Hernani*. Lorsque la débâcle était arrivée, quand s'écroula l'Exposition de l'an passé et lorsque toute la foule des étrangers s'empessa de s'enfuir, quittant Paris comme on sort d'une salle de spectacle, la toile baissée et la rampe éteinte, ç'avait été, on s'en souvient, un coup terrible pour les théâtres; les féeries étalèrent leurs décors usés devant des salles vides : tout baissait, *Hernani* seul avait résisté dignement.

Enfin, en novembre, pendant les six dernières représentations, *Hernani* faisait encore 3,400, 3,500 francs par soirée ; le 19 novembre la recette était de 3,694 francs, le 23 novembre de 4,216 fr. 50. Et voilà le moment que l'on choisissait justement pour interrompre le drame : "Mais n'y avait-il pas force majeure ? M^{lle} Favart n'était-elle pas malade ?" Sans doute, aussi, tant que l'angine a duré, l'affiche du théâtre a-t-elle porté ceci : "*En attendant la 71^e représentation, retardée par indisposition de M^{lle} Favart*". Mais au bout de la semaine, lorsque M^{lle} Favart, qui aimait ce rôle de Doña Sol, se remit à la disposition du théâtre, qu'arriva-t-il ? *Hernani* fut-il repris ? On supprima, il est vrai, de l'affiche cette bienheureuse indication qui n'avait plus de raison d'être : *Retardée pour indisposition de M^{lle} Favart*, mais on ne joua pas la pièce. Puis un beau matin, sans plus de façon, on supprima jusqu'au titre même et *Hernani* disparut brusquement de l'affiche.

Cette suppression d'une pièce en plein succès, en plein rapport - car c'était ici surtout une question de propriété - devait nécessairement donner lieu à des interprétations fâcheuses pour le théâtre. La presse ne s'en mêla

pas, mais on causa de l'incident assez haut pour que l'Administration du Théâtre-Français entendit les propos. Le théâtre n'osa pas ne plus jouer dès lors *Hernani*. Il transigea. On donna le drame une fois encore non pas avec Delaunay mais avec Sénéchal, *après trois semaines d'une interruption motivée par une indisposition qui avait duré huit jours.*

Jules Claretie

[*L'Opinion nationale*, 13 janvier 1868]

APPENDICE 5

XIV

ULTIMA VERBA

La conscience humaine est morte ; dans l'orgie,
 Sur elle il s'accroupit ; ce cadavre lui plaît,
 Par moment, gai, vainqueur, la prunelle rougie,
 Il se retourne et donne à la morte un soufflet.

La prostitution du juge est la ressource.
 Les prêtres font frémir l'honnête homme éperdu ;
 Dans le champ du potier ils déterrent la bourse,
 Sibour revend le Dieu que Judas a vendu.

Ils disent : - César règne, et le Dieu des armées
 L'a fait son élu. Peuple, obéis ! tu le dois. -
 Pendant qu'ils vont chantant, tenant leurs mains fermées,
 On voit le sequin d'or qui passe entre leurs doigts.

Oh ! tant qu'on le verra trôner, ce gueux, ce prince,
 Par le pape béni, monarque malandrin,
 Dans une main le sceptre dans l'autre la pince,
 Charlemagne taillé par Satan dans Mandrin ;

Tant qu'il se vautrera, broyant dans ses mâchoires
 Le serment, la vertu, l'honneur religieux ;
 Ivre, affreux, vomissant sa honte sur nos gloires ;
 Tant qu'on verra cela sous le soleil des cieux ;

Quand même grandirait l'abjection publique
 A ce point d'adorer l'exécrable trompeur ;
 Quand même l'Angleterre et même l'Amérique
 Diraient à l'exilé : - Va t'en ! nous avons peur !

Quand même nous serions comme la feuille morte,
 Quand, pour plaire à César, on nous renîrait tous ;
 Quand le proscrit devrait s'enfuir de porte en porte,
 Aux hommes déchiré comme un haillon aux clous ;

Quand le désert, où Dieu contre l'homme proteste,
 Bannirait les bannis, chasserait les chassés ;
 Quand même, infâme aussi, lâche comme le reste,
 Le tombeau jetterait dehors les trépassés ;

Je ne fléchirai pas ! Sans plainte dans la bouche,
 Calme, le deuil au coeur, dédaignant le troupeau,
 Je vous embrasserai dans mon exil farouche,
 Patrie, ô mon autel ! liberté, mon drapeau !

Mes nobles compagnons, je garde votre culte ;
 Bannis, la République est là qui nous unit.
 J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte ;
 Je jetterai l'opprobre à tout ce qu'on bénit !

Je serai, sous le sac de cendre qui me couvre,
 La voix qui dit : malheur ! la bouche qui dit : non !
 Tandis que tes valets te montreront ton Louvre,
 Moi, je te montrerai, César, ton cabanon.

Devant les trahisons et les têtes courbées,
 Je croiserai les bras, indigné, mais serein.
 Sombre fidélité pour les choses tombées,
 Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain !

Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
 O France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
 Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
 Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !

Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
France ! hors le devoir, hélas ! j'oublierai tout.
Parmi les éprouvés je planterai ma tente :
Je resterai proscrit, voulant rester debout.

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme ;
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un à plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

Jersey, 2 décembre 1852

[*Châtiments*, Livre VIII]

APPENDICE 8

8A. VICTOR HUGO A ALEXANDRE DUMAS

Hauteville-House, 15 juillet 1867.

Merci, mon cher Dumas, de votre mot doux et bon.

Le jour où vous applaudissiez fraternellement *Hernani*, j'écrivais pour Maximilien, ce qui était aussi de la fraternité, *Homo erat* ; aimons-nous.

Cher compagnon de lutte, grand et glorieux combattant, je vous serre dans mes bras.

Victor H.

[M., t. XIII, p. 867]

8B. VICTOR HUGO A ALFRED SIRVEN

Hauteville-House, 8 décembre 1867.

[...] De toutes les prisons, celle que je connais le mieux, c'est l'exil. Voilà seize ans bientôt que je tourne dans cette cage.

Enfant, j'allais jouer au Jardin des Plantes, je montais sur le labyrinthe, et j'apercevais un grand toit plat avec une guérite et un soldat flânant, l'arme au bras. Ma mère me disait : C'est une prison !

La prison peut être fort grande. Une chose plate sur laquelle marche le soldat, c'est aujourd'hui l'Europe.

Plus tard, j'ai connu l'intérieur de Sainte-Pélagie par deux de mes vieux amis, Béranger et Lamennais. Béranger, peu de temps avant sa mort, m'écrivait :

- J'ai commencé par la prison et vous finissez par l'exil. Et je lui répondais : Tout est bien. Espérons, mon cher ami, l'avenir est une aube.

Je vous serre cordialement la main.

Victor Hugo.

[M., t. XIII, p. 888]

APPENDICE 11A

L'ECLIPSE

Quand l'éclipse en plein jour se rue au ciel et mord
L'astre par qui tout vit, la terreur des sauvages
Est imbécile ; à plat ventre sur les rivages,
Ils n'osent plus bouger, et contre eux tout est fort.

Qu'ils soient lâches et vils, ils en tombent d'accord.
C'est le moment infâme où tous les esclavages
Sont possibles. Affronts, brutalités, ravages,
Ils consentent à tout, car le soleil est mort.

Le soleil ne meurt pas! Les présentes minutes,
Certes, ont de quoi troubler les enfants et les brutes ;
Mais nous, je voudrais voir qu'on nous persuadât

Qu'en se ruant dessus, la soutane du prêtre,
La simarre du juge et l'habit du soldat
Ont tué le soleil, - Que je vois reparaître !

Auguste Vacquerie

[*Sonnets et Eaux-fortes*, Paris, Alphonse Lemerre, 1869]

APPENDICE 11B

L'ECLAIR

A V.H.

Les ténèbres partout. L'ouvrage et le soir
Font le ciel invisible et la campagne obscure,
Et versent à flots lourds, sur la sourde nature,
Sur l'aveugle cité, du clocher au manoir.

La nuit, la froide nuit pareille au désespoir.
Les ténèbres partout... Non ! La nuée impure
Eclate ; un trait de feu luit dans la déchirure,
Et d'un sillon vainqueur ouvre l'horizon noir.

Ainsi, dans un pays éteint, dans un temps sombre,
Dans le cercle étouffant où la tristesse et l'ombre
Laissent l'âme sans jour et l'haleine sans air.

Ton livre ardent nous force à relever la tête,
Et fait, prenant la flamme à même la tempête,
Se rouvrir tout entier le ciel dans un éclair.

Paul Meurice

[*Sonnets et Eaux-fortes*, Paris, Alphonse Lemerre, 1869]

APPENDICE 11C

MANIN

Hauteville-House, 16 mars 1868.

On m'écrit de Venise, et l'on me demande si j'ai une parole à dire dans cette illustre journée du 22 mars.

Oui. Et cette parole, la voici :

Venise à été arrachée à Manin comme Rome à Garibaldi.

Manin mort reprend possession de Venise. Garibaldi vivant rentrera à Rome.

La France n'a pas plus le droit de peser sur Rome que l'Autriche n'a eu le droit de peser sur Venise.

Même usurpation, qui aura le même dénoûment.

Ce dénoûment qui accroîtra l'Italie, grandira la France.

Car toutes les choses justes que fait un peuple sont des choses grandes.

La France libre tendra la main à l'Italie complète.

Et les deux nations s'aimeront. Je dis ceci avec une joie profonde, moi qui suis fils de la France et petit-fils de l'Italie.

Le triomphe de Manin aujourd'hui prédit le triomphe de Garibaldi demain.

Ce jour du 22 mars est un jour précurseur.

De tels sépulcres sont pleins de promesses. Manin fut un combattant et un proscrit du droit : il a lutté pour les principes ; il a tenu haut l'épée de lumière. Il a eu, comme Garibaldi, la douceur héroïque. La liberté de l'Italie, visible quoique voilée, est debout derrière son cercueil. Elle ôtera son voile.

Et alors elle deviendra la Paix tout en restant la Liberté.

Voilà ce qu'annonce Manin rentrant à Venise.

Dans un mort comme Manin il y a de l'espérance.

VICTOR HUGO

[Premier projet d'une lettre sur Manin]

M. Il y a 3 ans, lors du jubilé de Dante, à la demande du Gonfalonier de Florence, je fis entendre à l'Italie non la voix de la France, mais la voix de l'exil. Aujourd'hui Venise glorifie Manin. Et je dois me taire. Après Mentana, que pourrais-je dire en effet ? Ma parole troublerait la fête nationale, certes, mais officielle aussi. Comment féliciter Venise sans plaindre Rome, et comment honorer Manin sans <attester> Garibaldi ? J'ai connu et aimé Manin. Manin est une des hautes et belles figures de notre siècle. Il eut, dans le combat comme dans l'exil, la douceur héroïque. Il fut grand et bon. L'heure des justices complètes, des justices faites et des justices rendues, n'est pas venue encore. Elle viendra.

Alors, moi qui suis fils de la France, mais petit-fils de l'Italie, je glorifierai sans réserve mon illustre et cher Manin, sans blesser aucun regard, sans éveiller aucune susceptibilité, j'aurai la liberté de dire les grands enseignements républicains qu'il a laissés à sa patrie et au monde, et je pourrai faire sortir de cette tombe toute la lumière qu'elle contient.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi, vous comprendrez ma réponse comme j'ai compris votre demande, et je vous envoie toute ma cordialité.

V.H.

[Actes et paroles. II. Pendant l'exil. M., t. XIV, p. 831-832]

APPENDICE 16

"Au moment où Paris continue d'opérer sa brillante métamorphose, où le marteau démolisseur fait table rase de nos vieux souvenirs d'enfance, il en est un auquel il nous est doux de consacrer quelques lignes. Nous voulons parler de la pension Cordier, qui se trouvait dans l'axe de la rue de Rennes. [...] Là s'est écoulée en partie la jeunesse d'un homme avec lequel la postérité doit compter un jour. Disons-le tout de suite, c'est là où Victor Hugo a fait une partie de ses études, où de son aveu, il a bégayé la belle langue poétique, à la barbe de son professeur, le redoutable Decotte, qui le bourrait de latin, de mathématiques et de pensums, afin d'étouffer à sa naissance le penchant fatal de l'écolier. C'est là où fut conçu le poème fait à quinze ans, pour l'Académie Française, qui fit trembler les Pindarre du docte corps, et humilia si profondément le farouche Decotte qui redoubla la fureur de ses pensums".

A. Roussel

[*Le Monde illustré*, n° 570, 14 mars 1868]

APPENDICE 17A

Rotterdam 30 mars 1868

A Monsieur Victor Hugo à Guernesey

Monsieur,

Je vous demande mille fois pardon de la liberté que je prends en vous adressant ces lignes, moi qui vous suis peut-être totalement inconnu et qui viens me plaindre auprès de vous d'une chose dont vous n'êtes pas l'auteur. Mais je viens de lire le livre intitulé *Victor Hugo en Zélande*, et je ne puis vous taire l'impression pénible que j'ai retirée de cette lecture. Si le livre n'était pas anonyme, je me serais adressé à l'auteur lui-même. Et encore ! Il semble en effet qu'il suffit d'être ministre protestant pour exciter l'ire ou la verve moqueuse de ce Monsieur, et comme j'ai l'honneur de porter ce titre, mes réclamations eussent été probablement mal venues. J'ose donc m'adresser à vous ; au fait, la seule chose qui donne de l'importance à ce livre, c'est votre nom sur la couverture et la place d'honneur qu'à juste titre votre personne occupe dans le récit. Quelques uns voulaient même qu'il fût écrit sous votre inspiration directe, ce qui est absurde ; généralement on pense pourtant qu'il n'a pas été publié sans votre consentement préalable, ce que j'ai beaucoup de peine à croire. En tout cas, *volens nolens*, on vous fait plus ou moins responsable de ce qui s'y trouve, et voilà ce qui me servira, je l'espère, d'excuse auprès de vous.

J'arrive enfin au but de cette lettre.

Je laisse de côté les étourderies de l'auteur au sujet d'une foule de choses qu'il a vues à peine, souvent mal vues et par conséquent mal jugées. Je n'ai pas la moindre envie de discuter avec lui sur les mérites ou les démérites du protestantisme qu'il connaît si mal qu'il s' imagine que la Réforme a substitué un *prêtre noir* à un *prêtre doré*, comme si l'une de ses gloires n'avait pas été, tout au moins dans l'Eglise réformée proprement dite, d'abolir le prêtre et d'universaliser le sacerdoce. Je me plains seulement, mais vivement, de ce que, reçu avec courtoisie par mes dignes collègues et amis MM. Perk et Pyzel à Dordrecht, il ait, laissant le second dans l'ombre, ce dont il ne se plaint certes pas, fait du premier une caricature qui joint à bien des défauts celui d'être grossièrement malhonnête. Votre compagnon de voyage n'a pas su qu'on lit en Hollande, au moins autant qu'en France, les livres français ; que M. Perk est très connu dans tout le pays, très estimé pour son caractère, goûté comme écrivain, l'un des noms marquans du libéralisme néerlandais et qu'en l'affublant de titre de révérend (coutume anglaise, ridicule en français) ; qu'en prenant soin de cacher devant lui « ses opinions anti-wesleyennes » (que diable le wesleyanisme avait-il à faire là ?) ; qu'en lui endossant à propos des *Misérables* un compliment à votre adresse que vous n'auriez certainement pas accepté sous cette forme absolue, il a répondu à des avances aimables en risquant de compromettre celui qui les lui avait faites.

Déjà M. Perk a dû envoyer à un recueil littéraire et philosophique très répandu en Hollande un démenti formel au propos que

l'auteur lui prête relativement aux *Misérables*. Avec votre enthousiasme pour toutes les belles choses vous parliez, n'a-t-il dit, à vos conducteurs de la beauté du ministère évangélique qui met à même de parler de fraternité, de charité, de liberté, de progrès, aux multitudes réunies sous les voûtes des églises. M. Perk eut l'idée juste et vraiment chrétienne de vous dire que c'était au fond la mission de tout homme et que vous l'aviez dignement remplie, cette mission, en écrivant les *Misérables*. A la bonne heure ! Voilà ce qu'il devait vous dire et ce que vous pouviez entendre. Mais j'en appelle à vous même, Monsieur, sous la forme que l'auteur a donnée aux paroles de M. Perk, n'auriez-vous pas protesté tout le premier ? S'il est des pages des *Misérables* que ni M. Perk ni moi ne craindrions de lire en chaire, nous approuveriez-vous si, devant des gens venus là pour se recueillir devant Dieu, nous allions lire l'idylle de Marius et de Cosette ou les paradoxes de tel de vos étudiants dont le nom m'échappe ?

Vous trouvez peut-être que j'attache trop d'importance à une ou deux lignes. Permettez : elles couronnent un édifice. Comme j'avais l'honneur de vous le dire, M. Perk combat aux premiers rangs du libéralisme religieux avancé. Comme tel, il a à subir plus d'un désagrément de la part des réactionnaires et des conservateurs timides. Votre ami le tourne en ridicule, c'est peu de chose ; mais de plus il lui impute des paroles bêtes dont l'esprit du parti va s'emparer contre lui. Je dois présumer que votre compagnon de route partage vos idées libérales en progressives qui, au fond, sont aussi les nôtres. Hé bien ! je dois lui dire que jamais on n'a vu tirer plus étourdiment, plus maladroitement, sur les siens.

J'ai vu M. Perk ces jours derniers. Il était triste de voir ce qui résultait pour sa réputation en France et ici d'une rencontre dont jusque là il avait été si heureux et si fier. Avouez que ce n'est pas encourageant pour ceux qui se dérangent tout exprès pour faire à des étrangers les honneurs de leur pays. J'en souffre, non seulement comme son ami, et son compagnon d'armes, mais aussi comme français. On nous sait frivoles et hâbleurs à l'étranger, mais du moins on rend hommage ordinairement à notre politesse. C'est en ma qualité de français que je me suis promis d'en appeler à vous, Monsieur, des étourderies de ce Monsieur. Oserais-je pousser l'audace jusqu'au bout ? Serait-ce outre-cuidant de ma part de penser que vous aimeriez à réparer un tort fait, non par vous, mais à votre occasion, à quelqu'un qui n'avait songé qu'à vous être agréable ? Si vous vouliez bien m'adresser seulement deux lignes de votre main dans lesquelles vous déclareriez que vous êtes entièrement étranger à la publication de ce livre et aux appréciations personnelles qu'il contient, en m'autorisant à les reproduire dans la presse néerlandaise, je crois que cela suffirait pour prévenir toute conséquence ultérieure des déclarations apocryphes de votre odographe. Ayez l'extrême bonté d'y penser ; je serai on ne peut plus heureux et reconnaissant si vous croyez pouvoir donner suite à cette idée.

En vérité, je suis tout confus de vous en avoir écrit si long. Pardonnez à l'ami de M. Perk, à votre compatriote, au libéral militant, à l'un de vos admirateurs. Si à quelque chose malheur est bon, je devrai du moins à cette circonstance l'honneur de vous avoir écrit une fois en ma vie.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de haute considération et agréés mes excuses.

A. Réville

pasteur de l'Eglise réformée française de Rotterdam

VICTOR HUGO A A. REVILLE

Hauteville House, 6 avril 1868

Monsieur,

Je m'empresse de vous satisfaire. J'ai gardé de toutes les personnes qui m'ont fait accueil en Zélande et en Hollande un gracieux et reconnaissant souvenir. Parmi les plus sympathiques je compte MM. Perk et Pizel. M. Perk m'est apparu ce qu'il est, un homme de la plus réelle distinction, et je ne lui ai pas entendu dire une parole qui ne fût la marque d'un noble esprit, évangélique et fraternel dans la plus haute acception du mot.

Il va sans dire, Monsieur, que vous pouvez publier ma lettre, si vous le jugez utile. Je ne puis qu'être charmé de donner un témoignage public de haute et cordiale estime au respectable pasteur Perk.

Je suis sensible, Monsieur, aux sentiments sympathiques que m'exprime votre honorable lettre, et je vous offre l'assurance de ma considération très distinguée,

Victor Hugo

[*Le Musée Victor Hugo dans la maison Vacquerie à Villequier*. Rouen, Direction des Musées départementaux, 1959, p. 111-113]

APPENDICE 17B

LA VOIX DE CAPRERA

Quand plus heureux jadis, aux champ de Parthénope,
Mes jeunes miliciens ont étonné l'Europe,
Essuyant leurs pied nus sur le tapis des rois,
Donnant à leur pays ce qui fut tant de fois,
Le rêve, le soupir, l'espoir de nos ancêtres,
Crois-tu qu'ils ont servi, combattu pour des maîtres ?
L'amour de la patrie fut leur seule passion,
Et de l'humanité libre, la mission,
Ce n'est pas vrai qu'aux rois nous ayons fait l'aumône,
Nous servirons l'Italie, nous ne servirons personne.

G. Garibaldi

[*Victor Hugo, Bruxelles et la Belgique*. Bruxelles, Crédit communal, p. 59]

APPENDICE 19

VICTOR HUGO A GEORGES VICTOR LEOPOLD HUGO

A Georges.

Hauteville-House, 3 avril 1867.

Georges, nais pour le devoir, grandis pour le devoir, vis dans le progrès pour mourir dans la lumière ! aie dans les veines le doux lait de ta mère, et le généreux esprit de ton père ; sois bon, sois fort, sois honnête, sois juste ! et reçois, dans le baiser de ta grand'mère, la bénédiction de ton grand-père.

Victor Hugo.

[M., t. XIII, p. 836]

APPENDICE 21

VICTOR HUGO A CHARLES LOUIS CHASSIN

A M. CHASSIN,

REDACTEUR EN CHEF DE LA
DEMOCRATIE

Hauteville-House [mars 1868]

Mon éloquent et cher confrère,

J'ai, vous le savez, déclaré publiquement que je ne coopérerais à aucun journal politique en France, tant que la liberté de la presse n'y serait pas aussi complète qu'en Amérique ou en Angleterre.

Cette heure est loin d'être venue. Je suis donc forcé de m'abstenir.

L'exil, surtout lorsqu'il est volontaire, doit se rester fidèle à lui-même, et vous m'approuvez certainement.

Mais s'abstenir, ce n'est point abdiquer. Je vous envoie ma vive et cordiale adhésion. J'applaudis en vous l'homme de foi et l'homme de talent.

Un grand succès attend votre journal. Vous êtes de ceux qui veulent le progrès tout entier, et qui ont pour point de départ deux grandes dates :

1789, c'est-à-dire la révolution dans les principes ;

1830, c'est-à-dire la révolution dans les idées.

Je vous crie : courage ! et je vous serre la main.

VICTOR HUGO,
Ancien représentant du peuple (Seine)

APPENDICE 25

XXIII

LE REVENANT

Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus.
 Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
 Parfois au même nid rend la même colombe.
 O mères, le berceau communique à la tombe.
 L'éternité contient plus d'un divan.

La mère dont je vais vous parler demeurait
 A Blois; je l'ai connue en un temps plus prospère ;
 Et sa maison touchait à celle de mon père.
 Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
 On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait.
 Elle eut un fils ; ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie ;
 Sa mère l'allaitait ; il faisait un doux bruit
 A côté du chevet nuptial ; et, la nuit,
 La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre,
 Pauvre mère, et ses yeux resplendissaient dans l'ombre,
 Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
 Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.
 Dès l'aube, elle chantait, ravie et toute fière.
 Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
 Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait,
 Et souriait au faible enfant, et l'appelait
 Ange, trésor, amour ; et mille folles choses.
 Oh ! Comme elle baisait ces beaux petits pieds roses !
 Comme elle leur parlait ! L'enfant, charmant et nu,
 Riait, et, par ses mains sous les bras soutenu,
 Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouche.

Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche,
 Il grandit. Pour l'enfant, grandir, c'est chanceler.
 Il se mit à marcher, il se mit à parler.
 Il eut trois ans ; doux âge, où déjà la parole,
 Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.
 Et la mère disait : mon fils ! - et reprenait :
 - Voyez comme il est grand ! Il apprend ; il connaît
 Ses lettres. C'est un diable ! Il veut que je l'habille
 En homme ; il ne veut plus de ses robes de filles.
 C'est déjà très méchant, ces petits hommes-là !
 C'est égal, il lit bien ; il ira loin ; il a
 De l'esprit ; je lui fais épeler l'Évangile. -
 Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
 Et, femme heureuse, et mère au regard triomphant,
 Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour, - nous avons tous de ces dates funèbres !
 Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
 Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
 Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
 Le saisit à la gorge. O noire maladie !
 De l'air par qui l'on vit sinistre perfidie !
 Qui n'a vu se débattre, hélas, ces doux enfants
 Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants !
 Ils luttent ; l'ombre emplît lentement leurs yeux d'anges,
 Et de leur bouche froide, il sort un râle étrange
 Et si mystérieux, qu'il semble qu'on entend,
 Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant,
 L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
 Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqûre,
 L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur
 Et le prit. - Une mère, un père, la douleur,
 Le noir cercueil, le front qui se heurte aux murailles,
 Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles,
 Oh ! la parole expire où commence le cri ;
 Silence aux mots humains !

La mère au coeur meurtri

Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
 Restait trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
 L'oeil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
 Et regardant toujours le même angle du mur.
 Elle ne mangeait pas, sa vie était sa fièvre ;
 Elle ne répondait à personne ; sa lèvre
 Tremblait ; on l'entendait avec un morne effroi,
 Qui disait à voix basse à quelqu'un : Rends-le-moi !
 Et le médecin dit au père - Il faut distraire
 Ce coeur triste, et donner à l'enfant mort un frère. -
 Le temps passa ; les jours, les semaines, les mois.

Elle se sentit mère une seconde fois.

Devant le berceau froid de son ange éphémère,
 Se rappelant l'accent dont il disait : - Ma mère, -
 Elle songeait, muette, assise sur son lit.
 Le jour où, tout à coup, dans son flanc tressaillit
 L'être inconnu promis à notre aube mortelle,
 Elle pâlit. - Quel est cet étranger ? dit-elle.
 Puis elle cria, sombre et tombant à genoux :
 - Non, non, je ne veux pas ! non ! tu serais jaloux !
 O mon doux endormi, toi que la terre glace,
 Tu dirais : On m'oublie ; un autre a pris ma place ;
 Ma mère l'aime, et rit ; elle le trouve beau,
 Elle l'embrasse, et, moi, je suis dans mon tombeau !
 Non, non ! -

Ainsi pleurait cette douleur profonde.

Le jour vint, elle mit un autre enfant au monde,
 Et le père joyeux cria : C'est un garçon.
 Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
 La mère restait morne, et la pâle accouchée,
 Sur l'ancien souvenir tout entière penchée,

Rêvait ; on lui porta l'enfant sur un coussin ;
Elle se laissa faire et lui donna le sein ;
Et tout à coup, pendant que farouche, accablée,
Pensant au fil nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : Cet ange en son sépulcre est seul !
- O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue ! -
Elle entendit, avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : C'est moi. Ne le dis pas.

18 Août 1843.

[*Contemplations*, Autrefois 1830-1843, livre troisième]

APPENDICE 42

VICTOR HUGO A JUDITH GAUTIER

Hauteville-House, 16 juin 1867.

Madame

J'ai votre livre, et sur la première page, je vois mon nom écrit par vous, et devenu hiéroglyphe lumineux comme sous la main d'une déesse.

Le Livre de jade est une oeuvre exquise, et laissez-moi vous dire que je vois la France dans cette Chine, et votre albâtre dans cette porcelaine. Vous êtes fille de poète et femme de poète, fille de roi et femme de roi, et reine vous-même, Muse.

Votre aurore sourit à mes ténèbres, merci, madame, et je baise vos pieds.

Victor Hugo.

[M., t. XIII, p. 857]

APPENDICE 70

[Sur la page de titre du manuscrit, Victor Hugo a écrit le nom du correspondant à qui cette lettre était adressée :]

M. Canellopoulo, rédacteur de l'*Indépendance hellénique*. (En face de l'Hôtel de la Banque nationale.) Athènes.

GUSTAVE FLOURENS

En présence de certains faits, un cri d'indignation échappe.

M. Gustave Flourens est un jeune écrivain de talent. Fils d'un père dévoué à la science, il est dévoué au progrès. Quand l'insurrection de Crète a éclaté, il est allé en Crète. La nature l'avait fait penseur, la liberté l'a fait soldat. Il a épousé la cause crétoise, il a lutté pour la réunion de la Crète à la Grèce ; il a filialement adopté cette Candie héroïque, il a saigné et souffert sur cette terre infortunée ; il y a eu chaud et froid, faim et soif, il a guerroyé, ce parisien, dans les monts Blancs de Sphakia, il a subi les durs étés et les rudes hivers, il a connu les sombres champs de bataille, et plus d'une fois, après le combat, il a dormi dans la neige à côté de ceux qui dormaient dans la mort. Il a donné son sang. Il a donné son argent. Détail touchant, il lui est arrivé de prêter trois cents francs à ce gouvernement de Crète, dédaigné, on le comprend, des gouvernement qui s'endettent de quatre milliards. Après des années d'un opiniâtre dévouement, ce français a été fait crétois. L'assemblée nationale candiote s'est adjoint M. Gustave Flourens ; elle l'a envoyé en Grèce faire acte de fraternité, et l'a chargé d'introduire les députés crétois au parlement hellénique. A Athènes, M. Gustave Flourens a voulu voir Georges de Danemark, qui est roi de Grèce, à ce qu'il paraît. M. Gustave Flourens a été arrêté.

Français, il avait un droit ; crétois, il avait un devoir. Devoir et droit ont été méconnus. Le gouvernement grec et le gouvernement français, deux complices, l'ont embarqué sur un paquebot de passage, et il a été apporté de force à Marseille. Là, il était difficile de ne pas le laisser libre ; on a dû le lâcher. Mis en liberté, M. Gustave Flourens est immédiatement reparti pour la Grèce. Moins de huit jours après avoir été expulsé d'Athènes, il y rentrait. C'était son devoir. M. Gustave Flourens a accepté une mission sacrée, il est le député d'un peuple qui expire, il est porteur d'un cri d'agonie, il est dépositaire du plus auguste des fidéicommiss, du droit d'une nation ; ce fidéicommiss, il veut y faire honneur ; cette mission, il veut la remplir. De là, son obstination intrépide. Or, sous de certains règnes, qui fait son devoir fait un crime. A cette heure, M. Gustave Flourens est hors la loi. Le gouvernement grec le traque, le gouvernement français le livre, et voici ce que ce lutteur stoïque m'écrit d'Athènes, où il est caché : *Si je suis pris, je m'attends au poison dans quelque cachot.*

Dans une autre lettre, qu'on nous écrit de Grèce, nous lisons : *Gustave Flourens est abandonné.*

Non. Il n'est pas abandonné. Que les gouvernements le sachent, ceux qui se croient forts comme la Russie, et ceux qui se sentent faibles comme la Grèce, ceux qui torturent la Pologne comme ceux qui trahissent la Crète, qu'ils le sachent, et qu'ils y songent, la France est une immense force inconnue. La France n'est pas un empire, la France n'est pas une armée, la France n'est pas une circonscription géographique, la France n'est pas même une masse de trente-huit millions d'hommes plus ou moins distraits du droit par la fatigue ; la France est une âme. Où est-elle ? Partout. Peut-être même en ce moment est-elle plutôt ailleurs qu'en France. Il arrive quelquefois à une patrie d'être exilée. Une nation comme la France est un principe, et son vrai territoire, c'est le droit. C'est là qu'elle se réfugie, laissant la terre, devenue glèbe, au joug, et le domaine matériel à l'oppression matérielle. Non, la Crète,

qu'on met hors les nations, n'est pas abandonnée. Non, son député et son soldat, Gustave Flourens, qu'on met hors la loi, n'est pas abandonné. La vérité, cette grande menace, est là, et veille. Les gouvernements dorment ou font semblant, mais il y a quelque part des yeux ouverts. Ces yeux voient et jugent. Ces yeux fixes sont redoutables. Une prunelle où est la lumière est une attaque continue à tout ce qui est faux, inique et nocturne. Sait-on pourquoi les césars, les sultans, les vieux rois, les vieux codes et les vieux dogmes se sont écroulés ? C'est parce qu'ils avaient sur eux cette lumière. Sait-on pourquoi Napoléon est tombé ? C'est parce que la justice, debout dans l'ombre, le regardait.

VICTOR HUGO.

Hauteville-House, 9 juillet 1868.

[Trois semaines après la publication de cette lettre, Victor Hugo reçut le billet que voici :]

Naples, 25 juillet 1868.

Maître,

Grâce à vous, je suis hors de prison et de danger. Les gouvernements ont été forcés, par la circonstance publique, de lâcher l'homme réclamé par Victor Hugo. Barbès vous a dû la vie ; je vous dois la liberté.

Gustave FLOURENS

[Actes et paroles. II. Pendant l'exil. M., t. XIV, p. 832-833]

APPENDICE 80

FRANÇOIS-VICTOR HUGO A SA MERE

[*Papier imprimé aux initiales :*] FH

Mardi. 5 h. 1/2. [21 juillet 1868]

Chère mère.

Je reçois ta lettre à l'instant et je n'ai que le temps d'y répondre un mot avant que la poste parte.

Charles est à Spa, et il y reste avec Alice jusqu'au 1^{er} Août.

La maladie de Thérèse, qui a pris tout à coup un caractère alarmant, a nécessité cette excursion. Thérèse ne voulait pas partir d'ici, sous prétexte de reprendre son service. Pour la décider à se rendre à la maison de santé où cette pauvre fille va expirer prochainement, il a fallu lui prouver qu'elle était inutile. Voilà pourquoi les deux époux sont partis pour Spa.

Thérèse entrera dans sa maison (de santé, hélas ! disons mortuaire) demain ou après, quand elle aura présider à ses petits rangements.

Je crois que tu feras bien d'ajourner ton retour jusqu'à ce qu'elle soit installée.

Ce conseil coûte à mon amour filial ; mais tu peux être sûre que je serai ravi de te revoir et de te reposséder.

Je t'écrirai après-demain pour te dire comment se sera opéré le triste déménagement.

Je t'embrasse de toutes mes forces, chère mère vénérée.

P.S. Au cas où tu persisterais à vouloir revenir Jeudi, prévien-moi par

un petit mot que je recevrai Jeudi matin. Je serre fraternellement la main de mon cher Emile, dont j'ai reconnu avec joie la bonne écriture. Je lui demande pardon de la corvée que j'ai failli lui donner. Heureusement qu'il m'aime assez pour ne pas m'en vouloir.

Aut. MVH, a 421.
Saisie PL/TL001728.
Coll. PL/EB-20/03/91.

APPENDICE 91A

28 août. - Toute la journée formalités accablantes. Echange de dépêches électriques pour obtenir que le cercueil passe la frontière.

- A quatre heures, on la mettra dans le cercueil avec des aromates : cercueil de chêne, doublé de plomb.

- Nous partirons ce soir avec Elle pour Quiévrain par le train de 7 h.12 m.; puis elle continuera vers Villequier ; nous reviendrons à Bruxelles.

Quatre heures après-midi. Le cercueil est double, un cercueil de plomb dans un cercueil de chêne. On l'y a mise enveloppée d'un suaire blanc doublé de mousseline. Le docteur Allix l'a couverte d'aromates, laissant le visage à nu. J'ai pris des fleurs qui étaient là. J'en ai entouré la tête. J'ai mis autour de la tête un cercle de marguerites blanches, sans cacher le visage, j'ai ensuite semé des fleurs sur tout le corps et j'en ai rempli le cercueil. Puis je l'ai baisée au front, et je lui ai dit tout bas : sois bénie ! - Et je suis resté à genoux près d'elle. Charles s'est approché, puis Victor. Ils l'ont embrassée en pleurant et sont restés debout derrière moi. Paul Meurice, Vacquerie et Allix pleuraient. Je priais. Ils se sont penchés l'un après l'autre, et l'ont embrassée.

A cinq heures on a soudé le cercueil de plomb et vissé le cercueil de chêne. Avant qu'on posât le couvercle du cercueil de chêne, j'ai, avec une petite clef que j'avais dans ma poche, gravé sur le plomb, au-dessus de sa tête : V H. Le cercueil fermé, je l'ai baisé. Il y a *vingt-deux clous* au couvercle. Je l'avais épousée en 1822.

J'ai mis avant de partir, le vêtement noir que je ne quitterai plus.

A six heures, nous sommes partis de la maison, n° 4, place des Barricades, pour la gare du Midi. Derrière le corbillard, il y avait trois voitures de deuil où nous étions. Plus MM. Laussedat, Gustave Frédéric,

Gaston Bérardi, Coenaès, Albert Lacroix et plusieurs autres. A sept heures, le cercueil a été placé dans un wagon spécial et nous sommes partis. Nous étions, Charles, Victor et moi dans le même wagon avec Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Henri Rochefort, Emile Allix et Camille Berru. A neuf heures, nous arrivions à Quiévrain. Il y avait une foule autour de notre wagon. Cette foule m'a salué avec émotion quand je suis descendu. Le chef de gare m'a conduit au wagon mortuaire. On l'a ouvert. J'y suis monté. Le cercueil était dans une sorte d'alcôve tendue de noir sur une estrade, sous un drap de deuil, entre deux rideaux semés de larmes, sous un monceau de branches vertes, lierre et laurier. J'ai cueilli quelques feuilles et j'ai baisé le cercueil. Je lui ai un peu parlé pas, la foule regardait respectueusement cet intérieur de tombe.

Puis je suis redescendu. Quand nous avons mis pied à terre on a fermé le wagon. Vacquerie, Meurice et Allix, qui vont la conduire à Villequier, sont remontés dans le convoi. Je suis resté là, regardant le convoi s'en aller dans la nuit.

Après quelque temps, Charles m'a touché l'épaule. Un honorable habitant de Quiévrain, M. Pitot, nous offrait l'hospitalité. Nous nous sommes dirigés vers la sortie de la gare. Rochefort m'a offert son bras. Je lui ai dit : Vous venez de voir la voiture dans laquelle je rentrerai en France.

[M., t. XIV, p. 1512-1513]

APPENDICE 91B

"Je voudrais seulement lui dire adieu pour nous tous.

"Vous savez bien, vous qui l'entourez - pour la dernière fois ! - ce qu'était, ce qu'est cette âme si belle et si douce, cet adorable esprit, ce grand coeur.

"Ah ! ce grand coeur surtout ! Comme elle aimait aimer ! comme elle aimait à être aimée ! Comme elle savait souffrir avec ceux qu'elle aimait !

"Elle était la femme de l'homme le plus grand qui soit, et, par le coeur, elle se haussait à ce génie. Elle l'égalait presque à force de le comprendre.

"Et il faut qu'elle nous quitte ! il faut que nous la quittions !

"Elle a déjà, elle, retrouvé à aimer.

Elle a retrouvé ses deux enfants, ici [*montrant la fosse*] - et là [*montrant le ciel*].

"Victor Hugo m'a dit à la frontière, hier soir : "Dites à ma fille qu'en attendant je lui envoie sa mère." C'est dit, et je crois que c'est entendu.

"Et maintenant, adieu donc ! adieu pour les présents ! adieu pour les absents ! adieu, notre amie ; adieu notre soeur !

"Adieu, mais au revoir !"

[Paul Meurice]

[*Actes et Paroles. II. Pendant l'exil. M., t. XIV, p. 834*]

APPENDICE 94

[...] J'avais, en ce qui me concerne un sujet de tristesse à la fois plus grave et plus digne : Victor Hugo, Charles et François-Victor Hugo, Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Camille Berru de *l'Indépendance*, plusieurs autres amis et moi conduisons à la frontière Madame Victor Hugo, morte, pour être inhumée dans cette France plus morte qu'elle encore où elle avait passé sa jeunesse heureuse et fêtée ; qu'elle avait quittée sans hésitation pour les incertitudes de l'exil ; et où elle rentrait hélas ! avant le jour, prochain peut-être, où deux magistrats pourront se regarder sans rire et où deux honnêtes gens pourront se regarder sans pleurer [...]. J'ai vu ce vide affreux se creuser dans cette famille charmante dont l'illustre chef m'avait, dès mon arrivée, ouvert les bras comme à un autre de ses fils. Elle avait soutenu, encouragé et dirigé tous les siens dans ce passage si subit de la vie agitée et triomphante à la vie silencieuse et solitaire. Maintenant le poète est ici et sa compagne est pour jamais là-bas ; mais j'ai le vague pressentiment qu'elle doit le ramener bientôt auprès d'elle, et que si la vie de cette femme courageuse a été si utile aux exilés, sa mort sera fatale à l'Empire.

Henri Rochefort

Amsterdam, le 29 août 1868.

[*La Lanterne*, n° 14, samedi 29 août 1868]

BIBLIOGRAPHIE

A - Sources manuscrites

I - DEPOTS PUBLICS

Archives générales du Royaume de Bruxelles et Archives de l'Etat dans les provinces. 2-6, rue de Ruysbroeck - 1000 Bruxelles (Belgique).

Archives de la ville de Bruxelles. 65, rue des Tanneurs - 1000 Bruxelles (Belgique).

Bibliothèque nationale, Paris, Départements des manuscrits, n.a.f. : 13466 - 24747 - 24778 - 24800 - 24801 - 24802 - 24803.

Maison de Victor Hugo, Paris.

Musée de Victor Hugo, Villequier.

II - COLLECTIONS ET FONDS PRIVÉS

Thierry Bodin

Madame Gaveau née Lefèvre-Vacquerie

Jean Hugo

Morssen

B - Sources imprimées

I - OEUVRES COMPLETES DE VICTOR HUGO

Oeuvres complètes, édition dite "de l'Imprimerie nationale", établie par Paul Meurice, Gustave Simon et Cécile Daubray. Paris, P. Ollendorf puis Albin Michel, 45 vol., 1904-1952.

Oeuvres complètes, édition chronologique établie sous la direction de Jean Massin. Paris, Le Club français du Livre, 18 vol., 1967-1971.

Oeuvres complètes, édition établie sous la direction de Jacques Seebacher assisté de Guy Rosa. Paris, Robert Laffont, collection "Bouquins", 15 vol. parus, 1985.

II - OUVRAGES DE REFERENCE

Almanach du commerce de Bruxelles et des faubourgs, Bruxelles, 1868.

Annuaire général du commerce, administratif et judiciaire de Paris et des principales villes d'Europe. Firmin Didot Frères, 1868.

Bibliographie nationale. Dictionnaire des écrivains belges et catalogue de leurs publications 1830-1880. Bruxelles, P. Weissenbruch, 1886-1892.

Biographie nationale, publiée par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Bruxelles, établissements Emile Bruylant, 28 vol. et 16 vol. de supplément parus, 1866-1986.

Dictionary of National Biography, edited by Leslie Stephen and Sidney Lee. London, Smith, Elder and Co., 63 vol., 1885-1900.

Dictionnaire de biographie française, publié sous la direction de J. Balteau, M. Baroux et M. Prévost, continué par M. Prévost, Roman d'Amat et H. Tribout de Morembert. Paris, Letouzey et Ané, 103 fascicules parus, 1932 →.

Dictionnaire des parlementaires français, publié sous la direction d'Adolphe Robert, Edgar Bourelot et Gaston Cougny. Paris, Bourelot, 5 vol., 1889-1891.

FETIS (F.-J.), *Biographie universelle des musiciens, et bibliographie générale de la musique*, 2^e éd.. Paris, Firmin Didot, 8 vol., 1883-1889.

HILLAIRET (Jacques), *Dictionnaire historique des rues de Paris*. Paris, Ed. de Minuit, 2 vol., 9^e édition, 1985.

Histoire générale de la presse française. Paris, PUF, 5 vol. parus, 1969-1976.

LAROUSSE (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 16 vol. parus et 1 vol. de supplément, 1865-1888.

LYONNET (Henry), *Dictionnaire des comédiens français (ceux d'hier)*. Librairie de l'art du théâtre, 2 vol., 1904, et Genève, Slatkine Reprints, 2 vol., 1969.

Registre journalier de la Comédie-Française, 1868. Paris, Bibliothèque de la Comédie-Française.

TALVART (Hector) et PLACE (Joseph), *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1948)*. Paris, aux Horizons de France, tome IX (Hugo-Huysmans), 1949.

Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècles, édité par le CNRS. Paris, Gallimard, 1971 →.

VAN TIEGHEM (Philippe), *Dictionnaire de Victor Hugo*. Paris, Larousse, collection "Les dictionnaires de l'homme du XX^e siècle", 1970.

III - OUVRAGES CONSULTÉS

- ASSELIN (Alfred), *Victor Hugo intime*. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885.
- BAEDEKER (Karl), Belgique et Hollande. Manuel du voyageur, 1870.
- BARRERE (Jean-Bertrand), *Victor Hugo à l'oeuvre. Le poète en exil et en voyage*. Klincksieck, 1965.
- BLAMPIGNON (E.), *Massillon d'après des documents inédits*. Genève, Slatkine Reprints, 1970.
- BELLET (Roger), *Presse et journalisme sous le second Empire*. Paris, Armand Colin, 1967.
- BELLIER (Emile), *Pleurs et sourires*. Paris, Dentu, 1858.
- BERTAL (Georges), *Auguste Vacquerie, sa vie et son oeuvre*. Paris, P. Andréol, 1889.
- BURTY (Philippe), *Sonnets et eaux-fortes*. Paris, A. Lemerre, 1869.
- CHENAY (Paul), *Victor Hugo à Guernesey*. Paris, Félix Juven, 1902.
- DECAUX (Alain), *Victor Hugo*. Paris, Librairie académique Perrin, 1984.
- DROUET (Juliette), *Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo*, texte établi et annoté par Paul Souchon, Paris, Gallimard, 1951.
- DROUET (Juliette), *Lettres à Victor Hugo 1833-1882*, texte établi et annoté par Evelyn Blewer, Paris, Har Po, 1985.
- DUMAS (Alexandre fils), *Théâtre complet, 1^{re} série. La Dame aux camélias, Diane de Lys, Le Bijou de la Reine*. Paris, Michel Lévy, 1868.
- FOUCHER (Paul), *Entre cour et jardin*, Paris, Amyot, 1867.
- FOUCHER (Paul), *Les coulisses du passé*. Paris, E. Dentu, 1873.
- GAUDON (Sheila), *Victor Hugo et Pierre-Jules Hetzel, correspondance*. Klincksieck, Bibliothèque du XIX^e siècle, 2 vol., 1979.
- GEORGEL (P.), *Histoire d'un "peintre malgré lui" : Victor Hugo, ses dessins et les autres*. M., t. XVIII, p. 13-79.
- HUGO (Charles), *Le cochon de Saint-Antoine*. Paris, Cadot, 1858.
- HUGO (Charles), *Chez Victor Hugo par un passant*. Paris, Cadart et Luquet, 1864.
- HUGO (Charles), *Victor Hugo en Zélande*. Paris, Michel Lévy, 1868.
- HUGO (Charles), *Les hommes de l'exil*. Paris, A. Lemerre, 1875.
- HUGO (François-Victor), *Oeuvres complètes de Shakespeare*, François-Victor Hugo traducteur. Paris, Pagnerre, 15 vol., 1859-1865.
- HUGO (François-Victor), *Les Apocryphes (attribués à Shakespeare)*, François-Victor Hugo traducteur. Paris, Pagnerre, 3 vol., 1866.
- HUGO (Georges Victor), *Mon grand-père*. Paris, Calmann-Lévy, 1902.

- HUGO (Victor), *L'art d'être grand-père*. Paris, Calmann-Lévy, 1877.
- HUGO (Victor), *Lettres à Juliette Drouet 1833-1883*, le livre de l'anniversaire, texte établi et présenté par Jean Gaudon, Paris, Har Po, 1985.
- KONING (Victor), *Les coulisses parisiennes*. Paris, Dentu, 1864.
- KONING (Victor), *Voyage autour du demi-monde*. Paris, Dentu, 1866.
- LASTER (Arnaud), *Victor Hugo*. Paris, Pierre Belfond, 1984.
- LEUILLIOT (Bernard), *Victor Hugo publie "Les Misérables"*. Klincksieck, 1970.
- "*L'Homme qui rit*" ou *la parole-monstre de Victor Hugo*, édité par la Société des Etudes romantiques avec le concours du Centre national des lettres. Paris, CEDES-CDU, 1985.
- MAUROIS (André), *Olympio ou la vie de Victor Hugo*. Paris, Hachette, 1954.
- MERCIE (Jean-Luc), *Victor Hugo et Julie Chenay*. Paris, Minard, 1967.
- MEURICE (Paul), *Victor Hugo et Paul Meurice, correspondance*. Paris, Bibliothèque Charpentier, Fasquelle, 1909.
- ORIEUX (Jean), *Voltaire ou la royauté de l'esprit*, Paris, Flammarion, 1966.
- Paris-Guide*, "par les principaux écrivains et artistes de France. Introduction par Victor Hugo". Paris, Librairie Internationale, A. Lacroix, Verboeckhoven et cie, 1867.
- PARMENIE (A.), BONNIER DE LA CHAPELLE (C.), *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs - P.-J. Hetzel (Stahl)*. Paris, Albin Michel, 1953.
- Recueil de Rapports sur les progrès des Lettres et des Sciences en France. Rapport sur le progrès des Lettres*, par Silvestre de Sacy, Paul Féval, Théophile Gautier et Edouard Thierry. Paris, Hachette, 1868.
- ROCHEFORT (Henri), *Les aventures de ma vie*. Paris, Paul Dupont, 1896.
- SIMON (Gustave), *La vie d'une femme*. Paris, P. Ollendorf, 1914.
- SIRVEN (Alfred), *Les prisons politiques. Sainte-Pélagie*. Paris, P. Lebigre-Duquesne, 1868.
- Soleil d'encre. Manuscrits et dessins de Victor Hugo*. Exposition organisée par la Bibliothèque nationale et la Ville de Paris, Musée du Petit Palais, 3 octobre 1985 - 5 janvier 1986. Edition Paris Musées / Bibliothèque nationale, [sans date].
- STAPFER (Paul), *Victor Hugo à Guernesey. Souvenirs personnels*. Société française d'imprimerie et de librairie, 1905.
- TAYAR (Françoise), *Victor Hugo, correspondance familiale (22 mars 1863-15 janvier 1865)*. Mémoire pour le Diplôme de Maîtrise de lettres modernes. Créteil, Université Paris XII - Val-de-Marne, [1989].
- TAYAR (Françoise), *Charles Hugo, le temps du mariage*. Mémoire pour le DEA de lettres modernes. Créteil, Université Paris XII - Val-de-Marne, 1990.

TEXIER (Edmond), *Histoire des journaux. Biographie des journalistes*. Paris, Pagnerre, [sans date].

VERNOR-GUILLE (Frances), *François-Victor Hugo et son oeuvre*. Paris, Nizet, 1950.

Victor Hugo, Bruxelles et la Belgique. Catalogue de l'exposition organisée à l'initiative du Comité belge Victor Hugo. Bruxelles, Hôtel de Ville 22 mars - 28 avril 1985. [Bruxelles], Crédit communal de Belgique, [1985].

Victor Hugo, correspondance familiale et écrits intimes, édition établie sous la direction de Jean Gaudon, Sheila Gaudon et Bernard Leuilliot, assistés d'Evelyn Blewer. Paris, Robert Laffont, collection "Bouquins", 2 vol. parus, 1988, 1991 →.

Victor Hugo, n° spécial de la revue Europe. Paris, Europe/Messidor, n° 671, mars 1985.

Victor Hugo raconté par Adèle Hugo, édition établie par Evelyn Blewer, Sheila Gaudon, Jean Gaudon, Gabrielle Malandain, Jean-Claude Nabet, Guy Rosa, Carine Trévisan et Annie Ubersfeld, sous la direction d'Annie Ubersfeld et Guy Rosa. Paris, Plon, 1985.

WILD (Nicole), *Dictionnaire des théâtres parisiens au XIX^e siècle*. Paris, Aux amateurs de livres, 1989.

IV PRESSE PERIODIQUE

Avenir national (L') : février-août 1868.

Charivari (Le) : février-août 1868.

Courrier de l'Europe (Le) : 21 mars 1868.

Démocratie (La) : numéro programme.

Echo (L') du Nord de Lille : 30 août 1868.

Figaro (Le) : janvier-août 1868.

Fouet (Le) : mars-août 1868.

France (La) : 31 août 1868.

Gaulois (Le) : juillet-août 1868.

Gazette de France (La) : 30 août 1868.

Gazette des étrangers (La) : janvier-février 1868.

Gironde de Bordeaux (La) : 1^{er} septembre 1868.

Globe (Le) : janvier-février 1868.

Image (L') : mai 1868.

Indépendance belge (L') : janvier-août 1868.

Jeunesse (La) de Rennes : mai-août 1868.

- Journal de Paris (Le)* : 31 août 1868.
Lanterne (La) : août-octobre 1868.
Liberté (La) : janvier-août 1868.
Monde illustré (Le) : mars 1868.
Moniteur (Le) : février-août 1868.
Moniteur (Le) Calvados de Caen : 29 août 1868.
Nord (Le) de Bruxelles : mai 1868 et 31 août 1868.
Opinion nationale (L') : février 1868.
Petit journal (Le) : 31 août 1868.
Phare de la Loire (Le) : 2 septembre 1868.
Précuseur (Le) d'Anvers : 30 août 1868.
Revue des lettres et des arts (La) : mars 1868.
Revue moderne (La) : janvier-mai 1868.
Siècle (Le) : février 1868.
Star (Le) de Guernesey : 17 mars 1868 et 11 juillet 1868.
Temps (Le) : 29 août 1868.
Tribune (La) : 30 août 1868.
Union (L') de la Sarthe du Mans : 29 août 1868.

INDEX

INDEX

Nous avons indexé tous les noms de personnes, réelles ou fictives, les noms de lieux, les titres, figurant dans le texte des lettres, qu'ils soient désignés explicitement ou par des périphrases. Le même travail d'indexation a été établi à partir des notes mais nous avons laissé volontairement de côté certaines précisions apportées par nous et qui n'ajoutaient absolument rien de plus à l'intelligibilité de l'ensemble texte-annotation. Dans tous les cas, les références renvoient aux numéros attribués aux lettres. Un numéro suivi de la lettre n indique que la référence est faite aux notes. Pour les noms de lieux, nous avons respecté les frontières et les divisions administratives de l'époque. Les noms de lieux, les titres, les noms de personnes fictives ont été transcrits en italique.

- ACADEMIE FRANCAISE
68
ACADEMIE (L') PEINTE PAR ELLE-MEME
(ou *LES TREIZE DE L'ACADEMIE*)
5, 6n, 7, 8, 49, 50, 57
AGENCE DES THEATRES
54
AIR DES LAMPIONS
1
ALBERT Alexandre Martin
(dit L'OUVRIER)
5n
ALLIX Emile
3, 4n, 9, 12, 23, 24, 53, 70,
75, 77, 86, 88, 89, 91
AMBIGU-COMIQUE (théâtre de l')
9, 23n, 64n
ANCIENNE-COMEDIE
(rue de l') à Paris
1
ANVERS (Belgique)
7
APPERT Nicolas
53n
ARNOUX Charles Albert d'
(dit BERTALL)
53
ARRAGO Emmanuel
5n
ART D'ETRE GRAND-PERE (L')
30n
ASSELINE Alfred
53, 81, 91
ASSELINE Armand
91n
ASSELINE Jean-Baptiste
81n
ASSELINE Madame Alfred
née Cécile RABANY
91n
ASSELINE Madame Jean-Baptiste
née Amélie FESSART
81n
ATWOOD Madame Montgomery
6, 8, 50
AUGIER Emile
6, 41n, 48n
AUSTERLITZ (Moravie)
46
AVENIR NATIONAL (L')
1, 14
AXENFELD Auguste
1, 9, 53
BADE (Suisse)
57
BAILLIERE G. (éditeur)
9n
BALZAC Honoré de
53n
BANCEL Désiré
1, 5, 39, 43, 68
BANQUE NATIONALE DE BELGIQUE
4, 8
BARBADE (île de la)
3n, 8n
BARBES Armand
5
BAREGES (Hautes-Pyrénées)
61n
BARRICADES (place des) à Paris
1n, 37, 50, 78, 82, 83, 85, 90
BATAILLES DE DAMES
18n
BAUDELAIRE Charles
24n
BAUNE Eugène
5
BEAUVALLET Pierre François
64n
BECKMAN Madame de
73
BELLIER Emile

- 2, 7
 BERARDI Léon
 1, 37, 39, 57
 BERRU Camille
 1, 15, 26, 43, 83
 BERRU Madame
 15, 68
 BERTALL (Charles Albert
 d'Arnoux dit)
 voir Charles Albert d'ARNOUX
 BERTON Francisque
 1n, 64
 BIJOU DE LA REINE (LE)
 68n
 BINS Paul (comte de SAINT-
 VICTOR)
 62, 64, 66, 82
 BLANC Louis
 5n
 BLONDEAU Amédée
 41, 73
 BOCHET Léon
 54
 BOILEAU Nicolas
 57, 68
 BOISSIERE Ch.
 66
 BONAPARTE Louis-Napoléon
 5n, 6, 41n, 57n
 BONAPARTE Pierre
 91n
 BOSSUET Jacques Benigne
 57, 68
 BOUGEART Alfred
 15n
 BOURBON (île)
 2n
 BOURSON Pierre Philippe
 57, 58
 BOUVIER Alexis
 91
 BRACQUEMOND Félix
 11n
 BRAT
 57
 BROHAN Madeleine
 18
 BRUNNER Adèle (dite Aline)
 23n
 BRUXELLES (Belgique)
 2n, 3, 4, 5, 6, 7n, 8, 9, 12, 15, 17n, 19,
 23, 27, 37, 39, 41, 42, 44, 47, 48, 50, 52, 53,
 55, 56, 57, 58, 61, 62, 66, 69, 73, 75, 76, 77,
 80, 83, 86, 88, 89, 90
 BUFFON Georges Louis
 57, 68
 BULLETIN DU DIMANCHE (LE)
 5n
 BURTY Philippe
 11, 14
- BUSQUET Alfred
 2n, 91
 BUSQUET Madame Alfred
 née Marie PAGNERRE
 91n
 CADIO
 85n
 CAEN (Calvados)
 73
 CALMANN-LEVY (éditeur)
 14n, 30n
 CASTEL (éditeur)
 23n
 CAUDEBEC-EN-CAUX (Seine-Inférieure)
 91
 CESARA
 53n
 CHANSONS DES RUES ET DES BOIS
 5n, 15n, 41n
 CHANTS DU CREPUSCULE
 19n
 CHARIVARI (LE)
 70, 94
 CHASSIN Charles-Louis
 17, 21
 CHATEAUBRIAND François-René de
 57, 68
 CHATELET (théâtre impérial du)
 9, 18
 CHATIMENTS
 5, 58
 CHAUDFONTAINE (Belgique)
 31n, 53
 CHENAY Madame Paul
 née Julie FOUCHER
 1, 2, 9, 18, 19, 47, 56, 73, 81, 84, 88, 94
 CHENAY Paul
 1n, 23
 CHILLY Charles-Marie de
 15n, 23, 36
 CHIRAC Léon
 29n
 CHIRAC Madame Léon
 née Marie HUGO
 28, 29
 CHRIST AU VATICAN (LE)
 16, 18, 20
 CLARETIE Jules
 1
 COCHON DE SAINT-ANTOINE (LE)
 19n
 COLET Louise
 14
 COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER
 DU NORD
 7
 CONTEMPLATIONS (LES)
 14n, 25n, 41n, 44, 76
 COOPER James Fenimore
 19

- CORDIER (Pension)
16
- CORDIER de SAINT-FIRMIN Edmond
16n
- CORNEILLE Pierre
57, 68
- CORSAIRE (LE)
91n
- CRAPAUD (LE)
15, 19
- CREMIEUX Isaac Moïse
dit Adolphe
5n
- CROCQ Jean
88n
- DAME AUX CAMELIAS (LA)
68n
- DARGAUD Victor et DONAT
(négociants en vins à Mâcon)
8
- DARTAGNAN
8
- DE ARTE COMBINATORIA
65n
- DE VADDER échevin de Bruxelles
83, 86, 90
- DELESVAUX Jean-Louis
6
- DEMOCRATIE (LA)
17
- DEMONOLOGY
16
- DENTU (éditeur)
2n
- DESSINS DE VICTOR HUGO
23n
- DEVIEUR Charles (dit ROBELIN)
voir ROBELIN
- DIANE DE LYS
68n
- DIDIER Edmond
36
- DIDIER Henri
36n, 62
- DIEU EST TOUJOURS LA
48n
- DOMMARTIN Léon
46
- DON CESAR DE BAZAN
64
- DON SALLUSTE
64
- DON SANCHO
1n
- DOÑA MARIA DE NEUBOURG
62n
- DOÑA SOL
19n
- DORDRECHT (Hollande)
17
- DOYNEL Louis
52
- DROUET Juliette
2, 3n, 8, 16, 18n, 19, 31, 43n, 44, 47, 53, 56, 76
- DUCHENE Georges
17n
- DUCHESNE Alphonse
68
- DUMAS Alexandre (fils)
62n, 68
- DUMAS Alexandre (père)
1n, 8, 64n
- DUPONT DE L'EURE Jacques
5n
- ECHO DU PARLEMENT BELGE (L')
5, 15
- ECLAIR (L')
11n
- ECLIPSE (L')
11
- EMMANUEL (acteur belge)
50n
- ENTRE COUR ET JARDIN
9n
- ESSLER Jane
23, 36
- ETAPES DE L'EXIL (LES)
voir LES HOMMES DE L'EXIL
- ETOILE BELGE (L')
1, 13, 15, 20, 37, 73
- EVANGILES ANNOTES (LES)
15n
- EVENEMENT (L')
5n, 7, 8
- EVENEMENT ILLUSTRÉ (L')
48n
- FAIDER Loi
57
- FAILLY Pierre-Charles de
13n
- FAUST
3, 11, 36, 41, 62, 67, 82, 85
- FELIX Lia
62n, 64
- FELIX Raphaël
82
- FENELON François
57, 68
- FEYRNET X.
voir Albert KAEMPFEN
- FIGARO (LE)
3, 42n, 68, 73, 76n, 78
- FLOCON Ferdinand
5n
- FLOURENS Gustave
65, 70, 71, 73, 75
- FONTENELLE Bernard Le Bovier de
65
- FORET-NOIRE (Allemagne)
67, 82

- FOUCHER Hélène
2
FOUCHER Madame Pierre
née Victoire ASSELINÉ
86
FOUCHER Paul
9, 12, 23, 87, 91
FOUCHER Pierre
86
FOUET (LE)
41n, 73n
FOURNIER Marc
82n
FRANCE (LA)
14
FREDERIX Alphonse
37n
FREDERIX Gustave
1n, 37, 39, 47, 48, 49, 57
FUTURA
3n
GABRIELLE Mademoiselle
(actrice belge)
46n
GAITE (théâtre de la)
54, 56n, 62
GARIBALDI Giuseppe
1n, 2, 15, 17
GARNIER Arsène
52
GARNIER-PAGES Louis-Antoine
5n
GAULOIS (LE)
69n, 71, 76
GAUTIER Théophile
23n, 41, 42, 43
GAZETTE DE GUERNESEY (LA)
94n
GAZETTE DES BEAUX-ARTS (LA)
11n
GAZETTE DES ETRANGERS (LA)
46n
GAZETTE DES TRIBUNAUX (LA)
15n
GIRARDIN Émile de
53, 76
GLOBE (LE)
6
GOETHE Johann Wolfgang von
3n, 67
GOUZIEN Armand
16, 43, 57
GRAND'MERE (LA)
15n
GUERIN Théophile
21, 91
GUERNESEY (île de)
2n, 3n, 4, 6, 7n, 9, 12, 17n, 44, 48, 84
HALT Robert
67
HAMLET
16n
HAUTEVILLE FEERIE
2n, 3n, 43
HAUTEVILLE HOUSE
1n, 3, 12, 51n, 94
HEBERT Jacques
6
HERNANI
1, 4, 8, 11, 18, 19, 23, 36n, 41n, 43, 44, 46
47, 48, 50
HERPIN Abbé
52n
HETZEL Madame Pierre-Jules
née Catherine QUIRIN
5
HETZEL Pierre-Jules
5, 15n, 19, 25n, 57n
HOMME QUI RIT (L')
5n, 15n, 50n, 69n, 77n, 82n
HOMMES DE L'EXIL (LES)
44, 58, 69, 76n
HOSTEIN Hippolyte
9
HUGO Adèle
5n, 7, 8, 12n, 15, 18, 37, 43, 48, 57, 58, 61n
68, 73
HUGO Charles
1n, 2, 5, 6, 7, 8, 9, 12n, 13, 15, 16, 17, 18,
19, 23, 24, 25, 26, 27, 31, 35, 37, 38, 39, 42
43, 44, 45, 48, 49, 50, 53, 54, 56, 58, 59, 60,
61, 62, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 74, 75, 76, 77,
78, 80, 83
HUGO François-Victor
1, 2, 3n, 5, 6, 7, 8, 12n, 13, 15, 16, 17,
18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 32, 37, 39,
42, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 57, 58, 59, 61, 63,
65, 68, 69, 72, 73, 76, 77, 78, 79, 80, 86, 91
HUGO Georges Charles Victor Léopold
83, 84, 85, 94
HUGO Georges Victor Léopold
2, 6, 8, 9, 12, 13, 15, 16, 18, 19, 20, 23, 24,
25, 26, 27, 30, 32, 36, 37, 38, 39, 41, 42, 44
45, 47, 48, 53, 55, 56, 57, 58, 61, 69, 74, 78
82
HUGO Madame Charles
née Alice LEHAËNE
2, 4, 8, 15, 16, 19, 24, 25, 26, 27, 30, 32,
37, 39n, 44, 47, 49, 50, 53, 56, 68, 69, 73n, 74, 76, 82, 83, 84,
85, 94
HUGO Madame Léopold
née Clémentine
94
HUGO Madame Victor
née Adèle FOUCHER
1, 2, 3, 4, 7, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 22, 23,
30, 34, 36, 37, 39, 42, 44, 49, 53, 55, 61n, 62
69, 75, 77, 78, 80, 82, 85, 86, 87, 88, 90
HUGO Victor
1 → 96

- ILLUSTRATION NOUVELLE (L')
11n
- IMAGE (L')
48
- INDEPENDANCE BELGE (L')
1, 5n, 9n, 15n, 20, 26n, 43, 46n, 47n, 48
- INTERVENTION (L')
15n
- JACQUES I (roi d'Angleterre)
voir Jacques STUART
- JACQUES VI (roi d'Ecosse)
voir Jacques STUART
- JEAN WIER ET LA SORCELLERIE
9n
- JEANNETTE (domestique)
48
- JERSEY (île de)
2n, 3n, 14n, 17n, 44
- JEUNESSE (LA)
52, 57, 58
- JOTTRAND Frédéric-Maximilien
24, 88n
- KAEMPFEN Albert
(pseudonyme X. FEYRNET)
1
- KEAN
1, 3, 5, 8, 19
- KESLER Eugène Hennett de
2, 8, 19, 94
- KONING Victor
54, 62, 64, 66, 67, 82
- LA BRUYERE Jean de
57, 68
- LA FONTAINE Jean de
57, 68
- LABARRE Louis
5
- LACRESSONNIERE Louis
64
- LACROIX Albert
1n, 5, 14, 15, 16, 18, 19, 42n, 50, 57, 58, 68n
- LACROIX Jules
19n, 23, 41n
- LAMARTINE Alphonse de
5n, 57, 68
- LANTERNE (LA)
57, 84
- LAUSSEDAT Louis
2, 5, 6, 7, 39, 43
- LAVERGNE M.
43n
- LEBIGRE-DUQUESNE P. (éditeur)
8n
- LECLANCHE Mariette
94
- LEDRU-ROLLIN Alexandre-Auguste
5
- LEFEVRE Ernest
91
- LEFEVRE Madame Ernest
née Marie-Armande LECADRE
91
- LEFEVRE Madame Nicolas
née Marie-Arsène VACQUERIE
1n, 91
- LEFEVRE Nicolas
1n
- LEFORT Henri
73
- LEGAULT M.
71
- LEGENDE DES SIECLES (LA)
15n, 19n, 41, 42
- LEGOUVE Ernest
18n
- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm
65n
- LEMAITRE Frédérick
64, 73
- LEMERRE Alphonse
44n
- LEQUEUX
57, 58
- LERMINA Jules
6n, 91n
- LEVY Michel
14, 15n, 16n, 23, 25n, 68n, 82
- LIBERTE (LA)
1, 6n, 14, 16n, 53n, 62n, 70, 76, 85n
- LIBRAIRIE INTERNATIONALE (LA)
14n, 42n, 67n
- LIEGE (Belgique)
7, 19, 57
- LIVRE DE JADE (LE)
42n
- LONDRES (Angleterre)
7
- LUCRECE BORGIA
19, 54, 56, 62n, 82n
- LUTHEREAU Madame
56
- LUX (chienne de Charles HUGO)
2n
- MADAME FRAIREX
67n
- MADIER DE MONTJAU François-Alfred
5, 6
- MADOUX
73
- MAGNARD Francis
42
- MALLET Frères et Cie Banque
6, 8, 20, 42, 52, 55
- MANGERONT-ILS ?
15n
- MANGIN Evariste
94
- MANIN Daniele
11
- MANTES (Seine-et-Oise)

- 91
MARAT, L'AMI DU PEUPLE
 15n
 MARCQ Léon
 24
 MARIANNE (domestique)
 23, 53, 61, 67, 69, 80
 MARIE TUDOR
 13n, 36n, 54, 56, 62n
 MARQUAND Henri
 94
 MARQUAND Madame Henri
 18n, 47
 MARRAST Armand
 5n
 MASSILLON Jean-Baptiste
 57, 58, 65, 68
 MELINGUE Etienne
 64
 MENDES Madame Catulle
 née Judith GAUTIER
 42 n
 MENIER Paulin
 64
 MENTANA
 1n, 13
 MEURICE Madame Paul
 née Palmyre GRANGE
 91
 MEURICE Paul
 3, 4, 5, 6n, 7, 8, 10, 11n, 12, 14, 17, 19n,
 23, 36, 44, 53, 55, 56, 58, 61n, 62, 64, 66, 69,
 73n, 75, 76, 77, 78, 80, 82, 85, 91, 92
 MILLAUD Albert
 76n, 91
 MILLAUD Moïse Polydore
 69, 76, 82
 MILLE FRANCS DE RECOMPENSE
 15n
 MILTIERE Paul de la
 6n
 MISERABLES (LES)
 5n, 17
 MOLIERE (théâtre)
 15, 19
 MONDE ILLUSTRE (LE)
 16
 MONITEUR BELGE (LE)
 57n
 MONITEUR CALVADOS DE CAEN (LE)
 73n
 MONTESQUIEU Charles Louis de
 57, 68
 MORISSEAU Charles
 7, 8, 13, 19, 20, 49
 NAPLES (Italie)
 17
 NAPOLEON II
 19
 NAPOLEON-LE-PETIT
 57, 58
 NATIVELLE Claude
 53n
 NEW YORK (Etats-Unis)
 50, 76n
 NICE (Alpes-Maritimes)
 5
 NISARD Désiré
 1n
 NOIR Victor
 91
 NORD (LE) DE BRUXELLES
 46
 NOTRE-DAME DE PARIS
 9, 12, 18, 23
 NYON
 51
 ODEON (théâtre de l')
 1, 2, 19, 23, 62, 64, 73n
 OPINION NATIONALE (L')
 1, 14
 PAGE Adèle
 64
 PAGNERRE Charles-Antoine
 6n, 14n, 25n, 52n
 PAPIERS SAUVES DES TUILERIES
 67n
 PAR ORDRE DU ROI
 voir *L'HOMME QUI RIT*
 PARC (théâtre du)
 43, 46, 48
 PARIS
 1, 2, 3, 7, 13, 15, 17, 19, 21, 23, 37, 42,
 44, 47, 49, 50, 53, 57, 67, 68, 69, 77, 78, 85, 91
 PARIS
 1n, 5n, 9
 PARIS-GUIDE
 1n, 5n, 11n
 PAUL FORESTIER
 6n, 48
 PAUVRES GENS (LES)
 19
 PENE Henri de
 69, 71, 76
 PERE LACHAISE (cimetière du)
 27n
 PERK Pasteur
 17
 PETIT FIGARO (LE)
 68n
 PEUPLE (LE)
 17
 PHARE DE LA LOIRE (LE)
 94
 PICARD Elise
 15n, 19
 PINSON Albert
 3n
 PLEURS ET SOURIRES
 2n

- PONSARD François
6n, 41n
- PONTO
76n
- POPLU Philippe Edouard
83
- POPOLO D'ITALIA (LE)
17
- PORTE SAINT-MARTIN
(théâtre de la)
56, 82n
- POUGUES-LES-EAUX (Nièvre)
61n
- PRESSE (LA)
14
- PRISONS POLITIQUES (LES)
8n
- PROUDHON Pierre-Joseph
5, 6, 15, 17
- PUTNAM M. de
76n
- PUTRON Emily de
12n
- PUTRON Madame de
18n
- PUTRON Mary de
21n
- PYAT Félix
5
- QUIEVRAIN (Belgique)
91n
- QUINET Edgar
5
- RABANY Alice
née Alice RABANY
91n
- RACINE Jean
57
- RAPPORT SUR LES PROGRES DES LETTRES
41n
- REFORME LITTERAIRE (LA)
73n
- RENDUEL Eugène (éditeur)
48n
- RENNES (Ille-et-Vilaine)
52, 57
- REVENANT (LE)
25, 32, 34
- REVILLE A.
17n
- REVUE DES LETTRES ET DES ARTS (LA)
16
- REVUE MODERNE (LA)
42
- ROBELIN (Charles DEVIEUR dit)
1, 91
- ROCHEFORT Henri de
57, 58, 70, 73, 84
- ROCHEFORT Noémie
84n
- ROCHEFORT Octave
84n
- ROI LEAR (LE)
19n, 23, 41n, 52
- ROMBERG Edouard
1n
- ROMBERG Madame Edouard
née NISARD
1
- ROSEZ Alphonse
57, 84n
- ROUSBY Clara
17n
- ROUSBY Wybert
17
- RUY BLAS
1, 2, 3, 4, 19, 23, 36n, 41n, 46, 51n, 62, 64
66, 69, 73n, 82
- RUY GOMEZ
50
- SACY Samuel Silvestre de
41
- SAINT-JAMES (rue) à Neuilly
1
- SAINT-OMER
57
- SAINT-PETERSBOURG (Russie)
1
- SAINT-VICTOR (Paul BINS comte de)
Voir Paul BINS
- SAINTE MICHELE ET GUDULE
(cathédrale de Bruxelles)
37
- SAND George
85n
- SCOTT Walter
19
- SCRIBE Eugène
18n
- SEJOUR Victor
48
- SENAT (chien de Victor HUGO)
2, 19, 76
- SENECHAL Etienne
1
- SHAKESPEARE William
6, 16, 17n, 23n, 46, 52
- SIECLE (LE)
70
- SIMON Jules
73
- SIRVEN Alfred
8
- SIXTY Marie
94
- SONNETS ET EAUX-FORTES
11n
- SOUTHAMPTON (Angleterre)
7, 57
- SPA (Belgique)

- 80
SPHINX (LE)
 5
STAR (LE)
 70n, 94n
 STEVENS Arthur
 16n
 STUART Jacques
 16, 16n
SUNDAY NEWS (THE)
 6n
 TALBOT
 94
 TARBE DES SABLONS Edmond
 69n
TEMPS (LE)
 1
 TEXIER Edmond
 69
 THEATRE-FRANCAIS (le)
 1n, 6n, 18n, 19, 23, 46, 48n, 50n
 THERESE (domestique)
 37, 57, 80
 THIERRY Edouard
 41
 THOMAS Ambroise
 16
 TORDEUS Jeanne
 19
 TORDEUS Marie
 19n
 TORQUEMADA
 15
 TOUT POUR TOUS
 69n, 76n, 82n, 85
TRAVAILLEURS DE LA MER (LES)
 5n
TRIBUNE (LA)
 21n
ULTIMA VERBA
 5
 VACQUERIE Auguste
 1, 3, 5n, 7n, 10, 11, 12, 14, 17, 33, 34, 36,
 40, 41, 51, 53, 55, 61n, 62, 64, 66, 67, 69,
 71, 73n, 76, 82, 85, 89, 91, 92, 93, 95, 96
 VACQUERIE Charles
 89, 91
 VACQUERIE Charles Amable Isidore
 91
 VACQUERIE Madame Charles
 née Léopoldine HUGO
 89n, 91
 VECCHIO Nicolas del
 17
 VENISE (Italie)
 11, 13, 19
 VERBOECKOVEN (éditeur)
 1n, 42n, 57n
 VERON Pierre
 94
 VESALE ANDRE
 3n
VICTOR HUGO DE L'EXIL (LE)
 voir *LES HOMMES DE L'EXIL*
VICTOR HUGO EN ZELANDE
 6, 16, 17n, 23
VICTOR HUGO RACONTE PAR UN
TEMOIN DE SA VIE
 36n, 68n
VIE MODERNE (LA)
 43n, 57
 VILLEMESSANT Henri de
 3n
 VILLEQUIER (Seine-Inférieure)
 89, 90, 91
 VILLIERS DE L'ISLE-ADAM Auguste
 16n
VOIX DE CAPRERA (LA)
 17
VOIX DE GUERNESEY (LA)
 1n, 5n, 9n, 16n, 17, 36n
VOIX INTERIEURES (LES)
 48n
 VOLFCARIAS
 18
 VOLTAIRE François Marie AROUET dit
 16, 56, 57, 68
 WATERLOO (Belgique)
 46
 WILDBAD (Allemagne)
 62, 64, 66, 82
WILLIAM SHAKESPEARE
 3n, 5, 16n
 WOOD Benjamin
 7n
 YVETOT (Seine-Inférieure)
 91

